11. 3. 208

PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE

PROFESSÉE

EN DIX-HUIT LEÇONS PUBLIQUES A VIENNE,

Par Frédéric de Schlégel.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ LECHAT,

Docteur de la faculté des lettres de Paris, Officier de l'université, Professeur de philosophie au collége royal de Nantes, etc. etc.

TOME SECOND.

PARIS,

PAUL MELLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, N° 11.

1841.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE.

II.

Digitized by Google

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE BELIN-MANDAR.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE

PROFESSÉE

EN DIX-HUIT LEÇONS PUBLIQUES A VIENNE,

Par Frédéric de Schlégel.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ LECHAT,

Docteur de la faculté des lettres de Paris, Officier de l'université, Professeur de philosophie au collége royal de Nantes, etc., etc.

TOME SECOND.

PARIS,

PAUL MELLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, N° 11.

1841.

11. 3. 208

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

LEÇON X.

Point de vue suivant lequel la philosophie de l'histoire doit envisager l'apparition du christianisme. — Etat des Juifs à la naissance de J. C. — Pharisiens. — Saducéens. — Esséniens. — Source de l'aveuglement des Juifs. — Le christianisme. — Accomplissement et perfectionnement de l'ancienne alliance. — Punition des Juifs. — Guerre de Judée. — Vie des premiers chrétiens. — Persécutions qu'ils éprouvent. — Décadence croissante de l'empire romain, qu'inutilement le stoïcisme, soutenu de la puissance et des vertus de quelques empereurs, s'efforce d'étayer et de maintenir. — Le christianisme monte sur le trône des Césars avec Constantin.

Une biographie proprement dite de J. C., exposée sous la forme d'une narration historique, comme s'il s'agissait de tout autre évènement, serait, à mon avis, déplacée dans une histoire universelle, conçue d'après les principes de la philosophie. Cet objet, suivant que dans l'histoire on a égard à l'importance et à la valeur intrinsèque des faits, ou suivant qu'on se laisse frapper surtout par l'éclat des évènements,

est ou beaucoup trop grand ou beaucoup trop imperceptible à son origine.

Un romain de sens et même d'un sens judicieux, en recevant sur le Christ quelques détails circonstanciés de la part du gouverneur romain ou d'un des chefs militaires, se serait dit peut-être : « Voilà un homme extraordinaire, doué » d'une force merveilleuse et divine (un païen, qui aurait conservé les idées fondamentales et les dogmes de la religion de ses pères, pouvant fort bien penser ainsi) ; « cet homme a » imprimé un grand mouvement aux esprits ; il » avait, suivant les témoignages les plus authen- » tiques, un caractère éminemment noble et » pur, les mœurs les plus saintes et les plus sé- » vères ; en même temps qu'il enseignait une » doctrine très élevée sur les secrets de l'avenir, » et sur l'immortalité de l'ame ; or il fut accusé » par ses ennemis ; et son propre peuple le livra » au supplice. » C'est à peu près ainsi qu'eût pensé un Tacite, s'il avait été mieux instruit, et s'il eût puisé ses renseignements à des sources plus pures.

Mais aussi long-temps que ces évènements restaient circonscrits dans les limites de la petite province de Judée, un romain, même en lui supposant l'esprit le plus noble et le plus généreux, aurait à peine compati à cette injustice mémorable, dont un individu était victime ; et

certes cet évènement n'eût été jugé par lui que comme un accident d'une importance secondaire et tout-à-fait indigne de figurer sur le grand théâtre de l'histoire. Le christianisme ne commença à attirer les regards des Romains que lorsqu'il fut devenu une puissance dans le monde, un nouveau principe de vie, un germe de développement pour toute forme de vie ; alors aussi seulement il devint un fait et un évènement historique. Nous avons dit plus haut combien cette nouveauté leur parut d'abord étrange, merveilleuse, incompréhensible.

La chose se présente sans doute avec des couleurs toutes différentes, si on la prend d'un autre côté ; je veux dire, si on la considère avec les yeux de la foi, et sous le point de vue du monde moderne. Mais le récit de la vie mystérieuse et miraculeuse du Sauveur, l'exposition de l'ensemble de ses enseignements qui, étroitement liés à ces mêmes mystères, à ces mêmes miracles, sont eux-mêmes le plus grand des miracles et des mystères, appartiennent exclusivement à la religion, et excèdent les bornes du cadre dans lequel on est accoutumé de présenter l'histoire.

Aussi je veux supposer que ces mystères sont déjà connus, et sans entrer dans aucun détail à ce sujet, je me contenterai de caractériser les entourages historiques, l'état extérieur du monde, en un mot les circonstances au milieu des-

quelles le christianisme apparut dans le monde et sur le terrain de l'histoire. Il est vrai qu'à ces données appartiennent bien les dogmes essentiels qui ont un rapport plus direct avec la politique et l'histoire, et qui se lient à l'avenir comme au passé : cependant je ne crois ni nécessaire, ni convenable de donner ici un exposé caractéristique de la religion chrétienne, comme on le ferait de tout autre système scientifique ou philosophique. Je tâcherai toutefois de montrer comment cette puissance supérieure et divine se développa historiquement, et comment elle imprima une forme toute nouvelle au monde.

La science de l'histoire, prise dans un sens philosophique, est sans contredit un des moyens, une des voies essentielles par lesquelles on parvient à la connaissance des choses divines et humaines ; on pourrait même soutenir que cette connaissance est toujours, ou presque toujours un résultat de la conception et de l'exposition détaillée de l'histoire. Car serait-il possible d'arriver à une parfaite appréciation des choses humaines, sans tenir compte de leur liaison intime avec le principe divin, qui les régit et les meut intérieurement ? Il y a cependant une juste mesure à garder, et on doit avoir soin de préciser et d'arrêter les limites qui séparent les deux domaines, si l'on ne veut s'exposer à confondre les deux points de vue.

En effet, comme d'un côté ce serait amoindrir et rapetisser la religion, que de vouloir la réduire à un problème scientifique, ou à un simple examen historique, d'un autre côté on ne répondrait pas au but de l'histoire philosophique, si on ne la considérait que sous le point de vue religieux.

La philosophie de l'histoire peut et doit, il est vrai, adopter comme fondement essentiel et comme base du développement de l'histoire universelle le principe divin, l'image divine incréée, innée à l'homme et à l'humanité; elle peut et elle doit regarder le rétablissement de cette ressemblance dans l'humanité et dans l'homme comme le but et le résumé de toutes les vicissitudes de ce monde. Qu'elle s'efforce donc, comme je l'ai essayé dans cet ouvrage, de rechercher et de montrer chez tous les différents peuples de la première période, l'existence de la vérité divine, dans la révélation et la parole primitive, dans la période moyenne de l'univers, c'est-à-dire dans ce point culminant entre les temps anciens et modernes, elle ne trouvera que dans la puissance divine de la vraie religion, le principe d'où sortit le développement historique ultérieur.

Ce n'est enfin que dans la lumière qui jaillit à la fois, et de cet antique patrimoine de la vérité communiquée dans la première révélation di-

vine, et de cette nouvelle puissance de l'amour, enseignée dans la religion du Christ; ce n'est que dans cette lumière céleste, qui brille de plus en plus vive et resplendissante, à mesure que les temps s'écoulent, et qui est destinée à régénérer et à réformer, suivant le principe chrétien, non-seulement l'état et la science, mais l'homme et la vie entière, que la philosophie de l'histoire découvrira l'importance spirituelle et le caractère distinctif du troisième et dernier âge du monde. Ce n'est même que d'après ces trois points de vue que la philosophie de l'histoire, qui part du principe divin dans l'homme, trouvera une raison suffisante pour diviser en périodes principales l'ensemble du développement historique de l'humanité.

Elle peut encore, sans déroger à son titre de philosophie, présenter les différentes voies que la Providence a suivies dans ses desseins; elle s'appliquera avec beaucoup d'utilité à les faire ressortir plus distinctement des faits et des temps où une direction divine toute particulière se dévoile à nos yeux, se révèle à notre conscience, dans les vicissitudes des peuples et même dans les missions évidentes qu'ont reçues non-seulement des personnages isolés, mais quelquefois aussi des époques entières. Encore est-il bon de ne pas s'en faire un système trop arrêté ; mais au contraire ce n'est que par manière d'épisodes

qu'il faut montrer cette action divine dans les diverses occasions où elle se présente visiblement et d'elle-même; en s'en tenant d'ailleurs aux simples indications, attendu que cette sorte d'explication n'appartient qu'à l'esprit ésotérique et religieux de l'histoire.

Si l'on n'observe pas cette précaution, on risque de se forger par anticipation et d'après les idées et les conceptions humaines, un système des desseins prétendus de la divinité, qu'on applique au drame encore inachevé de l'histoire de l'univers, dont l'étendue est trop vaste et qui cache encore trop de secrets pour qu'on puisse la juger d'après le peu de données que l'homme possède, et sur lesquelles il a acquis une certitude complète. C'est un tort que plusieurs écrivains n'ont pas su éviter dans leurs considérations religieuses sur l'histoire universelle.

En limitant au contraire les observations de ce genre à de simples indications, en s'arrêtant aux faits particuliers sans avoir la prétention de donner un jugement définitif et de pénétrer d'avance le plan total de la sagesse divine, on pourra néanmoins découvrir et observer la grandeur et la mission spéciale, non-seulement de quelques personnages isolés, mais aussi de nations entières qui ont été comme prédestinées à un rôle supérieur et à l'accomplissement des plus hauts desseins de la Providence; noble des-

tination qui du reste brille assez souvent dans les phases que parcourt le développement progressif des peuples, et de leur civilisation, y forme les points de transition d'une époque antérieure à celle qui la suit, et se montre comme grosse d'un évènement nouveau, émané de la toute-puissance divine.

Une critique juste et éclairée de l'histoire saura aussi quelquefois, sinon pénétrer entièrement les vues secrètes de Dieu, du moins soulever un peu le voile mystérieux qui les recouvre, là même où il plut à la Providence de permettre que le mal triomphât, et qu'il étendît physiquement ou moralement son empire avec une puissance générale et désastreuse. Ces modestes indications, ces conjectures sur la fin dernière de tout ce qui est humain, peuvent encore s'appliquer aux occasions où l'on aperçoit clairement les effets de la vengeance divine dans la ruine des nations entières, dans celle du peuple juif, par exemple ; ou bien dans ces calamités fatales, dans ces fléaux inévitables qui viennent fondre de tous côtés sur des époques depuis long-temps dégénérées ; car de pareilles catastrophes regardées sous ce point de vue, peuvent sans contredit être considérées comme des jugements partiels du monde, comme des applications particulières de la justice divine ; et ce n'est même que de cette manière qu'elles peuvent être compri-

ses et appréciées avec exactitude et vérité. Cette idée de justice divine, d'un jugement exercé sur l'univers, si les faits la constatent visiblement, appartient en effet au domaine de l'histoire philosophique; et après l'autre base posée plus haut, savoir, l'image divine dans l'homme, elle en est un second fondement, qui s'applique, lui, plus spécialement, à la vie pratique et à ses grands évènements.

Le mystère de la grâce et de la rédemption surpasse les bornes de l'histoire et de ses investigations. L'histoire ou sa philosophie, si elle est conçue dans un esprit chrétien, supposera que ce mystère est connu de tous ceux qui suivent la loi du Christ; elle en admettra la réalité, elle y rapportera la plupart des faits et des évènements historiques; mais elle ne se permettra jamais de classer ce mystère au nombre de ses matières, et elle le regardera toujours comme un sanctuaire inaccessible à toute autre science qu'à la religion.

Il y a plus : une philosophie qui voudrait incorporer le mystère de la rédemption à ses spéculations philosophiques obtiendrait un effet contraire à celui qu'elle se proposerait. Comme elle tâcherait d'expliquer ce mystère par son système et en quelque sorte de l'en déduire, il cesserait d'être un fait surnaturel émané de de Dieu; tandis que ce n'est qu'en cette qualité qu'il est religieux et qu'il peut être la

base immuable et éternelle de la religion. Il faut cependant que j'écarte ici une opinion qui est complètement contredite par l'histoire, et qui ne manquerait pas d'exercer une influence pernicieuse sur l'ensemble. Je ne sais pas l'exprimer et la caractériser plus brièvement qu'en disant qu'elle consiste dans la supposition que Jésus-Christ a été comme un Socrate juif; que la plus noble et la plus sublime de toutes les doctrines morales a attiré tout simplement et tout naturellement à son auteur une fin malheureuse, comme au philosophe athénien, et que l'humanité doit également déplorer ces deux grandes injustices.

On pourrait se contenter de répondre que si le Christ n'a pas été plus que Socrate, il était alors moins que lui. Mais cette opinion est contraire à l'histoire, non-seulement parce qu'elle contredit toutes les promesses, tous les témoignages, tous les rapports authentiques; mais aussi parce que si l'on retire ce centre divin du milieu de l'histoire, on la dissout, on lui enlève son ciment, sa liaison intérieure; celle-ci ne reposant que sur la nouvelle manifestation de la puissance de Dieu, qui apparut dans le point de culmination entre les temps antiques et les temps modernes, et sur la confiance en Dieu pour les temps à venir et jusqu'à la fin des siècles.

Car bien que je regarde comme en dehors de l'histoire les efforts pour expliquer, développer et déterminer la nature de cette puissance et cette attente, c'est cependant la foi en elles qui donne le fondement et la clef de tout l'édifice; sans elles, l'histoire entière de l'univers ne serait autre chose qu'une énigme sans mot, qu'un labyrinthe sans issue, qu'un grand amas de ruines, de décombres, de fragments d'un édifice inachevé; enfin qu'une grande tragédie de l'humanité qui, dans ce cas, n'aurait pas de but à poursuivre, ni de résultat à espérer.

Sentant ici toute l'importance de ne point nous écarter du plan que nous prescrit la nature et le fond même de notre sujet, nous arrêterons d'abord nos regards sur le peuple juif et sur l'époque où le christianisme, se levant sur le monde, commence d'entrer dans le domaine de l'histoire. Dans les persécutions que les Hébreux eurent à souffrir sous les dynasties grecques des rois d'Égypte et de Syrie, qui les assujettirent successivement, au temps de la monarchie macédonienne, la meilleure partie de la nation témoigna le plus grand attachement à l'antique foi de ses pères, et les Machabées, cette famille féconde en héros, ne balancèrent point à verser leur sang pour elle. La protection que les Romains leur accordèrent contre toute autre puis-

sance, se changea bientôt pour eux, comme pour les autres peuples, en un joug formel et oppressif.

Dans les guerres civiles de César et de Pompée la nation prit fort peu de part, seulement les deux partis entre lesquels elle était divisée, appelaient successivement au trône de Judée l'homme qui semblait le plus favorable à leurs desseins. A la fin les deux factions reconnurent Hérode que l'empereur Auguste nomma roi tributaire de la Judée, environ quarante ans avant notre ère. Le second temple de Jérusalem, rebâti par l'ordre de Cyrus, subsistait encore dans tout son éclat et dans toute sa magnificence. Pompée et Crassus l'avaient visité en passant; et Hérode dit le Grand, l'avait considérablement accru et embelli. Ce prince, romain dans ses mœurs, et grec par son éducation, regardait le temple, sinon comme le sanctuaire des révélations divines et le dépositaire de l'ancienne loi, du moins comme le point de ralliement de la nation juive; et d'après sa situation au milieu d'une des villes les plus commerçantes et les plus grandes de l'Asie occidentale, d'après sa proximité de la citadelle, voyant en lui le trésor, le boulevard de l'état et de la ville, le centre de sa domination, il en faisait l'objet principal de sa magnificence.

Les Juifs étaient alors divisés en deux partis, lesquels aussi bien que les patriciens et les plé-

béiens, dans les guerres civiles de Rome, se rapprochaient assez des factions qui divisent actuellement le monde, quoique leur tendance, leur esprit et leur caractère en différassent sous plusieurs points. Si d'un côté l'esprit dominant de la nation, si sa constitution propre nous font croire que ces divisions avaient presque uniquement leur principe et leur cause dans la religion; d'un autre côté, il ne faut pas exclure les motifs politiques qui embrassent la question même de la société et de tous ses divers rapports. Les plus versés dans la connaissance de l'Ecriture et de la loi étaient les Pharisiens, illustres patriciens du peuple hébreu, cherchant à conserver l'ancienne foi et l'ancienne constitution de l'état, avec ses mêmes règlements et ses mêmes lois.

Pleins d'une rigidité scrupuleuse et d'une contentieuse subtilité, ils restaient fortement attachés à la lettre de la loi ; mais l'esprit de Dieu les avait abandonnés depuis long-temps, et on n'apercevait dans leur tendance que des vues fausses et égoïstes. Comme ils se donnaient pour respectueux et fidèles observateurs de tout droit établi, ils se déclarèrent pour les Romains. Mais leur soumission n'était qu'extérieure ; au fond de leur ame, ils les détestaient, et ils se flattaient du fol espoir que *cet homme*, le favori du peuple qu'il instruisait, ne cherchait que l'occasion de

se déclarer contre Rome, et qu'il le ferait tôt ou tard par amour pour le peuple ; car leurs vues ne se portaient pas plus loin.

Cependant on ne peut douter que le parti des Pharisiens ne défendît alors la cause légitime de la Judée : le Sauveur même le reconnaît quand il dit : « Les Pharisiens siègent dans la chaire » de Moïse, et ce qu'ils vous recommandent, » vous devez le faire ! » C'est précisément parce qu'ils avaient fait de l'ancienne loi et de la cause de Dieu leur cause propre, que le Sauveur est aussi exigeant envers eux, et qu'il les traite avec plus de sévérité que les Saducéens, qui, conduits par leurs pernicieuses doctrines et leur morale relâchée, à un scepticisme presque absolu, interprétaient l'Ecriture Sainte dans un sens tout humain, et mettaient même en problème l'immortalité de l'ame. Si, dans cette autre secte, il se rencontrait encore quelques hommes de bien, sensibles aux sublimes vérités de la foi, nous devons les regarder comme des êtres privilégiés, et comme d'heureuses exceptions.

Lorsque l'Ecriture juge si sévèrement les Pharisiens, n'oublions pas qu'elle ne condamne que les plus corrompus d'entre eux, et non la secte tout entière, qui comptait dans son sein beaucoup de gens vertueux. Paul était pharisien, Paul dont les écrits respirent le zèle et l'ardente charité ; Paul, le disciple de Gamaliel, et le

petit-fils du fameux Hillel, l'une des dernières lumières de la synagogue, et l'un des derniers docteurs sur lesquels repose tout l'édifice de l'ancienne tradition. L'histoire ou la tradition des Juifs distingue sept sortes de faux Pharisiens, qui tous méritaient bien les reproches dont le Sauveur les accabla. Mais outre le saint apôtre, l'Ecriture-Sainte cite avec éloge plusieurs autres Pharisiens comme amis ou disciples du rédempteur des hommes, quoiqu'ils n'eussent pas le courage de se montrer tels aux yeux de la nation.

A cette époque solennelle, qui sépare les temps anciens des temps modernes, nous voyons les deux partis de la Judée changer un peu d'attitude et de forme, se développer, et paraître sur la scène de l'histoire; l'un, zélé défenseur de l'antiquité, mais trop aveuglément attaché au texte et à la lettre morte de la loi, de laquelle s'étaient retirés depuis long-temps la vie et l'esprit qui la fécondaient; l'autre, intimement convaincu, et cela avec raison, qu'un changement était devenu utile et nécessaire pour les besoins du siècle, et que ce changement devait s'opérer prochainement.

Mais lorsque les partisans de cette dernière opinion en furent venus jusqu'à ne plus croire à la divinité des traditions anciennes, et jusqu'à oublier qu'un changement véritablene pouvait

procéder que de Dieu, et ne pouvait s'opérer que par lui, alors ils osèrent espérer dans leurs propres forces pour le réaliser, et ils imaginèrent même y avoir réussi; tandis que leurs vaines pensées, en subvertissant tout le passé et toutes les traditions qui s'y rattachent, les conduisaient ou violemment ou sans effort et sans bruit à une dissolution complète et à l'extinction de toute vérité et de toute croyance.

Au milieu de ce conflit d'opinions si diverses, nous voyons quelques hommes fuir l'un et l'autre de ces deux partis, et se réfugier dans de saints asiles. Telles furent, dans la Judée, les communautés des Esséniens, et dans l'Egypte, celles des Thérapeutes; pieux solitaires dont la vie était toute contemplative; mais bien peu nombreux, si on les compare aux deux autres sectes prédominantes.

C'est pendant la lutte de ces deux factions qu'apparut le Sauveur du monde; et certes il fallut une prudence surhumaine pour savoir se tenir également éloigné de deux partis puissants, dont l'un se composait de légitimistes égoïstes, qui tenaient opiniâtrément à la lettre morte, et l'autre de novateurs libéraux, et de penseurs audacieux; se maintenir convenablement entre les promesses du passé et les espérances de l'avenir, et par-dessus tout cela, éviter tout conflit avec la puissance romaine devenue légitime de

fait et de droit. « Rendez à César ce qui appartient à César: » voilà ce qu'il répond, avec une touchante simplicité, à ceux qui, avec une vile astuce, voulaient lui tendre un piége; réponse qui est demeurée invariablement jusqu'à ce jour la loi fondamentale du christianisme. Quant à cette autre promesse : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église ; » elle apprenait d'une manière claire et précise aux chrétiens comment ils devaient traiter les prétentions païennes des Romains, dans ce qui regardait leur culte idolâtrique ; lorsqu'il s'agissait par exemple de sacrifier à l'image de l'empereur, ou de faire d'autres actes semblables ; et comment encore, en dignes martyrs de la vérité, ils devaient être prêts à la sceller de leur sang devant toutes les puissances de la terre.

La grande erreur des Juifs était de croire que le Rédempteur promis viendrait environné de gloire et de majesté, les affranchir de l'oppression romaine, et relever le sceptre de Juda. On pourrait sur ce point excuser leur aveuglement, s'ils ne l'avaient poussé jusqu'à l'extrémité, et s'ils n'en avaient tiré les dernières conséquences. Les figures et le langage inspiré des prophéties anciennes nous tracent avec des couleurs si vives le portrait du Sauveur, et nous le montrent, au milieu de tant d'éclat et de puissance,

tion du suivant ; et ce n'est pas un des titres les moins glorieux pour la science et la langue grecque, que d'avoir vu le christianisme s'approprier dès l'origine ce qui assurait à cette nation sa prééminence sur les autres, et ce qui faisait au fond toute sa force.

La troisième cause du développement et de l'accroissement du christianisme est dans la domination universelle de Rome, dont l'immense empire favorisa dès l'origine sa propagation, opérée avec une célérité qui nous étonne, et devint lui-même comme le point d'appui sur lequel devait s'élever tout l'édifice de l'Eglise nouvelle.

On a l'habitude, lorsqu'il s'agit de l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, de décomposer l'ensemble du sujet en toutes ses parties, et de présenter chacune de celles-ci sous leurs diverses faces, de manière qu'on traite séparément des dogmes et de la discipline, des sacrements et des rites sacrés, des liturgies et des fêtes, de l'état moral et des rapports extérieurs : division qui peut du reste parfaitement répondre au but qu'on se propose dans un tel genre historique. S'agit-il au contraire de tout embrasser d'un seul coup d'œil, de montrer l'esprit résultant de cet ensemble, et de retracer avec une vérité frappante l'image de la primitive Eglise ? il faut avant tout que ces diverses catégories introduites plus tard dans l'histoire ecclésiastique ne

nous fassent pas oublier cette union intime des premiers chrétiens, chez qui tout était en commun, et sur qui se débordait comme la plénitude d'une vie nouvelle; mais nous ne pouvons nous former actuellement une idée pleine et entière de cet état, ni de la force merveilleuse de leur amour et de leur foi, source inépuisable de ce même amour. L'action que le christianisme exerça, surtout à son berceau, ressemble à une commotion électrique qui se communiqua à toute l'humanité avec la rapidité de l'éclair, et à un fluide magnétique qui porta jusqu'aux dernières extrémités de ses membres la vie et le mouvement.

La prière faite en commun, les saints mystères, ces liens de l'ardente charité, unissaient plus étroitement leurs ames que les liens également sacrés de la nature et du sang. On a voulu comparer aux mystères du paganisme les assemblées secrètes des premiers chrétiens, que la crainte d'une persécution générale contraignait à se réunir dans le silence de quelque lieu désert et dans des oratoires retirés. Mais à en juger d'après la connaissance bien suffisante que nous avons de ces anciens mystères, ils ne ressemblent pas plus aux réunions des chrétiens, que le divin sacrifice de l'autel et le calice consacré par le sang de la nouvelle alliance, ne ressemblent aux sacrifices humains des caïnites.

son entier accomplissement, avant la consommation des siècles.

Considéré sous un autre point de vue d'une extrême importance dans l'histoire de l'esprit humain, je veux dire sous le point de vue des dogmes de la vie future, qui règlent la vie présente et l'ensemble de ses devoirs, le christianisme n'est que le complément divin de l'ancienne loi, qu'une réforme spirituelle du judaïsme, et la transition à un état de vie plus parfait et plus élevé. La loi nouvelle donna en outre un entier développement à tous ces préceptes de la sagesse divine, qui nous représentaient la vie terrestre comme un état d'attente, de préparation et de combat, seule manière de l'envisager qui puisse donner à l'homme une juste idée de sa condition et de ses devoirs. La mort était pour les premiers chrétiens ce que le Sauveur a dit de la sienne, un voyage là-haut, un retour au père. Qu'était la vie? un combat continuel.

Celui qui avait combattu fidèlement jusqu'à la fin voyait apparaître à sa dernière heure, non l'ange sinistre de la mort, mais un pacifique messager du ciel, qui lui apportait les palmes resplendissantes de la victoire, et la couronne de la vie éternelle, car c'était dans cette foi et dans ces sentiments que vivaient les saints et que mouraient les martyrs.

Et de même que le Sauveur introduit doucement au ciel et comme par la main les ames dont il est le guide et l'ami; ainsi, suivant la parole qu'il a jurée aux hommes, il viendra de nouveau sur la terre, à la consommation des temps pour tout renouveler et tout amener à son entier accomplissement.

Les premiers chrétiens avaient un sentiment si vif de la présence immédiate de leur invisible maître, et une foi si ardente dans son avènement futur, que Dieu, voulant modérer leurs désirs trop empressés, et trop impatients de toucher au terme qu'ils souhaitaient, permit que le prophète de la nouvelle alliance, éclairé de la lumière de son esprit, déroulât à la fin de la mystérieuse Apocalypse la longue chaîne des siècles que le christianisme doit traverser, et dans lesquels se continuera l'éternel combat qui divise la race humaine, avant que cette promesse dernière s'accomplisse et que le triomphe du christianisme sur toute la terre proclame la fin et la plénitude des temps; alors qu'il n'y aura plus parmi les hommes qu'un seul pasteur et qu'un seul troupeau. Selon l'esprit et les principes du christianisme, l'homme doit toujours et à chaque instant être préparé à la mort, sans vouloir devancer jamais par un zèle inconsidéré le terme fixé par Dieu.

Aussi au temps des plus rudes persécutions

suscitées par les empereurs romains, il arriva que des chrétiens, qui recherchaient d'eux-mêmes le martyre, au lieu d'attendre cette gloire de Dieu, furent avertis qu'ils s'opposaient à ses vues miséricordieuses ; et parmi ceux qui, trop confiants en leurs propres forces, s'offraient ainsi témérairement à la hache du bourreau, on en vit plusieurs succomber à l'épreuve, et devenir apostats.

Si, au temps de la rédemption, les Juifs eussent ouvert les yeux, et reconnu l'accomplissement de ces promesses divines, dont le sens était bien autrement élevé et bien plus magnifique qu'ils ne le croyaient; si toute la nation, ou du moins si le plus grand nombre eût embrassé le christianisme, alors la Judée fût devenue le centre et le point de départ de l'histoire des sociétés modernes, le principe de la vie nouvelle qui les féconda. Comme ils ne répondirent point à leur vocation, si visiblement marquée, et par la suite des évènements de leur histoire, et par les grâces qui leur étaient accordées préférablement aux autres peuples, Dieu fit peser sur eux ses justes vengeances; il brisa leur nation, il la dispersa par toute la terre, afin qu'elle servît d'exemple aux peuples, dans cet état de ruine et de dissolution sociale.

Mais cet abaissement, en leur attirant le mépris des nations païennes, ne devrait pas les

exposer à l'oppression et aux mauvais traitements des chrétiens; car c'est une question de savoir, si tout autre peuple, dans des circonstances semblables, avec les mêmes mœurs et les mêmes préjugés, agirait mieux qu'eux; et si l'humanité tout entière, mise à une si rude épreuve, la supporterait plus heureusement.

L'ancien temple de la ville sainte n'était point comme les temples des païens, un simple monument de la gloire nationale, décoré avec art et magnificence. La grande idée qui avait présidé à son plan, tout jusqu'aux moindres détails, chaque pierre, chaque chiffre enfin, étaient des emblèmes symboliques de ce temple invisible, de cette grande cité, et de ce royaume de paix que le Christ devait établir sur cette terre, et qu'il était venu en effet établir.

De même le nom de Jérusalem signifie, selon le sens et l'expression symbolique du mot hébreu, la *manifestation*, la *demeure*, ou la *cité de la paix*, non de cette paix terrestre qui passe, mais de cette autre paix divine et inaltérable, qui était le sujet de toutes les promesses faites au peuple choisi. Ce sens mystérieux et prophétique est tellement inhérent à l'idée et à l'étymologie même du mot, que nous trouvons dans l'Ancien Testament plusieurs passages, dont le langage figuré fait entendre que les hommes dans leurs désirs, dans leurs actions, en un mot dans leur

vie tout entière, ne doivent se proposer d'autre but que celui de *bâtir les murs de Jérusalem ;* ou, comme s'exprimerait aujourd'hui un écrivain chrétien : que le but et la fin dernière de l'humanité et de l'histoire de tous les peuples et de tous les âges réunis, est d'étendre le royaume de Dieu, c'est-à-dire de propager sur la terre, et d'affermir dans le cœur des hommes, la perfection et les vérités chrétiennes.

Lorsque le sens intérieur et spirituel de ces grands hiéroglyphes de l'histoire de la nation juive était si mal compris d'elle, lorsqu'elle en méconnaissait et en défigurait indignement la vérité, qui allait bientôt recevoir son plein et entier développement, n'était-il pas tout naturel que l'image qui avait manqué son but fût effacée ; et que sur les ruines de son temple, la ville entière croulât, abattue par le bras de la justice divine?

Cette manière toute chrétienne d'envisager la grande catastrophe qui pesa sur Jérusalem et sur son peuple, au règne de Vespasien, s'accorde parfaitement, à quelques nuances et à quelques détails près, avec ce que les Juifs racontent eux-mêmes de cet évènement. Que Dieu, dans ces épouvantables malheurs qui tombent soudainement par sa permission sur une nation tout entière ; que Dieu, dis-je, saura prendre amoureusement sous sa protection les

ames choisies, que son omniscience lui fait connaître; qu'il saura distinguer et protéger la partie immortelle de la nature humaine : voilà une de ces vérités si évidentes à l'ame et au cœur du chrétien, qu'il serait inutile de s'arrêter à l'éclaircir.

Quand il ne croît pas sur nos têtes un seul cheveu qui ne soit compté, comme dit l'Ecriture, comment le Dieu clément de l'éternel amour ne tiendrait-il pas compte à chaque homme de l'emploi des jours et des heures de sa vie, de chaque battement de son cœur et de toutes ces larmes répandues dans l'amertume de son ame! Mais toute considération sur le malheureux sort de quelques hommes isolés, avec la compassion qu'il excite en nous, n'est qu'accessoire et secondaire dans cet ouvrage, dont le plan est de démontrer historiquement et d'étaler aux regards des hommes, autant qu'il se peut, la marche admirable de la justice divine au travers des âges, au travers de l'humanité, et sur tous les points principaux de la terre.

Long-temps les Juifs avaient espéré que le Messie viendrait, investi d'une puissance divine les affranchir du joug tyrannique des Romains; mais leur attente avait été déçue; et la trente-troisième année de l'ère chrétienne, la tyrannie devenant toujours plus oppressive, il arriva que

toute la Judée, après plusieurs autres insurrections, se révolta, et que dans le tumulte des factions qui la déchiraient, elle devint le théâtre de toutes les scènes désastreuses qui peuvent ensanglanter une révolution, lorsqu'au fond des ames il règne, avec le désespoir, un fanatisme haineux.

Carthage nous a donné occasion de remarquer les cruelles habitudes des Romains dans ces guerres à mort; Titus avec toute sa clémence et toute sa modération n'y put rien; et le nombre de ceux qui périrent dans le siége et le pillage de la ville sainte monta à 1,300,000 hommes, y compris à la vérité le peu de captifs réservés pour le triomphe.

L'empereur Adrien ayant fait relever Jérusalem de ses ruines, il lui donna le nom profane d'Œlia-Capitolina, et y consacra un temple à Jupiter; mais il ne permit à aucun Juif de mettre le pied dans la ville. Plus tard, l'empereur Julien, par pure haine du christianisme, avait formé le dessein de rebâtir Jérusalem pour les Juifs, lorsque des évènements et des obstacles imprévus l'empêchèrent d'exécuter son projet.

La foi et l'antique révélation des Hébreux sont comme le premier fondement de l'édifice chrétien; les apôtres qui travaillèrent les premiers à ce grand œuvre étaient tous choisis du

milieu de la nation juive. Mais les livres de la nouvelle alliance furent écrits en grec, ainsi que la plupart des controverses, des apologies et des traités dogmatiques des premiers pères de l'Eglise : ce que nous pouvons regarder comme l'autre base du christianisme et comme son second point de vue historique.

Il est vrai que la domination macédonienne fut de courte durée dans l'Asie, que ses résultats politiques furent de peu d'importance; mais aussi l'esprit grec y exerça une puissan teaction sur l'intelligence et sur la constitution sociale des peuples de cet ancien monde civilisé; car la langue de la Grèce ramenait avec elle, chez les peuples de l'Asie occidentale et chez les Egyptiens, le règne de la science et de la civilisation; et comme nulle autre langue n'était alors aussi universellement répandue, ni parvenue à un aussi haut degré de perfection, l'Eglise l'adopta et la choisit pour être son organe.

De même que dans la société humaine chaque état et chaque classe, que dis-je, chaque individu usant de tous les droits et de toutes les prérogatives qui lui sont propres, travaille et contribue au bien général, à son insu et sans précisément le vouloir; ainsi dans la marche des siècles et dans l'histoire des peuples, l'ensemble des évènements forme comme un seul tout, où chaque fait est la cause et l'occasion ou l'explica-

pour tout discerner, pour coordonner l'ensemble des faits, et placer chaque fait particulier dans le point de vue qui lui est propre.

La meilleure excuse à faire valoir en faveur des Juifs, c'est qu'à l'origine tous les disciples du Sauveur et ses disciples les plus aimés étaient dans la même illusion, et qu'ils attendaient de jour en jour le moment où il se montrerait comme le libérateur terrestre et le roi de son peuple. La pensée de ses souffrances et de sa mort les choquait tellement, qu'ils allaient jusqu'à lui reprocher ses miséricordieux desseins, et à les improuver hautement; et ce ne fut que très tard que le bandeau tomba de leurs yeux.

Mais on peut avec raison faire un crime aux Juifs d'avoir persisté avec opiniâtreté dans une erreur excusable, sous un certain rapport, et de n'avoir pas ouvert enfin les yeux à la lumière, après tout ce qu'ils ont entendu, vu, et éprouvé.

C'est manquer à la vérité de l'histoire, c'est méconnaître l'esprit et le caractère de la mission du Sauveur, que de penser, que de croire, qu'il abolit complètement le judaïsme. Il n'en retrancha que l'échafaudage extérieur, devenu dès lors inutile, ainsi que tous les règlements de l'ancienne loi, touchant l'entière séparation du peuple de Dieu d'avec les gentils. La plus grande partie de la loi fut conservée, en recevant toutefois dans son accomplissement une plus haute

Avec le sentiment et la foi de la présence de leur invisible roi et de leur souverain maître au milieu d'eux, avec ces torrents de vie céleste qui inondaient leurs ames, comment eussent-ils pu priser leur existence sur la terre ? comment dans leur guerre contre les puissances des ténèbres, ne se seraient-ils pas sacrifiés de grand cœur, lorsque cette guerre était le partage et la condition même de leur vie? C'est ce qui nous explique et nous fait concevoir l'incroyable promptitude avec laquelle le christianisme envahit les vastes provinces de l'empire romain et s'étendit bien au-delà, dans tout l'univers, pénétrant et animant de sa vive chaleur, comme un feu divin, toutes les ames qu'il trouvait disposées à le recevoir.

Les premiers chrétiens puisèrent dans la même source et cette puissance d'aimer, chaîne indestructible de leur société primitive, cause active de son rapide accroissement, et cette foi inébranlable, ce courage qu'ils opposèrent aux empereurs dans leurs persécutions atroces et toujours renaissantes. La première qui s'éleva sous Néron fut comme un passe-temps sanguinaire, un des coupables caprices d'un tyran furieux. Le premier édit publié formellement contre les chrétiens de l'empire remonte à Domitien qui, la quatre-vingt-septième année de notre ère, déclara, suivant une coutume em-

pruntée aux Juifs, que quiconque ne reconnaîtrait pas les dieux de la nation, serait par là même coupable du crime de lèse-majesté. Nerva, empereur plus humain, adoucit la rigueur de cette loi; et au lieu d'écouter les rapports des esclaves qui dénonçaient leurs maîtres, il leur infligeait des peines sévères. Vers l'an 120, Trajan ordonna, sur la requête de Pline le jeune, qu'on ne ferait point de recherches directes des chrétiens, mais que ceux qui seraient dénoncés encourraient les peines portées contre toute corporation et aggrégation religieuse.

Malgré ces prétendus adoucissements de la clémence de quelques empereurs, le droit criminel des Romains, ainsi que le fut dès l'origine leur droit des gens, dans les guerres qu'ils faisaient à l'étranger, n'en était pas moins d'une cruauté atroce; et tout ce qui reste d'anciens documents historiques s'accorde facilement avec ce que les traditions chrétiennes nous racontent des supplices inouis qu'on inventa contre eux, au temps des persécutions. Adrien suivit les procédés de modération et de douceur de l'empereur Trajan; il approuvait les accusations juciaires, intentées aux chrétiens, et s'opposait aux persécutions tumultueuses qui n'avaient d'autre principe que la haine du peuple. Au milieu de tous ces genres d'attaques, le christianisme tenait ferme, lorsque Dioclétien ré-

solut de l'anéantir, en suivant un autre plan que ses prédécesseurs : mais la chose n'était plus possible; et bientôt Constantin consola par une paix profonde, l'Eglise qui s'accroissait toujours. Pareillement, quand l'apostat Julien médita sa ruine, il était déjà trop tard.

Dans la lutte contre la cruauté païenne et les sanglantes persécutions des Romains, dans les fers et les tortures de tout genre, le christianisme avait déployé une force de résistance invincible, qui décelait le bras divin; et postérieurement aux apôtres il avait été dignement défendu par tous ces martyrs, que la mémoire reconnaissante des chrétiens place au second rang après ceux qui opérèrent dans l'univers la grande régénération, et qui la scellèrent eux-mêmes de leur sang.

Et qu'on n'aille point s'imaginer qu'ils supportaient avec autant de constance ces incroyables supplices, par les seules forces de l'humanité, et bien moins encore qu'ils étaient entraînés irrésistiblement à leur insu par un *fatum* divin, sans une coopération libre, pure et entière de leur volonté. Parmi ces courageux défenseurs de la foi, il se trouvait aussi beaucoup de lâches qui, au milieu des tortures, livraient les saintes Ecritures ou apostasiaient ouvertement en sacrifiant aux dieux; tellement que dans la suite ce devint un point de controverse

de savoir si la faiblesse de ceux qui avaient succombé était pardonnable ou non, et si l'on pouvait les admettre de nouveau dans le sein de l'Eglise.

A la suite de ces temps devenus fameux par le despotisme inhumain des successeurs d'Auguste, il se rencontra de vertueux empereurs, qui tentèrent par différentes voies une régénération morale de l'empire et du peuple romain. Trajan essaya de faire revivre l'ancienne valeur et l'antique justice de Rome, que ses vertus personnelles rappelaient; et bien que l'action de ce prince ait été de peu de durée, elle eut cependant d'heureux effets. Adrien voulut ranimer le paganisme, et en faire le fondement de l'état et de la vie publique; il chercha surtout à rétablir l'ancienne religion des Egyptiens, et son profond symbolisme, qu'il affectionnait; c'est même à cette prédilection que doit son origine le nouveau style égyptien, qui prédomine dans les monuments de l'architecture romaine de cette époque.

Mais le moyen de régénérer la vie sociale et d'imprimer à l'état une vigueur nouvelle, n'était point de relever le paganisme, et d'en raffermir les bases; car c'est précisément dans la nature défectueuse et erronée de l'ancien culte romain que se trouve la raison même pourquoi dans Rome, aux temps les plus vantés et les plus ver-

tueux de la république, un plan de gouvernement, vrai, juste et durable, réglant à la fois la vie politique et morale, ne put jamais prendre racine et se développer.

Sous le règne des deux Antonin, on recourut au rigorisme de la secte stoïcienne, qui semblait être le principe vivifiant d'une régénération universelle, et le fondement le plus sûr d'un nouvel ordre politique et moral.

Si le stoïcisme pur, et réduit à la lettre morte du droit strict et des légitimes principes, eût pu seul effectuer ce changement; s'il eût contenu en lui une force suffisante et une source de vie assez féconde, sans avoir besoin de s'appuyer sur la foi divine, et sur l'amour sublime qui en émana; certes, de leur côté, ces deux empereurs stoïciens avaient l'énergie et toutes les autres vertus nécessaires pour réaliser, dans ces temps de décadence, le dernier espoir du paganisme mourant. Mais ce qui ne repose point sur l'immuable vérité ne peut recevoir aucune vie du dehors, et un renouvellement intérieur ne peut se produire là où le principe interne manque lui-même. Lors donc que l'éclat et cette sève de jeunesse qui faisaient illusion sont passés, tout retombe et s'abîme aussitôt sans retour dans le sein de sa propre corruption. Et comme dit le roi-prophète: *Si Dieu ne bâtit lui-même*

la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui veulent la bâtir.

Après l'heureux règne de trois ou quatre grands empereurs, on voit paraître Commode, et depuis ce prince jusqu'à Dioclétien, l'empire passe entre les mains d'une foule de maîtres, les uns bons, ou du moins meilleurs que leurs prédécesseurs, mais restant trop peu de temps sur le trône; les autres, faibles et sans caractère, ou bien tyrans pervers et cruels. De tous ceux dont le despotisme capricieux et farouche rappela le successeur immédiat d'Auguste, aucun ne reproduisit pourtant cette énergie et cette force d'ame vraiment romaine qui caractérisaient Tibère. Et de jour en jour la mollesse et les mœurs de l'orient gagnaient l'empire. Ri n'était autant le jouet du hasard que le droit de succession dans l'empire romain, où l'application arbitraire de la loi d'adoption ouvrait à tous les partis un vaste champ de bataille; mais outre cette source de confusion, il s'en trouvait une autre dans toutes ces conspirations qui, tramées dans un gouvernement militaire, portaient avec elles l'empreinte et le caractère d'une telle origine. Le soin qu'Auguste prit toute sa vie de donner à son usurpation une couleur favorable et un air de légitimité ne fut pas sans produire quelque effet durable.

Mais était-il possible d'oublier que lui, aussi

bien que César, n'était parvenu à l'empire qu'au moyen de l'armée, et par la voie des factions, des proscriptions et des guerres civiles? Les soldats le savaient, et ils n'ignoraient pas non plus d'où leur venait à eux-mêmes leur crédit et leur puissance. Ainsi dès l'origine, l'influence des prétoriens fut grande; car ils occupaient la première place près de l'empereur, et ils formaient sa garde.

En vertu de sa charge, leur chef était investi d'un certain pouvoir limitatif, assez semblable à celui des censeurs et des tribuns du peuple de l'ancienne république; seulement avec cette différence importante qu'un glaive lui était commis; et l'empereur reconnaissait en quelque sorte ses droits, comme le fit Trajan, qui s'est acquis d'immortels éloges, lorsqu'en remettant ce même glaive au commandant de cette troupe, destinée à protéger l'empereur, mais le dominant lui-même quelquefois; « Pour moi, dit-il, » si je gouverne avec équité; contre moi, si je » deviens un tyran. »

De cette manière tout allait au gré du caprice et du hasard, et jusqu'à la fin l'empire resta ce qu'il avait été dès l'origine, un gouvernement militaire. Bientôt les plus fortes légions, qui avaient leur quartier dans les provinces les plus importantes, et particulièrement sur les frontières, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elles

étaient bien supérieures en nombre et en force aux faibles prétoriens de la voluptueuse et indolente capitale. Elles élurent et proclamèrent beaucoup d'empereurs, dont tous n'étaient pas romains, mais parmi lesquels plusieurs étaient barbares d'origine ; car beaucoup d'étrangers et surtout de Germains s'enrôlaient dans les légions, qui gardaient les provinces occidentales et les frontières du nord.

Il arriva que plusieurs de ces souverains ainsi nommés par les légions fixèrent leur résidence dans le lieu même de leur domination, soit dans leurs quartiers, soit dans quelque capitale de province, avantageusement située. Déjà depuis long-temps le sénat n'avait plus qu'une vaine ombre de son antique grandeur, et Rome commençait à perdre beaucoup de son importance. Vers le même temps les invasions réitérées des peuples du nord devenaient de plus en plus inquiétantes, et l'orage dont on avait appréhendé même l'éloignement approchait toujours.

Durant ses guerres civiles, et à l'époque même de sa plus grande force militaire, Rome avait déjà tremblé devant les Cimbres et les Teutons, qui se précipitaient sur elle, non pas seulement comme une armée avide de pillage, ou venue pour fonder une colonie, les armes à la main ; mais encore comme tout un peuple de guerriers, émigrant avec leurs enfants et leurs fem-

mes. César n'avait rien épargné pour achever la conquête des Gaules, qui depuis avaient adopté les mœurs et le langage des Romains. Il n'éprouva jamais une aussi forte résistance que de la part des peuples germains, contre les invasions desquels le premier soin des empereurs fut toujours depuis de se mettre à l'abri, en fortifiant les rives du Rhin et du Danube. Combien Auguste s'épouvanta du triomphe d'Arminius sur Varus, dans les forêts de la Germanie! On commença de prendre l'alarme dès le règne de Trajan, malgré la puissance de ses armes, et malgré les triomphes de ce dernier conquérant des empereurs romains.

La première grande invasion fut celle des Allemands, qui sous Marc-Aurèle envahirent la Rhétie, pendant qu'ils dirigeaient un autre plan d'attaque contre la Norique, et à l'est contre la Pannonie. Marc-Aurèle eut le bonheur de repousser victorieusement les barbares, qui se rebutèrent pour long-temps de pareilles tentatives. Ce n'est qu'un siècle après qu'Aurélien eut à les refouler de nouveau au-delà des Alpes, jusqu'aux bords du Lech.

Les plus puissants d'entre les peuples germains étaient les Goths, qui, des îles scandinaves, pénétrèrent au cœur de la Germanie, et s'étendirent d'abord vers l'orient, puis après vers l'occident, sans qu'on pût jamais leur faire

perdre pied dans les provinces du nord-est, qui avoisinent la mer Noire. L'empereur Dèce périt dans une guerre contre eux; et on fut contraint de leur céder par un traité formel la Dacie ultérieure. Quoique victorieux, Constantin aima mieux conclure avec eux une paix avantageuse, se concilier leur amitié, et enrôler l'élite de leur jeunesse dans les armées romaines.

De tous les derniers gouvernements, celui de Dioclétien fut peut-être le plus fort; seulement la cruelle persécution dont il accabla les chrétiens, non-seulement blâmable en soi, était encore peu conforme à l'esprit du temps, à en juger par les circonstances et l'état des choses; aussi n'atteignit-elle point le but qu'il se proposait. Romain encore dans toute l'étendue du terme, si l'on considère sa vie privée depuis son abdication, il crut pendant son règne devoir s'entourer de l'éclat du diadème, et se faire adorer suivant le cérémonial des cours asiatiques.

Le partage de l'empire entre plusieurs princes associés sembla dès lors, comme sous Constantin et ses successeurs, un mal irrémédiable, mais devenu nécessaire. Chaque partie et chaque membre commençaient à se détacher de ce colosse énorme qui penchait de plus en plus vers son entière dissolution, et ce démembrement à son tour ne fit qu'accélérer sa ruine, parcequ'il favorisait les guerres intestines et les bouleversements

politiques, qui ébranlaient tout le monde romain.

La révolution la plus complète; celle qui aurait pu mériter proprement le nom de régénération, est celle que Constantin opéra; en tant qu'il mettait le premier à nu les bases faibles et chancelantes du paganisme sur lesquelles portait l'empire romain, et aussi en tant qu'il pouvait et devait y substituer l'élément d'une vie nouvelle, la force puissante et irrésistible de la vérité divine et de l'éternelle justice. Néanmoins le christianisme n'était point encore la religion universelle du peuple et de l'état romains; autrement la grande réaction qui eut lieu sous Julien serait inexplicable; et long-temps les habitants de la campagne demeurèrent attachés au culte des faux dieux, d'où vient la dénomination de païens (pagani). Constantin, après s'être déclaré ouvertement pour le christianisme, différait encore de recevoir le baptême, et d'entrer définitivement dans la société de l'Eglise.

La constitution de l'état était tellement pénétrée de l'esprit et de la politique du paganisme, qu'il pouvait aisément en résulter d'abord une collision violente entre deux éléments si hétérogènes. Long-temps les principes et les maximes de l'ancienne Rome continuèrent de prédominer; et le temps n'était pas encore venu où le christianisme, réformant dans son entier l'état so-

cial de l'ancien monde, organiserait sur une base éternelle une société vraiment chrétienne, qui, enfantée et nourrie dans le sein de l'Eglise même, aurait sa racine et prendrait son accroissement dans la foi et dans l'amour des peuples ; merveilleux changement réservé pour les âges qui suivirent !

LEÇON XI.

Des anciens Germains, de leurs traditions, de leurs mœurs, de leur état politique. — Des trois ou quatre principales nations germaniques. — Des invasions des peuples du nord. — Histoire de ces invasions. — De l'ordre que suit la nature dans les divers développements de l'histoire du monde. — Propagation et affermissement du christianisme. — Hérésies; on peut les ranger en trois classes. — Gnosticisme ou sectes orientales. — Rationalisme, petites sectes disputeuses. — Millénarisme. — Grande corruption de l'univers. — Commencement du mahométisme.

La religion des premiers Germains, aussi dénuée d'ornements et de fictions poétiques que le paganisme des nations primitives, n'était que le culte pur de la nature, à peu près comme chez les anciens Perses, avec lesquels leur langage et leur origine offrent d'ailleurs plusieurs rapports de parenté. Ainsi ils adoraient le soleil, la lune et les astres; les esprits, les éléments, et les autres puissances de la nature, mais spécialement la terre, cette mère commune qu'ils désignaient sous le nom de déesse Hertha. En anglais et en allemand, les jours de la semaine portent encore les noms des dieux Thyn, Wodan, Thor, et de

la déesse Fréya; divinités qui, dans la mythologie des Germains, correspondaient exactement aux planètes visibles à notre hémisphère, Mars, Mercure, Jupiter et Vénus, dont les noms désignent pareillement dans la langue latine les mêmes jours de la semaine. Leur institut sacerdotal, aussi puissant et aussi bien organisé que celui des druides dans les Gaules, présente néanmoins un caractère un peu différent. Il avait ses pratiques secrètes, et des mystères annonçant une haute antiquité; comme par exemple les sacrifices humains offerts à Hertha, auprès du lac qui portait son nom, situé dans l'île de *Rugen*, où un jeune homme et une jeune fille étaient d'abord apportés vivants, puis précipités ensemble dans le lac. C'était dans la profondeur des forêts, sous l'obscurité religieuse d'un chêne ou d'un tilleul, l'arbre des magiciens du nord; ou sur le haut des montagnes, qu'ils célébraient leurs cérémonies; leurs fêtes, leurs pieux concerts; c'était là encore qu'ils déposaient le bâton runique pour connaître l'avenir; et de même que chez les Grecs l'on recourait à l'oracle de Delphes, et que l'on suivait ses décisions dans les circonstances graves et importantes, lorsqu'un péril commun menaçait la nation; ainsi, en Germanie, consultait-on ces femmes prophétesses, ces sibylles du nord, qui comme la Velléda dont les Romains nous ont

conservé le souvenir, exerçaient une puissante influence dans les délibérations publiques.

Une vieille tradition poétique sur les dieux, les héros, les géants, et les esprits, semblable en beaucoup de points à celle des Perses, était comme l'ame et le foyer des souvenirs religieux et de la vie nationale des peuples germains. Les peuples n'avaient point encore oublié leur origine asiatique, dont ces mêmes fragments poétiques conservaient la mémoire; et dans leur mythologie, les *Ases* remplacent les *Ariers* que les traditions persanes présentent comme la race héroïque des anciens temps.

Dans le nord scandinave qui resta païen, même plusieurs siècles après la conversion de l'Allemagne au christianisme, il s'est conservé beaucoup de monuments et de chants populaires qui appuient ce fait d'une multitude de documents et de preuves. Cette poésie native et ces chants traditionnels devaient avoir une certaine influence sur l'état social de la nation, et inspirer de nobles dévouements et de beaux faits d'armes; car chez eux comme dans les temps héroïques des Grecs, le rapsode qui chantait les aventures des dieux et des héros était, suivant les mœurs homériques, un prince ou un chef d'armée, ou quelque autre personnage important.

Nous ne retrouvons point ici un royaume

compacte, un empire d'une aussi vaste étendue que l'ancienne domination des Perses; car la constitution des Germains, si toutefois ce nom convient à une époque d'entière liberté, se rapprochait plutôt de l'état social des Grecs aux temps héroïques, alors qu'ils étaient soumis aux races nobles ou aux chefs de ces races, et que la nation était divisée en plusieurs petites principautés, qui ne se liguaient et n'entraient en confédération que rarement et seulement pour des intérêts communs. La constitution primitive des Germains était donc de sa nature une aristocratie pure et franche; la race qui composait un peuple ou une tribu était une société et une confédération d'hommes nobles et libres, soumis à des princes héréditaires, ou à des chefs et à des ducs élus par eux, d'où se forma plus tard l'état monarchique de quelques uns de ces peuples. Tout homme libre, capable de porter les armes et ayant ce droit, devenait un membre de l'Hermannie, qui prit ensuite le nom d'arrière-ban, et qui donna naissance au mot *Germanie*, par lequel les Romains désignaient cette contrée. Les serfs et les gens de main-morte étaient chargés des travaux et du service domestique; ils se composaient des prisonniers de guerre, des esclaves achetés, des indigènes qu'ils avaient anciennement asservis, des individus condamnés à quelque peine infamante, et qui tous étaient

déclarés déchus de la liberté et de tout titre de noblesse.

Au temps où les Romains commencèrent à mieux connaître les nations germaniques, une partie d'entre elles s'adonnait à l'agriculture, renouvelant les terres, et les laissant reposer trois ans en friche, suivant une coutume de la plus haute antiquité, et qui depuis s'est conservée dans le nord de l'Allemagne. Le sol n'était point morcelé ni divisé en propriétés privées; il était en grande partie commun, et la propriété de tous (allmende); ce qui facilitait les déplacements et les émigrations des tribus, lorsque quelque raison particulière les y décidait. Dans le principe, les soins de l'agriculture étaient subordonnés à ceux de la chasse et de l'entretien du bétail, leurs deux premiers moyens de subsistance. Les forêts que l'on retrouve encore éparses çà et là dans l'Allemagne ne sont que de faibles restes et comme des fragments de l'immense forêt Hercynienne, et de tous les bois qui couvraient la Germanie centrale. Avant qu'il y en eût autant d'abattus, le sol était plus marécageux, et l'air incomparablement plus froid. Le bison et l'élan, devenus successivement plus rares, étaient alors parmi les espèces d'animaux les plus communes.

Il est évident que dans un pays de cette nature et avec un pareil genre de vie, l'accroissement seul

de la population a pu être un motif suffisant pour l'émigration de quelque tribu, bien que pour le déplacement d'un peuple entier d'autres raisons déterminantes aient dû probablement concourir. Des divisions intestines, les guerres des tribus entre elles pouvaient seules décider tout un peuple ou la moitié de ce peuple à s'expatrier de la sorte. Il arrivait donc plus communément que dans cette jeunesse guerrière trop nombreuse, les plus jeunes ou ceux que le sort désignait allaient à la conquête d'un autre pays sous le commandement d'un chef élu par eux, ou placé à leur tête par sa bravoure militaire; et qu'ils s'aventuraient, pour fonder à main armée quelque colonie, cherchant fortune tantôt à l'orient, tantôt à l'occident, et d'autres fois sous le beau ciel des contrées méridionales.

Lorsqu'un état ou une nation sont parvenus au plus haut point de la civilisation, ils éprouvent alors un véritable besoin de se décharger de l'excédant de leur population et de le transporter sur un autre sol, je veux dire, d'établir et d'avoir des colonies. — Telle est la loi générale et le régime conservateur de la santé et de la vie des peuples dans leur développement; et si quelquefois ce besoin ne se manifeste pas de cette manière, ce n'est qu'une légère exception et encore on ne manquera pas de savoir et de

pénétrer les causes de ce retard momentané, car tôt ou tard il faudra bien que la nature l'emporte.

Les colonies commerciales des Phéniciens et des Grecs ont été en grande partie fondées, puis défendues, affermies et agrandies par la force des armes, et de même dans les temps modernes les Espagnols ne s'établirent pas sans tirer l'épée au Mexique et au Pérou. Chez les peuples du nord naturellement guerriers, et dans ces temps primitifs, les émigrations, ce besoin naturel, ne pouvaient guère avoir une autre forme et prendre un autre caractère que celui de colonies militaires et conquérantes. Telle fut l'émigration des Gaulois dans la Thrace, la première des invasions des peuples du nord qui soit mentionnée dans l'histoire, et que suivit bientôt l'envahissement de la Macédoine et de la Grèce par Brennus, ce chef gaulois qui s'empara du temple de Delphes et de ses immenses trésors.

Les débris de ces grandes bandes militaires parvinrent à se fixer dans l'Asie-Mineure et à établir dans le pays une colonie gauloise qui fut appelée de leur nom Galatie. Les tribus et les chefs qui figuraient dans cette première grande expédition armée, dans cette irruption des peuples du nord, portent presque tous des noms celtiques. Toutefois nous y trouvons aussi quelques noms germains; ce qui est d'autant

plus concevable que les Gaulois s'étant établis, au temps de leurs précédentes migrations dans le nord de l'Italie, ils devaient avoir parmi eux des habitants des Alpes, et avaient pu aisément s'allier à quelques races germaines. Qui sait combien les merveilleuses traditions et les récits fabuleux sur la beauté du ciel et l'excellence des fruits des pays méridionaux, unis au souvenir vague de leur origine des pays de l'Asie du sud, ont pu contribuer à pousser les Cimbres et les Teutons du fond des îles Scandinaves jusqu'au sein de la belle Italie! Si les Romains leur eussent concédé quelque province, au lieu de craindre de donner par là aux autres peuples un dangereux exemple, il leur eût été facile de se concilier leur amitié, et d'incorporer aux légions leur brave milice, ainsi que l'on voit sous les derniers empereurs les nations gothiques former l'élite des armées romaines.

Mais, l'état des choses ne fut plus le même lorsqu'ils se trouvèrent en contact et en rapport avec les Romains, et sur les frontières et dans l'intérieur des terres, et dans la guerre et dans la paix : comme lors des expéditions de César contre Arioviste, prince des Suèves, de celles de Tibère contre Marbod, roi des Marcomans, et comme dans les campagnes du général d'Auguste contre Hermann, chef des Saxons. Les deux peuples s'étudiaient mutuellement et cherchaient à connaître le fort et le faible de leur en-

nemi; ils s'observaient attentivement, à mesure que leurs rapports se multipliaient:

Lorsque par exemple le père d'Hermann servait dans les armées romaines, que son frère portait un nom romain, ou que son neveu était élevé dans Rome, Marbod y avait aussi séjourné, mais en ennemi prudent, désireux de voir de près le centre de la grandeur et de la puissance romaines. D'un autre côté le pays et les chefs d'armée étaient divisés intérieurement par des factions opposées même à Hermann et à Marbod, et ainsi qu'on le voit par la suite, ces guerres intestines avaient une grande influence sur les destinées de Rome, et sur le succès de ses expéditionsmilitaires.

La longue chaîne de villes, de présides, et de forteresses qui protégeaient les frontières des Romains et bordaient le Rhin et le Danube était située en grande partie sur le territoire de la Germanie, et leurs habitants étaient des tribus germaines ou des colons allemands qu'ils y avaient établis. Ainsi les Germains voyaient des tribus entières de leurs frères et de leurs parents vivre sous la protection des lois romaines, qu'eux-mêmes encore libres s'efforçaient de repousser par les armes; mais ils avaient aussi sous les yeux la riche culture de leurs terres, fournies de toutes les ressources de la vie et de tous les avantages que donne un état civilisé,

et couvertes de beaux fruits de toute espèce et de fertiles vignobles.

Ils n'en étaient que plus fortement tentés de s'abandonner à la fortune, et de pénétrer dans ce beau pays, sitôt que dans ces guerres de frontières perpétuellement renaissantes on leur opposait une moins vive résistance, ou que l'on mettait quelque relâche dans la défense des places. Et de même qu'il y a trois siècles, les merveilles fabuleuses qu'on racontait de l'Amérique et de ses montagnes d'or et d'argent, firent passer les mers à une multitude d'Espagnols et d'autres aventuriers européens, et les attirèrent dans cette partie du monde récemment découverte ; ainsi les charmes d'un ciel méridional, ses fruits savoureux, et surtout ses vignobles, ses jardins, et toute la belle culture d'un climat plus chaud, exaltant l'imagination des hommes du nord, devenaient un des principaux motifs de leurs incursions et de leurs émigrations militaires. Les premières invasions des Allemands sous Marc-Aurèle et ses successeurs, ne semblent être que ce que nous avons observé plus haut, le résultat direct et nécessaire de ces interminables guerres de frontières, du moment qu'ils eurent remporté quelque victoire, ou qu'ils trouvèrent un passage et moins de résistance de la part des Romains.

Cet état violent de guerres et d'hostilités non

interrompues doit d'autant moins nous surprendre, que les confédérations des peuples germains opposaient de leur côté aux frontières romaines, hérissées de forteresses, un rempart inébranlable de poitrines humaines.

Le nom de Marcomans ne désigne point une tribu ou une peuplade particulière, mais une de ces confédérations militaires établies pour la défense des frontières; ce qui doit s'appliquer aussi aux Alle-manes. Plus d'une fois les historiens romains, en parlant de la Germanie, ont pris pour une nation ce qui n'était qu'une alliance fédérative, et ont regardé comme désignant autant de tribus distinctes, des noms qui n'appartenaient qu'à une petite province ou à quelque corporation : tant l'ignorance de la langue germaine les exposait à de graves méprises.

Néanmoins les documents historiques qu'ils nous ont transmis sur l'état de ces peuples laissent clairement distinguer les trois ou quatre grandes nations germaniques, telles qu'elles se retrouvent plus tard en Allemagne, au moment où prenant possession de l'empire romain qui s'en allait en ruines, elles se répandirent dans tous les lieux de sa domination et y jetèrent les fondements des diverses nations de l'Europe moderne. Ces trois nations réellement principales et distinguées à ce titre par les Romains, étaient les Suèves, les Saxons et les Goths, qu'on

peut aisément classer selon le cours des rivières qui bornaient leur territoire.

Etablis le long de l'Elbe, de l'Eider, de l'Ems, et du Weser, jusqu'aux embouchures de ces fleuves ; répandus sur les côtes, dans la presqu'île du Jutland et du Danemarck, et dans tous les pays du Bas-Rhin, y compris la Batavie ; les Saxons occupaient cette vaste contrée, dont ils étaient sans doute les plus anciens possesseurs, et qui s'appela postérieurement *l'ancienne Saxe*, du nom d'une espèce d'arme ou d'épée particulière à leur nation. De toutes les races germaniques, ils étaient les plus portés aux émigrations; hardis navigateurs, toujours près de la mer ou sur les flots, ils allèrent au milieu du mouvement général, qui ébranlait le monde, repeupler l'île de la Grande-Bretagne, sans en prendre encore possession. Vivant pressés et serrés les uns contres les autres dans la Basse-Allemagne, quoique peu répandus au-delà, ils pouvaient bien dès lors être la nation la plus nombreuse.

Sur le Haut-Danube et le Haut-Rhin vivaient les Suèves, peuples composés vraisemblablement d'éléments divers, et confondus sous le nom général d'Allemands; esprits inquiets et remuants, amis des expéditions lointaines et aventureuses. Les Francs, qui dans toute la suite de l'histoire jouent un si grand rôle, étaient originairement plutôt une confédération qu'une nation distincte,

et de même que par leur position géographique ils occupaient le pays intermédiaire entre les Suèves et les Saxons; ainsi dans leur origine et dans leur caractère, il y a comme un mélange de ces deux peuples allemands. Quant à la constitution sociale et aux mœurs, leur race et leur langage tenaient davantage du Saxon. Que si l'on voulait les considérer comme une race particulière, il faudrait plutôt alors les regarder comme les fils et les rejetons des Cattes ou des Hesses, qui ont toujours été mis au nombre des Francs.

Une autre race puissante et d'une origine bien distincte entre toutes les nations germaniques, est celle de Goths, qui, du fond de la Scandinavie et des bords de la mer Baltique, se répandirent le long de la Vistule, jusqu'à la mer Noire. Leur langage, à en juger d'après les traductions gothiques de la Bible encore existantes, est ce que nous appelons aujourd'hui le haut allemand, mais sous des formes plus anciennes, plus pures, mieux conservées et qui ne manquent point d'une certaine beauté originale. Pour l'accent et pour le ton, l'idiome gothique se rapproche moins des idiomes saxons et scandinaves; quoique d'ailleurs, plus on remonte à leur source, moins il soit possible de méconnaître une commune origine.

Les Saxons et les Goths, les deux premières

races germaniques, se touchaient encore géographiquement dans le nord de la Scandinavie; d'où, s'écoulant comme d'une source commune, ils se divisèrent ensuite en plusieurs fleuves ou torrents. Les Bourguignons et les Vandales, qui s'établirent dans les Gaules et les Espagnes, étaient ou de la race des Goths, ou d'une race alliée aux Goths. Le peuple de la Germanie, qui conçut le mieux la monarchie pure et héréditaire, fut le peuple goth, distingué en deux grandes sections : les Ostrogoths soumis à la dynastie héroïque des Amales, et les Visigoths, gouvernés par celle des Battes. Les historiens romains du temps parlent sans cesse de leur bravoure guerrière, de leur noble fierté, de leur stature élevée et majestueuse. Presque tous les premiers peuples qui commencèrent à émigrer étaient de race gothique, sans que nous voyions alors une seule race asiatique se déplacer; ce qui n'arriva que beaucoup plus tard.

Au troisième siècle, les Goths occupaient déjà les côtes septentrionales de la mer Noire, et s'étendaient de là dans la Grèce, jusqu'aux portes d'Athènes. L'empereur Dèce leur déclara la guerre, et Aurélien leur concéda par un traité la Dacie ultérieure; alors ils se présentent à nous comme un peuple allié des Romains, qui ne cherchait qu'à maintenir la paix avec eux, et à renforcer les légions de leur milice.

Cent ans plus tard, et après la mort d'Hermanarich leur roi, les Goths furent refoulés dans leur pays et acculés à la mer Noire par les Huns, peuple qui, au rapport des annales chinoises, était primitivement originaire des contrées attenantes aux frontières septentrionales de l'empire de la Chine, à l'orient de l'Asie centrale; d'où, se répandant vers l'occident, il avait longtemps séjourné sur les rives orientales de la mer Caspienne, et s'était débordé, à travers le mont Caucase, sur les côtes de la mer Noire et sur le territoire des Goths.

C'est lorsqu'un tel état de fermentation eut ébranlé toutes les races germaniques de l'occident, et que la domination romaine croulait de toutes parts sous leurs coups; c'est alors que commence proprement le temps des migrations qui devinrent au moins plus fréquentes que jamais. Dans les commencements de cette tourmente universelle des nations, presque tous les noms des différentes peuplades et de leurs chefs sont allemands; mais bientôt on en rencontre plusieurs étrangers, et qui, faciles à distinguer de ceux des Huns, peuvent fort bien désigner des races slaves, et peut-être finnoises, répandues dès lors sans aucun doute parmi les Goths, mêlées à eux, et habitant quelque portion du vaste théâtre de leur domination.

Pendant les cinquante années qui suivirent

leur première invasion, jusqu'au règne d'Attila, les Huns, sans inquiéter nullement les Romains, demeurèrent dans leur nouvelle habitation, située entre le Danube et la Teyss. Les Goths s'offrirent à défendre contre eux la frontière, et reçurent pour ce service le bassin méridional du Danube. Ils s'étaient convertis de bon cœur au christianisme; seulement ils étaient ariens; car l'arianisme dominait à Constantinople, lorsqu'on leur envoya de cette ville des missionnaires, et qu'ils reçurent pour évêque le Goth Ulf-Ilas; circonstance particulière qui compliqua d'une manière très nuisible leurs rapports avec l'ancien empire romain, en même temps que l'hérésie d'Arius fut elle-même une des causes qui en précipitèrent la destruction. Ce qui rendit en effet la seconde prise de Rome par Genséric, roi des Vandales, plus désastreuse que la première conquête d'Alaric, roi des Visigoths, c'est qu'en qualité d'arien, cet autre peuple détestait et persécutait le parti catholique. Du reste les Goths, loin d'être ennemis jurés des Romains, étaient plutôt portés à admirer les avantages de leur civilisation, et tout ce qu'ils trouvaient de grand chez eux.

Valens étant mort dans cette guerre contre les Goths, occasionée par la mauvaise foi des Romains, Théodose sut encore conclure une paix avantageuse avec les vainqueurs, campés

déjà aux portes de Constantinople, en prenant quarante mille de leurs guerriers à sa solde, et en renouvelant le traité d'alliance fait anciennement avec eux par Constantin. L'étonnement du prince Athanaric dans Constantinople à la vue de l'éclat et de la magnificence impériale, le respect dont il était personnellement pénétré envers Théodose lui arrachèrent ainsi qu'à tout son peuple le serment solennel de ne point reconnaître d'autre roi que l'empereur tant qu'il vivrait. Sous le règne des fils de Théodose, les choses changèrent de face; et l'on crut que le seul moyen de contenter les Goths et de s'en défendre était de les irriter contre l'Italie, et de conjurer ainsi l'orage en le détournant vers cette contrée: de là la marche d'Alaric vers Rome, à la tête des Visigoths, et le premier sac de la ville aux sept collines.

La discorde entre Rome et la nouvelle cour de Byzance ne contribua pas peu à la ruine de la domination romaine; et la prudence, ou pour mieux dire la politique perfide dont on fit preuve à Constantinople dans cette occasion comme dans plusieurs autres, fut souvent fatale à l'Italie. Rome, qui s'était élevée à l'empire universel, en fomentant des divisions chez ses ennemis, tomba par ce même fléau destructeur des guerres intestines, plutôt que par les armes des Goths, avec lesquels elle pouvait assez aisé-

ment entrer en amitié, faire alliance, et se fondre peu à peu en un seul peuple; ce que les plus grands empereurs avaient déjà tenté à diverses reprises.

Alors on eût vu la race gothique, la plus forte et la plus puissante des races germaniques, capable à elle seule, par sa valeur, d'écarter de Rome toute autre invasion; on l'eût vue, dis-je, ramener toutes choses à l'ordre et mettre tout dans un état florissant. Son invasion n'aurait été alors qu'une fusion de la nature germanique si saine et si robuste, dans le grand corps de l'empire romain tombant en dissolution, et dont le christianisme n'avait pas encore régénéré la vie politique et morale; de sorte que ce long état d'anarchie, de violence et de confusion qui suivit, n'aurait pas eu lieu, parce qu'il n'eût pas été nécessaire.

Dans les troubles qui agitèrent Rome après la conquête d'Alaric, les Romains appelèrent de l'Afrique le roi des Vandales, Genséric, prince plus cruel que le roi des Visigoths, et envers les vaincus et envers ses sujets, et qui se faisait partout devancer par la terreur. Ennemi défiant et jaloux des Goths, il marcha contre Attila avec tous les peuples que sa gloire militaire lui avait soumis, ou quelle avait enchaînés à sa fortune; et il le repoussa au fond de l'occident, près des bords de la Marne, où se livra cette grande ba-

taille de nations à nations, dans laquelle les Goths faisaient la force principale des deux armées.

Les Huns, ainsi que quelques autres peuplades qu'ils traînaient à leur suite, étaient encore païens; et une vérité que l'histoire de cette époque démontre pleinement, c'est que les guerres sont d'autant plus désastreuses que les peuples rivaux ont une origine et des mœurs plus différentes, des armées plus nombreuses; et que les masses qui les composent sont plus fortement pressées et unies. Cependant ce n'est pas uniquement aux combats et aux guerres qu'il faut attribuer l'anarchie violente, la désolation et les calamités qui pèsent sur ces âges; car Rome, au temps de sa jeunesse et de sa plus haute gloire, était déchirée par des guerres presque perpétuelles, par des guerres sanglantes et atroces pour la plupart, non moins cruelles enfin que celles de l'époque qui nous occupe.

Le pontife romain sut éloigner ce nouveau danger de la ville, et elle fut épargnée. A la mort d'Attila, les Huns cessèrent d'être redoutables; ils ne faisaient au fond que la moindre partie de la puissance de ce *fléau de Dieu*, qui, reposant entièrement sur son génie militaire et sur l'éclat de son nom, disparut avec lui. Bientôt les Romains appelèrent des bords du Danube

Odoacre, roi des Hérules et des Rugiens, peuple également de race gothique.

De sa conquête date la ruine de l'empire d'Occident dont le dernier prince, faible, adolescent, que l'on avait paré du titre pompeux d'empereur, portait par un singulier hasard et se trouvait le seul qui eût porté le nom de Romulus, douze cent vingt-huit ans après le premier Romulus, le père et le fondateur de la ville éternelle. Celle-ci déchue de sa puissance extérieure et temporelle, n'en occupe pas moins sous un autre point de vue, dans l'histoire des temps postérieurs, une place extrêmement importante et remarquable, comme la métropole pontificale de l'occident catholique.

Quand la domination des Hérules fut devenue insupportable aux Romains, l'empereur Zénon concéda par un acte formel la souveraineté de ce royaume à Théodoric, roi des Ostrogoths, élevé au milieu de Constantinople; et qui, après avoir vaincu Odoacre, quitta le costume de sa nation pour la pourpre romaine. L'éclat de sa gloire se répandit au-delà de Rome, parmi toutes les nations germaniques, et son nom, comme plus tard celui de Charlemagne, est chanté dans les poèmes héroïques des Allemands, pendant que les écrivains politiques et les historiens célèbrent unanimement ses vertus et sa sagesse.

Souverain noble et magnifique, il chérit et protégea ce qui s'était conservé des arts et des lettres; et les derniers écrivains romains, Cassiodore et Boëce, illustrèrent son règne. Les factions qui éclatèrent à la mort de ce grand roi, un forfait commis sur sa maison, permirent à Justinien, prince actif qui occupait alors le trône de Constantinople, de rétablir en Italie la domination grecque au moyen des armes de l'heureux Bélisaire.

Ce grand guerrier secondant un empereur aussi recommandable par son énergie et ses travaux législatifs que Justinien, tous deux ensemble raffermirent l'empire de Byzance, pendant que Rome s'affaissait tout-à-fait et passait successivement du joug des Goths sous la domination des Lombards, puis sous celle des Francs, jusqu'à ce que dans le moyen-âge, nous la voyons réunie, du moins de nom, à l'empire romain de la Germanie.

Il était nécessaire de commencer par dessiner largement et à grands traits, l'esquisse historique et le tableau mouvant des migrations des peuples, pour comprendre cette époque, d'où s'élève, comme sur une base inébranlable, l'édifice de l'empire romano-germanique, portant à la fois toutes les nations de l'Europe moderne, avec leurs constitutions, leur langage, leurs mœurs, leurs lois, et avec cette haute puissance intellec-

tuelle et ce tour d'imagination qui leur sont propres : époque d'une grande importance pour toute la suite de l'histoire, mais si légèrement jugée et si mal conçue par les historiens, épris d'une admiration exclusive pour l'antiquité, ou imbus des idées et des préjugés modernes : hommes accoutumés à ne rechercher toujours et en tout qu'une triste et monotone uniformité, sans voir ni soupçonner même autre chose dans toute la création et dans le vaste ensemble de l'histoire du monde.

Il est déjà assez rare qu'un critique pénètre dans la haute antiquité de l'histoire, et dans les temps fabuleux et primitifs des peuples, avec cette imagination qui se plie à tout, avec ce sens auquel rien n'échappe, et avec unesprit de discernement parfaitement juste. Mais la difficulté de sa tâche redouble dans ces autres temps de chaos et de troubles, qui semblent réellement reproduire les combats des Titans chantés par les anciens poètes.

Comment juger et distinguer tout exactement là où le merveilleux des idées et des faits se cache dans des chroniques altérées et confuses, et lorsque les fragments de la mythologie de ces peuples, lorsque leurs traditions païennes et poétiques sont mêlés avec des réalités prosaïques, avec des traits de leur histoire? Aussi le plus souvent l'intelligence de cette époque lui

manque, et c'est ce qui fait qu'elle est peu comprise.

L'observe-t-on au contraire sous son véritable jour et du point de vue où doit se placer la science, elle nous apparaît pleine de beauté, et avec cette forte constitution, cette puissance d'organes et cette fleur de vie qu'elle puisa dans ce même conflit tumultueux et désordonné, où des forces opposées et long-temps poussées en sens contraire, se heurtèrent et se froissèrent, avant de s'établir en équilibre et en harmonie, avant de se féconder mutuellement par leur heureux mélange; fécondation d'où sortit, quand le travail de l'enfantement fut passé, une existence nouvelle et plus pure.

L'antique Égypte doit sa fertilité aux inondations régulières du Nil, qui pouvait causer les plus grands ravages si l'on eût imaginé de lui opposer des digues. De même cette terre qui nous nourrit et qui est le domicile de l'homme social, auquel elle offre les éblouissants trésors de sa riche végétation, et tant d'êtres animés d'espèces si diverses qui couvrent sa surface; cette terre, source de vie et de fécondité, ne repose-t-elle pas sur les ruines gigantesques d'un monde primitif, englouti anciennement sous les flots, et que les éruptions d'un feu souterrain ont tant de fois rompu, entr'ouvert, et bouleversé?

Si d'un côté la migration de ces peuples se présente à nous au milieu des temps historiques comme un second déluge d'Ogygès, ou même comme une sorte de chaos et de lutte entre les forces et les éléments hétérogènes de l'humanité; de l'autre côté nous y voyons le principe fécond d'où émane l'époque, d'où date le développement d'une nouvelle vie intellectuelle et morale. Et vraiment, il se livrait alors dans l'humanité une guerre entre ses forces élémentaires, représentées par ces grandes inondations de peuples, courant sans cesse de l'orient à l'occident, du nord au midi; puis se rejetant vers l'orient ou remontant tout-à-coup au nord, comme les rayons d'un cercle qui s'étendent et se dilatent en tous les sens, puis reviennent de tous côtés au centre d'où ils sont partis. L'activité d'une nature brute, et dont les forces se mouvaient sans règle, ne pouvait manquer d'être dans le principe, destructive et nuisible aux restes de l'ancienne civilisation; et cet état de trouble et de conflit, surtout la longue durée de ce même état, doivent facilement produire sur l'esprit de l'historien et du critique des impressions défavorables et fâcheuses.

Remarquons à ce sujet une fois pour toutes, que si, dans certains endroits de l'histoire et à certaines époques, il se fait une apparition soudaine de je ne sais quoi d'extraordinaire et d'inac-

coutumé, et comme un radieux épanouissement de tout l'ordre intellectuel et moral, ou comme une admirable aurore du printemps, dont la splendeur nous jette dans la surprise en illuminant tout-à-coup les cieux; ordinairement chaque progrès de l'humanité se fait avec lenteur, et dans ses développements, des retards, des délais imprévus trompent, sinon toujours, du moins fort souvent, nos vœux et notre attente.

Ce n'est en d'autres termes que la sagesse et la puissance du Très-Haut qui, tenant en main les destinées de chaque homme et de l'humanité entière, régit et ordonne la marche des siècles, dans l'histoire du monde; ce que les saintes lettres expriment avec simplicité : « Le Père s'est réservé la conduite des temps; » d'où il arrive que nos opinions, nos espérances et nos désirs trop empressés de frapper au but, sont si souvent déjoués. Mais laissant de côté ces considérations qui peuvent s'appliquer également soit aux lenteurs de la miséricorde divine, et de la grâce devenant chaque jour plus tardive en ses dons, soit au redoutable délai de la vengeance de Dieu, suspendant ses coups, assuré qu'il est de pouvoir frapper le coupable, quand s'accomplit la loi suprême imposée à l'humanité entière; toujours est-il que la migration des peuples fut salutaire en soi et que les plus heureux effets sortirent de ce mélange des races germaniques et de

la population romaine dégénérée; de la vigueur de la nature allemande pleine de santé et de fraîcheur intellectuelle, qui raviva le cadavre de l'empire romain tombant en dissolution.

Celui qui n'en serait point encore convaincu peut aisément dissiper ses doutes en comparant à l'histoire moderne de Byzance et à l'affligeante monotonie de l'esprit grec, qui s'éteint au milieu de la torpeur morale, le tableau si brillant et si animé de la haute et florissante civilisation des sociétés modernes, sorties du peuple romain et des nations germaniques.

Outre l'intime et secrète raison qui détermine les formes et l'étendue de tout développement humain; outre l'action de Dieu qui, dans le cours et la marche des siècles, apparaît comme le lien et le fil régulateur des évènements, il existe encore au fond de l'humanité une force, une loi, un principe de vie enfin, mystérieux et sublime, puisé dans la nature même, présidant à toute histoire et ordonnant tous ses développements: plusieurs fois déjà nous en avons parlé, en montrant sa subordination à l'action divine, qu'il ne contrarie aucunement. Cette loi de la nature qui domine l'histoire du monde se laisse clairement apercevoir dans les développements successifs de chaque nation, lorsqu'ils ne se font point par des coups violents et désordonnés. Ainsi en suivant le fil des évènements historiques, on peut

et l'on doit retrouver d'ordinaire chez chaque peuple, d'abord la simplicité et les merveilles de l'état d'enfance, puis l'éclat et la fleur d'une vive jeunesse ; bientôt après la pleine virilité avec toute sa vigueur, et enfin la vieillesse qui approche insensiblement, avec la décrépitude et la faiblesse d'un nouvel état d'enfance. La vertu inhérente à l'humanité, ainsi que sa destination supérieure et divine, se manifeste principalement dans les brillantes époques du développement intellectuel et du progrès des arts et des sciences, qui souvent s'effectue avec une étonnante rapidité.

Mais elle se montre peut-être, sinon avec plus d'éclat, du moins à un égal degré dans ces temps de renovation sociale, dont nous avons parlé, où l'humanité reçoit une nouvelle forme, quoique dans leurs commencements ils portent le caractère du désordre et de la confusion. Toutefois, quand il s'agit de ces moments créateurs et générateurs, il faut tâcher d'approfondir si le mouvement a jailli effectivement de la force vitale intérieure de la nature, ou s'il n'est qu'une de ces expériences ou de ces imitations qui résultent d'un caprice révolutionnaire.

On doit attendre infailliblement les plus heureux effets, si ce nouveau principe de vie sert au développement de l'action de Dieu, s'il concourt à ses miséricordieux desseins, comme il est

arrivé à l'époque de la migration des peuples, où cette épouvantable catastrophe ne fit que hâter le triomphe du christianisme, de la main duquel ces vigoureux enfants du nord reçurent l'investiture de leur empire, de cet empire dont la gloire surpassa dans la suite celle de la domination romaine, et peut-être de toutes les anciennes monarchies païennes.

Dans ces temps d'une nouvelle et entière régénération, qu'est-ce donc qui parvint à établir l'union et une heureuse harmonie entre des éléments aussi contraires que l'étaient la nature germanique et le peuple romain, avec son langage et sa civilisation ; sinon le christianisme, qui se présente à nous comme le point de départ et de ralliement, ou comme le principe d'unité et de vie de toute l'histoire moderne? Le christianisme seul, sans l'élément de force et d'action qu'il puisa chez les peuples du nord, ne pouvait retirer le monde romain et sa civilisation du profond abîme où ils s'étaient enfoncés. Il était impossible de guérir instantanément la corruption invétérée qui pénétrait de toutes parts le corps de l'état, et il n'appartenait qu'au temps de tout sauver et de tout régénérer.

Le mal régnait partout; l'esprit de discorde avait même gagné le christianisme; et là où la foi se conservait dans sa première intégrité, il s'était encore *perdu beaucoup du premier amour,*

selon l'expression des saintes lettres. Certes le christianisme eût pu agir sur le monde et sur l'empire romain, par des coups plus surprenants; il eût pu opérer dans ce grand corps languissant une guérison miraculeuse et subite, comme il arrive chez certains malades; à la façon de ces pieux solitaires qui commandaient aux éléments de la nature et aux monstres du désert, il eût pu exercer sa divine puissance au milieu de ce conflit de forces élémentaires mues en sens contraire, en y soufflant tout-à-coup l'amour de l'ordre et de la paix. Mais cette révolution arriva par la bénigne influence du temps et par l'esprit du christianisme, qui s'insinuant à la longue et comme par degrés dans les ames, les pénétrait d'une manière douce et insensible.

L'effrayant désorde de l'empire et du monde païen, son incurable corruption toujours croissante, servirent merveilleusement la cause du christianisme, du moins sous un certain rapport et pour les temps qui suivirent. Et vraiment, il n'était pas besoin du christianisme dans toute sa plénitude et sa pureté divine, il ne fallait qu'être homme à sentiments élevés, pour repousser loin de soi ce monde d'horreurs et de crimes, ce règne du mensonge, cette époque de férocité et de dissolution ; et pour chercher contre tout cela un refuge dans la solitude, parmi les lions et les autres bêtes sauvages.

C'est ainsi qu'aux jours mauvais de la décadence de Rome, et pendant le règne de ses derniers despotes, une foule de pieux anachorètes peuplèrent l'Égypte et principalement la Thébaïde, où ces vieilles pyramides, colosses de la grave antiquité, parlent encore après tant de siècles, au voyageur du désert, leur langage austère et solennel. La vie intérieure et toute contemplative de ces solitaires était extérieurement la même que celle des hermites de l'Inde, seulement le *moi* individuel n'absorbait pas toutes leurs pensées.

Outre que les travaux, les souffrances, les pieux entretiens et les bonnes œuvres de toute sorte, faisaient continuellement briller leur ardente charité et leur foi, et devenaient dans leurs mains de féconds trésors, ils s'ouvraient encore comme de vive force les portes d'un monde mystérieux et invisible, par la prière, qui faisait le fond de leur vie si active, le lien indissoluble de leur société si intime; de cette société dont les membres quoique séparés du monde, et éloignés les uns des autres par de grandes distances, demeuraient inviolablement unis entre eux et avec le reste de leurs frères, attachés comme eux fortement à Dieu, et confondus dans son amour.

Ainsi ce n'était pas seulement par leur héroïque constance dans les persécutions, les supplices,

et les tortures de la cruauté la plus raffinée, que les premiers chrétiens étalaient à tous les regards la puissance de leur amour, et leur foi inébranlable aux promesses divines ; ils en donnaient une autre preuve dans cet entier renoncement à toutes les jouissances terrestres, dans ce mépris, dans cet adieu éternel juré au monde, qui semblait à jamais anéanti et perdu pour eux.

Le plus souvent les saints anachorètes de l'Egypte joignaient le travail des mains à la vie solitaire et contemplative. Telle fut l'origine, tel fut le modèle de tous les instituts religieux qui se formèrent plus tard dans le monde chrétien ; bien que, conformément à l'esprit pratique du christianisme, ils se proposassent quelquefois un autre but spécial, plus en rapport avec les besoins de leur époque en général, ou plus avantageux à un certain nombre de personnes en particulier, comme l'étude des sciences et l'éducation de la jeunesse, le soin des pauvres, le service des malades, ou quelque autre genre de bonnes œuvres. Les anachorètes, exclusivement voués à la vie contemplative, sont dans le christianisme, relativement aux autres, comme une rare et légère exception due à l'innombrable diversité, à l'étrange variété des voies et des vocations humaines.

Pour résister à cet ennemi qui les pressait au-

dedans et au-dehors, je veux dire l'esprit de discorde et de relâchement, pour conserver dans une inaltérable intégrité leurs mœurs et les vérités de la foi, fallait-il aux premiers chrétiens moins de courage que pour soutenir l'horrible épreuve du martyre, ou pour consommer au fond du désert leur entier renoncement au monde? Sous ce rapport, les trois grandes hérésies qui furent comme autant de guerres violentes livrées à l'Eglise méritent ici quelques développements et quelques considérations historiques.

Dès l'origine du christianisme, les gnostiques développèrent, avec tout le luxe de leur imagination orientale, et dans un ordre d'idées presque mystiques, leurs doctrines sur les diverses émanations, sur les absorptions, et sur les incarnations de la divinité ; tellement que si ces opinions eussent fait quelques progrès, et fussent devenues tant soit peu prédominantes, le christianisme eût bientôt dégénéré en un amas de fictions métaphysiques, semblables à peu de chose près, à la mythologie scientifique et à la théologie poétique des Indiens. Heureusement toutes ces sectes comptèrent peu de prosélytes, durèrent peu pour la plupart, et se divisèrent entre elles à l'infini, les hommes à imagination ne se laissant ordinairement guider que par leurs propres conceptions.

Du reste à ne juger que de leur mérite philoso-

phique, elles nous étonnent au milieu même du chaos de leurs étrangetés; il y a toute apparence et toute probabilité que plusieurs d'entre elles empruntèrent quelques unes de leurs opinions à d'autres sectes de l'orient, qui n'étaient pas originairement chrétiennes.

Mais la nature de l'esprit d'erreur et de vertige, une fois qu'il possède les hommes, étant de se propager, de s'accroître toujours et de s'étendre en une infinité de ramifications diverses, il est souvent fort difficile de distinguer parmi les innombrables sectes qui pullulaient dans l'Asie centrale, celles dont l'origine est ou non chrétienne, et de déterminer ce point historiquement. Seulement il est certain que le manichéisme, qui de toutes les erreurs subsista le plus longtemps, et qui encore au moyen-âge infesta toute l'Europe, sortait du paganisme.

La deuxième grande hérésie est celle des ariens, qui répondrait parfaitement à ce que ce siècle des lumières entend par rationalisme, si elle n'avait encore conservé les formes du christianisme primitif. Mais que l'arianisme ne fût pas une simple dispute de mots, qu'il attaquât la foi même, qu'il mît en question l'existence ou la non existence du christianisme, en discutant si celui qui en est le fondement, la pierre angulaire, et le premier architecte est un personnage, que l'histoire et la vérité montrent comme investi de

la puissance divine, envoyé de Dieu, égal lui-même et consubstantiel à Dieu, ou s'il est simplement conforme et semblable à Dieu, ainsi que les platoniciens et d'autres philosophes pouvaient le croire et l'enseigner, c'est ce qui ne peut échapper aux observations d'une critique exacte et sincère.

Aucune autre secte ne se propagea aussi loin, ne jeta de plus profondes racines, et ne fut défendue aussi long-temps, sous le masque de la plus parfaite docilité, par tous les raffinements et toutes les incroyables arguties de la dialectique la plus subtile. Alors on sentit pour la première fois la nécessité et l'autorité imposante d'un concile œcuménique, pour couper court à cette erreur si variée dans ses formes, et d'un esprit si difficile à saisir, et pour établir dans des termes clairs, précis, immuables, et se prêtant peu aux fausses interprétations, le symbole des dogmes de la foi, telle qu'elle vivait encore, forte et active, au fond des ames de tous les chrétiens.

Cependant ce rationalisme dissolvant de la primitive Eglise ne fut point entièrement abattu ni anéanti, puisque les dernières ramifications de l'arianisme se sont conservées jusqu'à nos jours parmi les eutychéens de l'Arménie schismatique, et chez les nestoriens de l'Ethiopie. Nous avons déjà eu lieu d'observer comment

la malheureuse hérésie des ariens servit à hâter la destruction totale de l'empire romain.

Ce n'est point dans des discussions graves et sérieuses sur la foi, véritables scrupules d'une conscience qui veut s'éclairer, et si dignes à tous égards de considérations et de ménagements, qu'apparaît dans tout son jour cette intempérance de dialectique, ce penchant à la discorde, je ne dirai pas inné dans l'homme, mais pourtant devenu chez lui comme une seconde nature, et comme le péché héréditaire de son intelligence; mais bien dans les disputes de ces mêmes hérétiques qui ne s'appuyaient sur rien, qui n'attaquaient aucun dogme fondamental, qui subtilisaient sur des choses secondaires et vaines, qui contestaient à l'Eglise certaines prérogatives de son autorité, et qui ne se soutenaient enfin que par leur entêtement opiniâtre à ne céder jamais. Telles étaient, dans les premiers siècles du christianisme, les petites sectes disputeuses, moins étendues et moins puissantes, des montanistes, des donatistes, etc., etc.; sectes qui par le degré d'influence qu'elles exercèrent servent néanmoins à caractériser leur époque, et forment la troisième classe des hérésies de ces temps. Le grand schisme des Grecs, qui plus tard se séparèrent de tout l'occident chrétien, rentre aussi dans cette catégorie, en tant que leur Eglise ne

tirait aussi ni des dogmes ni du fond même du christianisme les motifs de sa désunion.

En même temps que l'Eglise se maintenait, s'affermissait et donnait une nouvelle consistance à sa doctrine, à ses dogmes, dans les premiers conciles œcuméniques ; les nombreux ouvrages et les travaux en tout genre des illustres et saints docteurs de ces premiers temps et des siècles qui suivirent nous offrent l'admirable spectacle du génie chrétien qui, animé de la foi, grandit, se développe, et envahit le domaine entier de la science. Quant à ce qui regarde leur diction et leur style, le critique doit avoir égard aux temps où ils vivaient, et ne pas s'attendre à retrouver chez eux l'atticisme et l'aménité de Xénophon, ou les périodes abondantes et cadencées de Tite-Live. Mais en revanche il voit le génie chrétien, avec ses vives lumières et son imagination si pure et si pleine d'amour, produire comme d'un fonds inépuisable, une foule d'hommes étonnants par leur savoir, puissants par leur éloquence, et riches de tous les trésors d'une science véritable.

Ainsi, pour ne citer qu'un ou deux exemples entre mille, le saint évêque Augustin se montre dans ces temps sous les traits d'un Cicéron chrétien, parlant, il est vrai, un autre langage, mais mêlant aussi la rhétorique à une philosophie encore plus inquiète, et plus ardente à la poursuite

de la vérité; possédant pareillement de vastes connaissances historiques auxquelles se joignaient des vues profondes et de grandes idées sur la politique, penseur en outre plus profond, et génie plus surprenant que le vieux citoyen de la république expirante. Ainsi Jérôme, ce saint docteur du désert, nourri de toute la fleur de l'antiquité classique, et familiarisé avec les idiomes de l'orient, a dans ses idées et dans son style une vigueur de génie et une profondeur de jugement qu'on ne retrouve dans toute la suite des siècles que chez un petit nombre de penseurs et d'hommes éloquents.

La crainte de tomber dans les erreurs de la gnose fut pour ces temps et pour les âges postérieurs un obstacle aux développements de la philosophie chrétienne. Le penchant qu'un des plus grands docteurs de l'Église, Origène, affecta surtout dans sa jeunesse pour les doctrines et les idées gnostiques, répandit après sa mort des doutes et des incertitudes sur son orthodoxie, et nuisit beaucoup à la haute considération que l'on portait à son talent philosophique. Les ariens augmentèrent son discrédit, en s'appropriant quelques unes de ses idées les plus suspectes; car souvent il arrive que l'esprit novateur, avec sa demi-foi et ses vues superficielles, abuse d'une philosophie élevée, mais incomplète et mal assurée sur ses bases, au point

de la faire servir elle-même ou du moins quelques uns de ses principes erronés, à établir ses propres erreurs, bien qu'elles soient d'un ordre complètement différent.

Il est encore une erreur ou plutôt une illusion que nous devons citer comme un des traits principaux du tableau des premiers siècles du christianisme ; ce n'était point proprement une secte, ni un système entièrement faux, mais une pure opinion de quelques hommes exagérés, appartenant néanmoins au sein de l'Église, dont ils n'attaquaient pas par là directement la foi ; je veux parler de ce qu'on appelle le *Millénarisme* (chiliasmus); opinion qui, sous le rapport de la direction historique du christianisme, n'est point ici dépourvue d'intérêt.

Bien que l'apôtre de la nouvelle alliance eût promis au christianisme mille années de triomphe, voulant par là faire entendre qu'il ne fallait point calculer ni estimer humainement cet espace de temps, selon qu'il est dit ailleurs dans l'Ecriture, que mille ans sont devant Dieu comme un seul jour ; bien qu'il eût encore solennellement annoncé que sur la terre et durant toute la vie humaine, le combat ne devait jamais se terminer, et qu'il s'établirait encore une dernière lutte avant la fin des temps, il se rencontra néanmoins des hommes qui, du reste pieux et estimables, représentèrent ce millénaire sous

les couleurs voluptueuses d'une félicité terrestre, ébranlant ainsi les fondements de la foi, sur laquelle reposait l'idéal de ce règne de la vérité divine, avec tous les autres avertissements prophétiques, si nécessaires ici-bas à l'humanité; en même temps que par l'empressement inconsidéré de leurs désirs, ils se jetaient dans de fausses interprétations qui les inquiétaient eux et les autres, et qui à plusieurs reprises troublèrent la société; tandis que la longue et merveilleuse série des développements successifs promis au christianisme eût dû leur ouvrir les yeux et les empêcher de tomber dans cette illusion.

La première et la meilleure réponse que l'on puisse et que l'on doive opposer aux interprétations des Millénaires de ces temps et des âges suivants, c'est l'humilité et la retenue nécessaires aux chrétiens, lorsqu'ils jugent les vues secrètes de Dieu, et ceci s'adresse aussi bien à l'individu qu'à l'humanité entière. Pourrait-on imaginer rien de plus triste, de plus amer pour l'homme pendant sa vie, que la puissance où il serait de prévoir de loin et comme dès le berceau le jour et l'heure de sa mort? Y aurait-il pour lui une peine aussi terrible que celle d'une semblable révélation, si elle était possible? Par une conséquence naturelle, il en est de même du monde entier, qu'une telle connaissance plongerait dans les plus effroyables désordres.

Toutefois de même que les amis d'un malade lui conseilleront de rentrer en lui-même, d'élever ses pensées à Dieu, et de mettre en bon ordre ses affaires, lorsque des symptômes de mort toujours plus effrayants révèlent le grand danger où il se trouve, quoiqu'au fond aucun médecin ni personne, si ce n'est Dieu, ne sache avec certitude comment tournera son mal; ainsi peut-on imaginer beaucoup de circonstances où, suivant cette comparaison, les mêmes conseils seraient applicables à l'humanité entière.

Comme une plante jeune et brillante apportée du ciel, le christianisme avait germé et grandi sur le sol de l'empire romain, dans toute cette partie du monde jadis si florissante. Mais on ne peut disconvenir que pour l'entier développement de cette divine semence, et pour l'organisation des états et des peuples chrétiens, la main forte et prévoyante qui dispose des destinées des hommes et des nations, qui règle le cours des siècles et la marche des évènements, n'ait jugé nécessaire l'emploi d'un remède violent, et je dirai même, s'il faut se servir d'un terme de l'art, d'un médicament héroïque. La raison en est sans aucun doute que l'humanité prise toutefois en général, puisque d'ailleurs les annales de ces temps nous présentent une multitude d'ames justes et saintes, dignes d'admiration et d'élo-

ges, n'avait correspondu qu'à demi et imparfaitement à l'impulsion divine qui lui était communiquée par le christianisme.

A peine les jardins déjà si florissants de la chrétienté étaient-ils inondés par le torrent des peuples du nord qui, bien que si terrible et si désastreux dans son premier cours, ne laissa pas par la suite et dans ses effets ultérieurs, de devenir salutaire, comme il serait aisé de le prouver dans une théodicée de l'histoire ; que déjà d'un autre côté, sur les rives orientales et parmi les peuplades asiatiques, éclatait comme un immense incendie, dont les Arabes, ces fils du désert, secouèrent et répandirent les brandons, à la voix de leur faux prophète, sur l'univers épouvanté.

Je ne sais comment leur religion, dont un vain et intolérable orgueil fait tout le fond, peut encore avoir le mérite de conserver pure et inaltérée la croyance en un Dieu, unique et tout-puissant. Mais, comme dit l'Écriture, les noirs démons dans les ténèbres de l'éternel abîme ont aussi la foi, sans qu'elle puisse les justifier ; et en général, il n'y a qu'un prodigieux excès d'égarement et d'ignorance de soi-même et des autres hommes, qui puisse conduire à l'anéantissement ou à l'entier oubli de ce premier principe de toute foi. Mais tout ce qu'il y a de salut, de grâces, de pardon, d'amour et de bonheur dans

l'éternelle vérité, et dans la foi à l'éternelle vérité; tout cela manque complètement à la religion de Mahomet. Qu'il y a loin de ce silencieux accroissement du christianisme, répandant dès le berceau sa jeune et vive lumière, humble, résigné, et n'opposant qu'un amour et une constance inébranlable aux prétentions ennemies et injustes des puissances, légitimes d'ailleurs tant qu'elles n'attaquaient en rien la foi! Qu'il y a loin de cette marche au fanatisme, à la soif des conquêtes que respirait Mahomet, et à son commandement exprès d'étendre l'unitarisme des Arabes avec le fer et les flammes sur les ruines de toutes les contrées de l'univers!

Avant de compulser les annales de l'occident et de puiser aux sources historiques les nombreux et abondants matériaux de la longue contestation qui divisa anciennement le pouvoir spirituel et le pouvoir civil, au sujet de leurs droits et de leurs rapports respectifs, nous devons commencer par approfondir l'histoire de l'ancien califat et des conquêtes des Arabes; rechercher soigneusement de quel ténébreux abîme sortit cette religion anti-chrétienne, où la puissance spirituelle et la puissance temporelle étaient confondues; indiquer enfin quelle était sa monstrueuse nature, et quels effroyables ravages elle fit sur le monde civilisé.

Ce fléau, qui avait couvert toute l'Asie avec la

rapidité d'un feu dévastateur, envahit l'Afrique, et menaça bientôt les avant-postes de l'Europe. A sa mort, Mahomet était maître de l'Arabie. Si le mahométisme s'était borné aux limites de cet état, presque entièrement séparé du reste de l'univers, il n'occuperait point une aussi grande place dans l'histoire des autres empires et des autres nations.

Mais un demi-siècle plus tard, et sous les premiers successeurs du prophète, toute l'Asie occidentale, la contrée située entre le Tigre et l'Euphrate, y compris la Syrie et la Palestine jusqu'aux bords de la Méditerranée, et les frontières de l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus, avaient cédé à la force de ses armes, qui ne tardèrent pas à conquérir le nord de l'Afrique jusqu'à l'Espagne, et à menacer à la fois et l'empire d'Occident et la domination des Perses. L'usage ordinaire des vainqueurs mahométans dans leurs conquêtes était d'abolir tout souvenir de l'antiquité, d'établir un ordre de choses tout nouveau, c'est-à-dire en d'autres termes, de détruire de fond en comble et d'effacer jusqu'aux derniers vestiges de l'heureuse et belle civilisation de ces contrées autrefois si florissantes.

LEÇON XII.

Caractéristique de Mahomet, de sa religion, et de la domination arabe. — Progrès rapides et immenses de l'islamisme. — Science chrétienne, pères de l'Église. — Bienfaits du sacerdoce et spécialement de la papauté.—Nouvelle forme que prend l'Europe occidentale, tandis que l'orient iconoclaste est déchiré intérieurement, et prépare son schisme. — Domination des Lombards.—Marche des Francs.—Charlemagne. — Fondation d'un empire chrétien.

Les Arabes, peuples de pasteurs, vivaient depuis un temps immémorial, sous la conduite de leurs émirs, dans l'indépendance nomade; ils avaient cependant quelques villes qui devaient leur fondation au besoin des caravanes commerçantes, et qui servaient aux voyageurs du désert de lieu de repos, sur le long chemin d'une province habitée à une autre. Quelques uns des anciens Pharaons de l'Egypte possédèrent bien autrefois des plages frontières et quelques pays riverains de l'Arabie; mais elle ne fut jamais conquise en entier ni par eux, ni par les Assyriens, les Perses ou les Macédoniens.

Les Romains eux-mêmes ne se mirent jamais

en possession de ce pays; seulement sous Trajan, le dernier empereur qui ait ambitionné des conquêtes, une petite portion des frontières de l'Arabie-Pétrée fut occupée par eux, et incorporée comme province à leur empire. Mais les successeurs de Trajan reprirent le système pacifique d'Auguste, qui avait proclamé le danger d'un plus grand accroissement de l'empire et de conquêtes nouvelles; et cette province de l'Arabie fut, conformément à ce système, abandonnée par les Romains, et rendue à la liberté. Cette liberté, cette indépendance antique, dont jouissait cette contrée qui n'avait jamais subi le joug des conquérants, ni connu de maîtres étrangers, contribuaient beaucoup à élever l'esprit, à ennoblir le caractère des peuplades arabes. Comme Joctanides, ils faisaient remonter l'origine de leur race, qui avait en effet plus d'affinité avec les Hébreux qu'avec aucun autre peuple, à Heber, un des ancêtres d'Abraham, ou à Ismaël, fils d'Abraham, né dans le désert.

Chez un peuple nomade, libre et belliqueux, les deux points capitaux, les deux traits caractéristiques qui forment comme l'essence même de la vie, sont, d'une part, l'entêtement généalogique, l'orgueil d'une noble extraction, le respect et l'amour de glorieux ancêtres; de l'autre, l'inimitié héréditaire entre les tribus, et la soif d'une vengeance cruelle et implacable. Ce ca-

ractère générique des races arabes influa essentiellement sur l'origine et le premier développement du mahométisme, auquel il donna une empreinte toute particulière.

Des peuples nomades, menant la vie de pâtres libres, laquelle n'excluait pas cependant, comme nous l'avons dit, le commerce par caravanes et la fondation de quelques villes, non-seulement accueillirent sans peine la nouvelle religion, mais encore lui offrirent le plus de sectateurs qu'on pourrait appeler naturels; et ce fut chez eux qu'elle prit de plus profondes racines. La vie errante est aussi celle des peuples tartares de l'Asie centrale, et des tribus barbaresques et aborigènes de l'Afrique septentrionale; mais ceux-ci ne peuvent se glorifier d'une origine aussi antique, ni aussi noble que celle des Arabes. La nature arabe, conservée pure au sein de cette liberté antique, si on la compare à la dégénération des Romains, à la dépravation de la cour de Byzance, à la mollesse des Assyriens et à l'immoralité des grandes cités de l'Asie, nous paraîtra sans doute moins corrompue, moins viciée, et moralement plus noble. On ne peut contester aux Arabes, dès la première époque de leur histoire, une grande force de volonté et beaucoup d'énergie dans le caractère; et l'on retrouve encore chez eux ces qualités dans la période même de leur décadence. Mais

ces dispositions non moins que leur attachement exclusif à leur tribu, règle de tous leurs rapports sociaux, donnent pour éléments constitutifs à la vie, l'orgueil, la haine des partis et la soif de la vengeance; passions auxquelles tout était sacrifié, et à l'assouvissement desquelles tout devait contribuer.

La corruption profonde de l'humanité, le désordre introduit au sein de la nature humaine se constatent à la fois, et par la propension constante des peuples civilisés vers la voluptueuse mollesse et la dissolution des mœurs, et vers le désaccord dans les opinions et les idées; et par l'orgueil grossier et le caractère haineux de ces peuplades qui, se rapprochant plus de l'état de nature, peuvent être considérées comme moins corrompues et plus pures sous le rapport des mœurs, et comme plus énergiques et plus nobles sous celui du caractère. Ces sentiments génériques, ces passions d'orgueil et de haine, de colère et de vengeance, se manifestent aussi dans la poésie des Arabes, dont elles sont l'ame et la vie. Car si vous en exceptez les paraboles, les énigmes, et les dictons sentencieux, conformes au goût des orientaux, vous ne trouverez dans cette poésie aucune de ces fictions mythiques qui animent celle des Indiens et des Grecs; et sauf cet enthousiasme de la passion, elle n'offre pas de produits brillants d'une imagination féconde.

Le polythéisme des anciens Arabes n'avait ni ces développements poétiques, ni cette organisation scientifique dont nous avons vu des exemples chez les Indiens, les Egyptiens et les Grecs. Leurs traditions historiques et nationales, ainsi que leurs traditions religieuses et sacrées, ont sur plusieurs points beaucoup plus d'analogie avec celles des Hébreux. Et en effet, issus comme ces derniers de la race de Sem, ils rattachent aussi leur origine à Abraham et aux autres saints patriarches du monde primitif.

Le souvenir des croyances pures et de la religion simple de l'époque patriarcale ne pouvait par conséquent s'être complètement perdu chez ce peuple. Cependant d'un autre côté Hérodote, dont le témoignage doit faire autorité, rapporte que les Arabes adoraient la Vénus de l'Assyrie, sous le nom d'Alilath. Mais pour expliquer cette altération dans leurs idées et leurs doctrines, ainsi que cette apparente contradiction, on n'a qu'à se rappeler ces temps de l'histoire des Hébreux, où ceux-ci, quoique possédant depuis long-temps la révélation et la législation de Moïse, sur lesquelles reposaient toutes leurs institutions; quoique recevant en outre de graves et sévères avertissements de la bouche des prophètes, qui veillaient à la conservation des doctrines, ne laissaient pas de jeter de temps à autre

leurs regards sur Baal, ou de sacrifier leurs enfants à Moloch.

Ce culte païen, emprunté aux peuples voisins, existait du temps de Mahomet chez les Arabes; et il s'y était introduit quelque temps avant lui. Mais dans ce même temps l'Arabie comptait aussi plusieurs tribus juives, et quelques communautés chrétiennes, qui suivaient les doctrines des sectes établies en orient. Le souverain, ou le Négusch de l'Ethiopie, chrétien lui-même, avait beaucoup d'influence sur les hordes et les tribus des Arabes. Mahomet ressentait personnellement de l'aversion contre tout culte païen, et contre l'adoration des images.

Il est encore possible, comme le croit un célèbre historien, qui, en général, ne juge pas défavorablement le fondateur du mahométisme, que la croyance des Juifs et leur espoir en la venue d'un sauveur et d'un prophète aient puissamment influé sur l'esprit et l'imagination de Mahomet. D'autant plus que, si les Juifs attendaient alors avec un désir peut-être encore plus ardent qu'ils ne l'ont fait dans la suite, celui qui depuis long-temps était descendu sur la terre, de leur côté, quelques sectes chrétiennes, préoccupées d'une idée fausse, basée sur une mauvaise interprétation des Ecritures, espéraient que le Saint-Esprit ou le Paraclet, annoncé par

Jésus-Christ, devait encore descendre un jour sur la terre; bien que le Sauveur eût dit qu'il viendrait immédiatement après son retour vers son père, et qu'une fois venu, il resterait éternellement auprès des siens.

Or, tout chrétien savait par les Ecritures que la lumière surnaturelle était descendue, lors de leur première réunion, sur les apôtres délaissés, comme ils le croyaient, par leur chef et leur maître; et que de cette manière, des disciples jusqu'alors faibles, incertains et craintifs, avaient été changés en hommes apostoliques remplis de l'esprit de Dieu, en prophètes humbles, mais éclairés de la vérité éternelle et forts de l'amour divin. Si l'assistance de ce consolateur, de ce paraclet conducteur, promis de Dieu à ses fidèles, s'était visiblement manifestée chez les apôtres et les martyrs, par la science et l'intelligence des mystères de la foi, par la force et l'héroïsme dans les souffrances; sa divine présence ne brille pas moins chez les grands docteurs de l'Eglise et dans les conciles généraux, inspirés de l'esprit de sagesse, qui juge toujours avec vérité, et fonde invariablement ses décisions sur la révélation divine. Ce nonobstant, les fondateurs de toutes ces sectes se regardaient, dans leur prétendue sagesse, comme les consolateurs, les paraclets promis pour les temps des tribulations, ou

osaient du moins se porter pour tels devant leurs sectateurs.

Ce qui paraît encore appuyer la conjecture du célèbre historien dont nous avons parlé plus haut, et confirmer que la croyance des Juifs et de quelques chrétiens qui espéraient la venue d'un nouveau sauveur, d'un libérateur, d'un maître, en un mot d'un nouveau prophète, avait pu influer sur les pensées et l'imagination de Mahomet, c'est que de nombreux passages du Coran contiennent, dans les termes mêmes employés par les Hébreux, et particulièrement destinés à cette fin, des allusions à cette idée du paraclet, ainsi qu'à l'effusion d'une force surnaturelle et divine, et à un affermissement futur de la religion.

L'objet vers lequel, du temps de Mahomet ou un peu avant lui, se dirigeait tout le culte national des Arabes, était la Kaaba, simple chapelle de la Mecque, but de pélerinages païens, dans laquelle on gardait la pierre noire, qu'on adorait comme Dieu. Ce culte rendu à une pierre informe ou de forme conique, n'est pas un fait unique, et sans autre exemple dans l'ancien paganisme. La même particularité se retrouve aussi dans la mythologie des Grecs, ornée toutefois de fictions, conformément au génie hellénique; et surtout dans le culte de Belus ou de Baal, chez le peuple

syrien, voisin des Arabes. Les pierres tombées du ciel dont parlent souvent les histoires et les historiens anciens, peuvent avoir donné lieu à cette idolâtrie ; et quant à ces faits mêmes qu'attestent les traditions de l'antiquité, ils se confirment par les aérolithes, dont la nature examinée par la chimie et la minéralogie reste encore assez problématique, même pour les sciences naturelles de nos jours.

La garde et la conservation de ce sanctuaire, ou la surveillance de la Kaaba et de la pierre noire, était confiée à la tribu de laquelle Mahomet était issu, et qui s'enorgueillissait de cette distinction. Selon la tradition des Arabes, Abraham avait été le fondateur de la Kaaba, qui fut ensuite restaurée par les Amalécites. Comme la tribu des Coréischites se trouvait alors investie de la haute dignité de gardienne de la Kaaba, et qu'on venait d'en entreprendre la reconstruction, on était indécis sur le choix de la personne qui devait exercer le sacré ministère de poser la pierre noire dans la muraille nouvellement construite. Le sort favorisa le jeune Mahomet, alors âgé de quinze ans, et lui déféra cet insigne honneur.

On peut donc sans balancer compter l'inauguration de la Kaaba pour une des impressions principales et décisives que reçut l'adolescence de cet homme extraordinaire. Cet antique sanctuaire, renfermant ce bloc de pierre mystérieux,

continua d'être l'objet d'une grande vénération pendant les siècles suivants, et même au temps du développement complet de la religion mahométane, jusqu'à ce qu'enfin, dans les temps modernes, la Mecque fût devenue la victime et la proie de la fureur des Wéchabites, qui, quoique dans une autre direction, avec une autre tendance, reproduisirent fidèlement l'ancien caractère arabe, avec toute la fougue de son fanatisme. Mais la conservation de cette pierre antique, objet d'idolâtrie, doit être notée comme un trait caractéristique de Mahomet et de ses doctrines.

Cette Kaaba, regardée comme sacrée par le peuple, renfermait encore les sept ouvrages poétiques qui, entre toutes les autres productions de la poésie haineuse et superbe des Arabes, avaient obtenu le prix. Mahomet lui-même avait pris un des premiers rangs parmi ces poètes; et c'est par sa poésie qui surpassait en éclat celle de tous les rivaux, qu'il parvint à une très haute considération, et qu'il acquit une gloire brillante, bien avant qu'il songeât à se donner pour prophète. Il ne prit ce dernier parti qu'à l'âge de quarante-deux ans; il se prépara à sa mission par un long séjour dans une caverne solitaire, que les mahométans appellent *la nuit des commandements divins*.

La première qui crut à sa dignité de prophète

fut son épouse Chadidche ; veuve, qui en lui donnant sa main, l'avait rendu riche et indépendant ; car pour lui il n'avait reçu en héritage de son père que cinq chameaux et un esclave. Chose étrange, ce fut dans les attaques d'épilepsie auxquelles il était sujet, qu'il prétendit converser avec l'archange Gabriel. D'autres assurent qu'il était somnambule ; et il est probable que c'est là-dessus qu'est fondé ce qu'on raconte, qu'il voulut se montrer à ses disciples entouré d'une lumière surnaturelle, et que ceux-ci virent la lune ou sa lumière descendre sur lui, pénétrer et remplir ses vêtements. La vénération que les mahométans vouent à la lune, qu'ils considèrent comme insigne national ou plutôt religieux, peut tenir d'ailleurs à une vieille superstition, ou à l'ancien culte païen des Arabes. Plusieurs ont déjà reconnu qu'entre la haine violente et l'admiration tout orientale qu'il excite, il est difficile de parvenir à des notions exactes sur la vie de Mahomet. En s'attachant même uniquement aux auteurs que la connaissance de la langue arabe a mis à même de puiser aux sources, on trouve encore dans ces relations beaucoup de points que le fanatisme a altérés, ou que des exagérations fabuleuses ont rendus inintelligibles. Toutefois qu'on néglige, si l'on veut, de tenir compte et d'un état de maladie et d'une influence ou d'une présomption diabolique, les

données positives et historiques fourniront assez d'éléments pour un jugement définitif sur le caractère de cet homme et de sa religion.

Les Arabes, ainsi que les anciens Hébreux, et en général tous les peuples de ces temps, croyaient fermement qu'un prophète devait justifier et prouver la réalité de sa mission divine par une force surnaturelle et miraculeuse; Mahomet déclare par avance qu'il n'a pas besoin de faire des miracles, attendu qu'il ne se propose pas de fonder une nouvelle religion; mais qu'il veut seulement rétablir dans toute sa pureté primitive celle d'Abraham et des autres saints patriarches.

Quand nous n'aurions pas des témoignages précis et des preuves historiques de la croyance et de l'esprit prophétique d'Abraham et des patriarches de l'Ancien Testament, il ne serait encore ni vraisemblable, ni conforme à la marche et à la nature de l'esprit humain, d'attribuer à ces pieux et antiques personnages un théisme aussi nu, mais en résumé aussi plat et aussi vide de sens que celui que Mahomet leur attribuait et annonçait au monde. Son théisme en effet, si on en dégageait les principes du vêtement national des orientaux, de leurs mœurs, et de leur style figuré, rappelle bien plutôt la philosophie du dix-huitième siècle, et entre tous les systèmes enfantés à cette époque, le plus

insipide et le plus superficiel; et si cette philosophie avait voulu être franche et conséquente, elle aurait dû avoir le courage de reconnaître et d'honorer Mahomet, sinon comme un prophète, du moins comme un vrai réformateur de l'humanité et de la foi, comme le docteur qui a donné les plus pures leçons de la vérité, et comme le fondateur proprement dit du culte épuré de la raison.

Une idée générale de théisme, une croyance purement négative à l'unité de Dieu, seraient en effet plus propres à servir de base à une sorte de théologie rationnelle et scientifique, à un système spéculatif de l'école, qu'à fonder une religion quelconque, avec le vide qu'elles laissent. Cette religion de Mahomet n'est au fond ni antique, ni nouvelle; ce n'est d'un côté qu'une doctrine vaine et stérile; qu'une compilation, de l'autre. La seule partie de cette religon qu'on puisse vraiment appeler nouvelle, est celle qui prescrit le fanatisme des conquêtes, et qui parvint à le propager dans le monde; car on ne peut regarder comme ancien tout ce qu'elle a emprunté de la tradition hébraïque ou de la révélation chrétienne, et entremêlé de quelques particularités, tirées des mœurs arabes. Dans les commencements de l'islamisme, durant les premières luttes des partis, au milieu des guerres entreprises pour commander la foi à la mission

de Mahomet, plusieurs de ses sectateurs furent obligés de se refugier sous la protection du souverain de l'Ethiopie.

Celui-ci qui était chrétien leur demanda s'ils l'étaient eux-mêmes, à quoi ils répondirent par quelques passages extraits des sentences et des poèmes de leur prophète, où il parlait de Jésus-Christ, de sa naissance et de la Vierge Marie; il parlait, il est vrai, de la naissance du Sauveur comme d'une émanation gnostique de la puissance divine; ce qui ne répond nullement à la croyance chrétienne sur la divinité réelle du Christ; mais ce qui pouvait avant tout examen facilement donner lieu à une méprise chez quelqu'une des sectes chrétiennes de l'orient.

Cependant quelque favorables que puissent paraître au premier aspect les opinions qu'il a énoncées sur le christianisme, il n'en est pas moins vrai que des intentions hostiles contre cette religion se manifestent sous plusieurs rapports dans les doctrines de Mahomet. La défense portée contre l'usage du vin est-elle simplement un de ces préceptes moraux, exposés à plus ou moins de transgressions? ou bien n'a-t-elle pas en même temps une tendance religieuse, celle d'attaquer par sa base le mystère du sacrifice de l'eucharistie, dont le vin est un des éléments essentiels, d'élever une barrière insurmontable entre le mahométisme et le christianisme? Il faut juger la na-

ture et le caractère spécial d'une opinion religieuse non-seulement d'après le texte même de ses enseignements, mais aussi d'après les usages pratiques qui en résultent.

C'est toujours une circonstance fort remarquable que, suivant les préceptes du mahométisme, un Juif qui veut embrasser cette religion soit d'abord obligé de se soumettre au baptême. Mahomet croyait donc fonder une religion supérieure au christianisme; et il paraît avoir considéré lui-même ou avoir voulu que l'on considérât le judaïsme comme le premier et le plus bas degré d'une religion révélée, le christianisme comme le second, et son islamisme comme le troisième et suprême degré de cette progression. Toutefois, quand il ne s'agissait que des Arabes, il ne s'étayait que de l'autorité de leurs premiers pères et de la religion des patriarches. D'ailleurs il ne faut pas voir en cet homme purement et simplement un fanatique, sans aucune vue secondaire, sans aucun but politique; des intentions réfléchies et ambitieuses pouvaient bien facilement s'associer aux dispositions hostiles qu'il nourrissait en lui-même et à son insu contre la vraie religion et ses mystères.

Telle était donc la nouvelle doctrine, ou comme le prétendait son auteur, l'antique croyance restaurée et épurée; tel était cet islamisme, supérieur à toute autre croyance, que ce prétendu restaura-

teur du culte pur d'Abraham, ce faux paraclet annonçait et apportait au monde ; prophète sans miracles, religion sans mystères, morale sans amour, qui irritait la soif du sang, et dont le principe et la fin étaient la volupté la plus manifeste.

Et, en supposant même qu'on voulût excuser par des raisons de climat, de préjugés nationaux, de mœurs asiatiques, ou par telle autre, la base de cette morale, la polygamie rétablie, exagérée par Mahomet à une époque où plusieurs peuples l'avaient déjà formellement abolie, et où chez d'autres elle tombait presque totalement en désuétude ; que dire et penser d'une religion qui a la prétention d'être émanée de Dieu, et qui, contradictoirement à l'idée du bonheur pur dont jouissent les esprits célestes par la claire vue de Dieu, et auquel l'homme immortel tend de lui-même durant son séjour sur la terre, que le christianisme offre à ses disciples pour qu'ils s'y préparent, pour qu'ils s'efforcent de ne pas s'en rendre indignes, de manière à le perdre à jamais ; ne sait présenter d'autre idéal d'une félicité parfaite qu'un immense harem, qu'un jardin voluptueux, décrit avec les couleurs les plus sensuelles, et tenant dans ce système religieux la place du monde invisible !

Par rapport aux devoirs envers le prochain, cette morale possède un seul côté louable ; nous le reconnaissons volontiers, et nous désirons sin-

cèrement que ce précepte, je veux dire l'obligation de faire des aumônes, qui n'est point supérieur en lui-même aux enseignements de la morale chrétienne, soit aussi scrupuleusement observé dans les mœurs et dans la vie pratique des chrétiens. Mais si vous ôtez ce seul précepte, le mahométisme non-seulement respire la haine et la vengeance, en quoi il contraste essentiellement avec les enseignements donnés aux chrétiens, et avec l'idée si profondément imprimée au christianisme, avec le pardon des injures et l'amour des ennemis; mais il favorise, commande même une inimitié implacable, la guerre et les massacres continuels, pour propager sur tout le globe la croyance de cet Arabe, prophète sanguinaire de l'orgueil et de la volupté.

Tous les peuples païens ensemble, dans tout le cours des siècles, n'ont peut-être pas immolé à leurs faux dieux autant de victimes humaines, que cet ennemi du christianisme si vanté n'en a sacrifié à l'établissement de sa nouvelle idolâtrie arabe. L'essence de l'idolâtrie ne consiste pas dans le nom, les paroles, les rites, et les sacrifices; mais dans la chose même et dans ce qui importe effectivement à la vie, dans les mœurs, et les tendances anti-chrétiennes; et c'est là précisément cette pierre noire, antique objet de l'idolâtrie, dont j'ai dit plus haut dans un sens symbolique qu'elle n'avait jamais cessé d'être in-

crustée et inhérente à la religion de Mahomet.

Mahomet et sa religion ne débutent pas par un mystère, par un dogme; mais à la manière des Arabes, par une guerre. Elle éclata entre son parti et une autre tribu qui ne voulait pas le reconnaître, et elle l'obligea d'abord de fuir de la Mecque. Il prit alors le sabre en main, et il combattit courageusement contre les mécréants, exterminant ceux qui ne le reconnaissaient pas pour prophète, et prouvant ainsi par les armes et par des voies de fait sa mission divine.

Il eut dans sa propre nation beaucoup de résistances à vaincre; devenu successivement maître des diverses tribus, souverain de toute l'Arabie, il régna sur elle pendant dix ans. Quelque temps avant sa mort il écrivit des lettres très arrogantes à l'empereur Héraclim, et au roi de Perse, qu'il sommait de le reconnaître et d'embrasser sa croyance. Tous les deux répondirent plutôt d'une manière évasive que par un refus; tant était grande déjà la terreur qu'inspirait au monde cette nouvelle puissance infernale.

Immédiatement après sa mort, une discorde sanglante s'éleva entre les Arabes, ses sectateurs: Ali, gendre du prophète, époux de sa fille Fatime, d'une part; et de l'autre le beau-père de Mahomet, père de sa veuve Aischa, qui lui survécut, Abubeker, que remplaça ensuite Omar, se mirent

à la tête de leurs partisans, et combattirent pour la primauté.

Cette scission sanglante dans la famille même du prophète déchirait dès le commencement la puissance des Arabes encore naissante; et elle occasiona un schisme religieux qui s'est perpétué chez les mahométans jusqu'à nos jours. Mais ce n'était à proprement parler qu'une querelle personnelle et non une scission dogmatique, comme cela s'est vu dans les sectes chrétiennes ; et vraiment la religion mahométane ne pouvait au fond y prêter matière, attendu qu'elle ne renferme pas de sens dogmatique, ni de dogmes, excepté les deux qui sont exprimés par les sept mots arabes de la formule religieuse si généralement connue.

L'un de ces dogmes, concernant l'unité de Dieu, est purement négatif, et ne consiste que dans une sentence dirigée évidemment contre l'idée chrétienne de la trinité ; l'autre, consistant dans l'appendice qui regarde la mission divine de Mahomet, a donné occasion dans la pratique à une nouvelle espèce d'idolâtrie, par la vénération exclusive et aveugle qu'on y voue à ce prétendu prophète.

Abubeker et Omar se croyaient les seuls califes légitimes, les seuls légitimes successeurs de Mahomet ; et lorsque les alides ne voulurent pas

reconnaître les articles complémentaires que les autres ajoutèrent aux sentences et aux poèmes du prophète, en prétendant les avoir reçus de lui par des communications orales, ils furent alors déclarés complètement schismatiques.

Le parti et la secte d'Ali sont encore de nos jours en pleine vigueur dans la Perse. Comme d'un autre côté l'ancienne tradition persane et les poésies nationales s'y sont conservées en partie; qu'elles se sont mêlées d'une manière toute particulière aux idées mahométanes, ce qui a pu donner lieu à un développement d'idées moins restreint et plus libre, il peut se faire qu'un plus mûr examen trouvât ici une différence assez marquée entre le caractère spirituel des deux sectes; mais cette différence ne peut exister autant dans les dogmes, l'ensemble de cette religion n'y prêtant au fond nullement matière, que peut-être dans les idées sur le monde, et dans l'appréciation de la vie.

Les progrès de la puissance et des conquêtes des Arabes ne furent cependant pas entravés par cette scission intérieure. Cinq ans après la mort de Mahomet, Jérusalem tomba en leur pouvoir: c'était quinze ans après le commencement de l'hégire. Dans la dix-huitième année de la même date, l'Egypte devint mahométane. La conquête du royaume de Perse fut accomplie avant la trentième année, suivant le même cal-

cul ; et le dernier grand roi de la Perse, Jezdegerd, de la famille des Sassanides, périt après avoir erré dans les pays étrangers, cherchant en vain protection et assistance contre les Arabes.

L'an 50 de l'hégire, des vaisseaux arabes menacèrent et bloquèrent Constantinople, qui ne dut en grande partie son salut qu'au feu grégeois. Dans le courant de l'année 90, les Arabes, pendant qu'ils étendaient d'un autre côté leurs conquêtes jusque dans les Indes, anéantirent la domination des Visigoths dans le Portugal et l'Espagne ; ils se mirent ainsi en possession de toute la péninsule ibérique, jusqu'à la région inaccessible des montagnes, où les restes des Goths et des aborigènes qui parvinrent à s'échapper trouvèrent un refuge ; d'où ils recommencèrent cette lutte sanglante pour leur liberté, qu'ils soutinrent pendant huit cents ans, et qui ne se termina que par la prise de Grenade, et par l'expulsion définitive des Maures du territoire de l'Espagne. Après l'extinction de la première dynastie des Califes, des Ommiades, auxquels les Abassides avaient succédé, un califat particulier, indépendant, se forma en Espagne, et y subsista pendant plusieurs siècles.

A peine les Arabes avaient-ils conquis l'Espagne, qu'ils jetèrent un regard de convoitise sur la France, et nommément sur les pays habités par les Visigoths et les Bourguignons. Mais

ici le torrent fut arrêté par la victoire qu'un héros, Charles-Martel, remporta sur eux dans les plaines entre Tours et Poitiers, vingt ans après la conquête de l'Espagne et cent dix ans après le commencement du mahométisme. Abderrahman et l'élite de l'armée arabe périrent dans cette mémorable bataille, et Charles-Martel sauva véritablement la chrétienté de l'occident du péril dont la menaçait l'islamisme, qui tendait à exterminer tous les peuples.

Cependant la puissance universelle des Arabes s'affermissait en Asie; le second souverain de la dynastie des Abassides, Almanzor, fondait une autre capitale de l'immense empire, Bagdad ou la nouvelle Babylone, située non loin de l'endroit où gissent les ruines de l'ancienne.

Cette nouvelle religion, et cette domination immense, donnèrent occasion à une sorte de migration du peuple arabe; car la population de l'Espagne elle-même devint en grande partie d'origine moresque; et la migration des peuples arabes eut en Asie et en Afrique des conséquences plus graves pour la constitution, le langage, les mœurs, et le développement intellectuel, que celle des peuples germains n'en produisit sur les provinces de l'occident. Que si l'on compare cette invasion des peuples germains avec celle des arabes, que si l'on songe à la violence qui signala l'origine et les débuts de celle-ci, aux effets désas-

treux qu'elle produisit sur l'esprit et la civilisation, aux formes despotiques qu'elle introduisait dans l'état et la vie sociale ; alors l'établissement des barbares du nord, quoique formé originairement par la violence et les armes, ne semble plus comparativement qu'une colonisation pacifique ; ce que d'ailleurs il devint réellement aussitôt après que le premier orage fut passé, et que les nouveau-venus, liés avec les aborigènes par les principes du christianisme, se furent fondus avec eux en une unité intégrale et presque homogène.

Conformément à la promesse que l'auteur du christianisme avait laissée aux siens, qu'une force supérieure et divine ne les abandonnerait plus dorénavant, qu'elle allait les guider et les protéger, que les secours et les conseils de l'esprit de vérité, d'ordre et de paix, de zèle et d'action, ne leur serait plus refusé ; cette puissance céleste se manifesta même à cette déplorable époque de transition, sous des formes, il est vrai, différentes de celles qu'on avait vues jusqu'alors, mais suivant les besoins du temps. Car ce qui importait principalement alors, c'était d'arranger paisiblement les éléments de vitalité qui bouillonnaient au fond de ce nouveau mélange des peuples, afin qu'une fois apaisés, ils pussent se former, s'organiser et s'affermir ; il fallait ensuite ne pas laisser dissiper le patrimoine des

traditions, des sciences et de la civilisation de l'occident, mais faire en sorte de conserver un germe de développement d'où pût sortir facilement et sans obstacle la culture de l'esprit et du pays. Tous les efforts, tous les travaux, toutes les œuvres des ecclésiastiques distingués, des évêques et des autres hommes apostoliques de ces siècles, eurent pour but de ranimer et d'améliorer ces éléments par les principes salutaires du christianisme. Ici apparaissent avec le plus d'éclat les deux grands papes, Léon et Grégoire. Ils furent, dans ces temps d'anarchie, l'égide et l'appui, non-seulement de Rome et de l'Italie, menacée de toutes parts, mais encore de l'occident tout entier et des sciences chrétiennes. Leurs écrits si instructifs et d'une utilité si pratique, leur ont mérité à tous deux d'être regardés comme les derniers pères de l'Eglise; et Léon excellait même par la pureté du langage, par le talent d'exposition, et par la force d'une éloquence persuasive.

Les évêques et les chefs de l'Eglise, aux époques plus récentes, ne peuvent, il est vrai, sous le rapport de la science et des connaissances, être comparés aux anciens docteurs de l'Eglise; mais ils réunissaient en revanche à la piété chrétienne une grande sagesse pratique, qui savait toujours trouver le remède applicable aux soucis du jour. Les écoles monacales instituées par saint

Benoît différaient sans doute de la vie cénobitique que les premiers chrétiens menaient en Egypte; c'est qu'elles étaient adaptées aux besoins des temps et aux contrées de l'occident. Retraites consacrées aux réflexions scientifiques, écoles normales des études, elles favorisaient l'agriculture, et défrichaient le pays en même temps qu'elles secondaient les développements et les progrès intellectuels.

Beaucoup d'auteurs, en traitant cette matière, ont prouvé suffisamment que ces couvents, dont l'influence se perpétua pendant plusieurs siècles et s'étendit sur tous les pays, ont rendu des services éminents à la culture intellectuelle de l'Europe moderne, ou que pour mieux dire, ils en ont posé les premiers fondements. L'évêque Boniface propagea et affermit le christianisme dans l'intérieur de l'Allemagne. Déjà avant cette époque, d'autres hommes remplis d'un saint zèle, envoyés en Bretagne au nombre de quarante, par le pape Grégoire-le-Grand, y avaient porté les doctrines chrétiennes qui furent reçues avec avidité tant par les Pictes, les Scots, et les anciens habitants de l'Erin, que par les Saxons de l'Angleterre.

Durant cette période surtout, avant Alfred-le-Grand, et jusqu'à son temps, la Bretagne se distingua entre tous les autres empires et toutes les autres contrées de l'occident par sa piété

vraiment chrétienne, ainsi que par ses lumières. Boniface appelé encore autrefois Winfried, cet apôtre de l'Allemagne, était lui-même sorti de cette île; et parmi les écrivains de ces temps, celui dont le nom occupe le premier rang est Alcuin, qui prouve ainsi le haut degré où la culture intellectuelle était parvenue chez les Saxons chrétiens de l'Angleterre.

Quelque rétréci que fût alors le théâtre des sciences et le champ de l'érudition, quelque peu étendu que fût le cercle des connaissances familières à tout l'occident, c'est néanmoins en occident que l'on trouve presque exclusivement, à cette époque, des écrivains d'un esprit et d'un caractère original. Leur latin est rempli de barbarismes, ou bien ils se servent de la langue romane nationale, à demi formée; mais ils font connaître leur siècle, ils en présentent comme un miroir instructif et ressemblant; tandis que les écrivains de Byzance, avec beaucoup plus de ressources, avec une connaissance plus exacte des langues, n'ont vraiment à offrir que de doctes compilations.

C'est encore dans le même temps qu'apparaissent en occident, chez les Francs et les Saxons, des rois, des législateurs, héros chrétiens. Tels étaient Charlemagne et ce même Alfred que nous venons déjà de nommer, dont les défauts, s'ils en ont eu comme hommes, ne doivent toutefois

être jugés et appréciés, que d'après le caractère de leur époque, sans quoi on ne peut ni comprendre ni concevoir leur génie; mais qui, dans la guerre comme dans la paix, tournaient constamment leur sollicitude à former et à constituer l'état d'après les idées et les vues chrétiennes; et qui rétablirent l'empire d'occident comme empire chrétien, afin qu'il servît à tous les états et à tous les peuples policés de la ligue européenne, de protecteur et d'égide contre les conquérants barbares et contre l'anarchie intestine.

Si l'on considère ces empereurs et ces rois francs et saxons, si l'on compare leur bravoure chevaleresque, leur amour de la gloire, mais en même temps leur esprit pacificateur, leur respect pour le droit, leurs efforts pour établir ou restaurer les lois; d'un côté, avec la fureur des conquêtes, la soif dévastatrice des souverains et des califes arabes; et de l'autre, avec la corruption continue et uniforme de la cour de Byzance, avec la décadence inévitable de l'empire de Constantin; si l'on confronte les éclairs de génie qui brillent épars dans les ouvrages de l'occident, avec l'inepte monotonie des productions de Byzance, quoique les auteurs grecs eussent toujours amplement sur l'Europe les avantages de l'érudition, des sciences et des matériaux écrits; en n'oubliant pas d'ailleurs l'imperfection des choses, des œuvres de la nature humaine en un

mot prise du côté pratique, et dans la réalité; on trouvera précisément dans les éminentes qualités des acteurs qui figurent sur ces pages de l'histoire, malgré les taches et les défauts qui s'y trouvent mêlés, assez de motifs pour rendre justice à l'occident catholique, et pour priser son histoire ancienne.

Il n'est que trop vrai que l'exagération de la passion et la partialité du jugement continuent à défigurer cette histoire. Mais au fond une appréciation aussi étroite ne nous siérait plus. Car je crois que le moment est venu, où placés dans le véritable point de vue, il nous est loisible d'embrasser d'un seul coup d'œil, juste et général, d'abord l'antiquité et les origines du genre humain; ensuite le moyen-âge, et les temps modernes, jusqu'au moment présent; et enfin le germe encore naissant d'un avenir qui nous attend et qui est proche. Je crois que nous sommes maintenant à même et d'apprécier les détails avec exactitude, et de pénétrer la liaison intime de l'ensemble.

Nous pouvons donc, nous devons même nous mettre à expliquer et à résoudre ce grand problème; bien entendu suivant la mesure qui nous a été donnée de Dieu, la seule au surplus qui soit légitime et véritable. Je dirai plus, nous pouvons exécuter cette œuvre sans prédilection comme sans aversion, pour les individualités,

mieux que ne le fit et ne put le faire le plus digne et le plus grand des historiens anciens, qui adopta une pareille devise. Il n'appartient en effet qu'à une large conception, qu'à une exacte appréciation de l'ensemble, de s'élever au-dessus des considérations particulières de nationalités et de temps; parce qu'il n'y a qu'elle seule qui en reçoive l'impression convenable, parce que ce n'est qu'à ses yeux que les particularités prennent leur valeur réelle. Or ni cet historien, ni son époque, n'étaient placés de manière à comprendre l'histoire de l'univers et son centre intérieur; ils ne possédaient point la clef de cette science, qui ne nous fut livrée que par le christianisme. Quiconque du reste ne saura la trouver dans cette religion, s'efforcera en vain de la chercher ailleurs.

De l'anarchie qui signala la domination des Lombards, il résulta, par la force même des circonstances, une augmentation considérable de l'autorité des papes, non-seulement sur l'administration intérieure de Rome et de son territoire, mais aussi sur les relations politiques de toute l'Italie. Et qui oserait nier que cette influence des pontifes ne fût constamment bienfaisante et conservatrice; qu'elle ne se proposât jamais que la paix et la prospérité publiques.

Je veux faire observer en ce lieu que ce sont des écrivains non catholiques qui ont les premiers exposé et éclairci cette position et

cette puissance politique des papes ; suite toute naturelle d'ailleurs, dans la première époque du moyen-âge, de la situation générale de l'occident et de la force des circonstances. Cette observation m'a paru nécessaire, attendu que les discussions si souvent violentes qui se sont agitées sur la question des limites entre le pouvoir séculier et la puissance ecclésiastique, sont encore trop présentes à la mémoire des historiens catholiques, pour ne pas influer sur leurs idées et sur leur exposition, lorsqu'il s'agit de faits passés depuis si long-temps, et pour ne pas troubler au moins un peu l'impartialité de leur jugement historique.

La domination des Ostrogoths en Italie ayant été renversée, le mécontentement du général byzantin Narsès, disgracié par une intrigue de cour, avait amené les Lombards en Italie. S'ils n'appartenaient pas vraiment au parti des ariens, puisque beaucoup d'entre eux de même que plusieurs de leurs rois étaient attachés au catholicisme ; ils étaient cependant loin de posséder le caractère noble et doux des Goths ; et leur domination pesa souvent d'une manière bien lourde sur l'Italie.

Mais suivant l'opinion de quelques historiens d'ailleurs impartiaux, tout paraissait supportable et avantageux à ce pays, hormis la domination de la cour de Byzance. Et en effet, vers le

milieu du septième siècle, l'empereur grec Constant II ayant fait la guerre aux Lombards d'Italie, et Rome ayant été prise par suite de cette guerre, les Grecs firent un tel pillage dans cette ville, spécialement des monuments de l'art, qu'on oublia tous les ravages, toutes les dévastations que les Goths y avaient précédemment exercés. Mais les vaisseaux qui devaient transporter à Constantinople tous ces trésors enlevés de Rome tombèrent aux mains des Arabes, et périrent sans qu'on ait su ce que devinrent tant de précieuses richesses. Tant il est vrai que la vieille Rome dut sa ruine au principe du mal qui gisait en elle, et à ses discordes intestines, bien plus qu'aux armes des Allemands ou des Goths.

Enfin au commencement du huitième siècle, la domination des Lombards étant devenue d'une part définitivement oppressive, et de l'autre celle des Grecs, sous le règne de Léon-l'Iconoclaste, inspirant encore plus d'horreur, au point qu'il se fit contre lui un soulèvement général de toutes les villes et de toutes les provinces ; ce fut alors que Grégoire II, d'un commun accord, fut placé à la tête de la ligue et reconnu comme son chef suprême, malgré tous les efforts imaginables que ce pape fit pour calmer les esprits, pour les ramener à des dispositions pacifiques, et pour leur ménager un

moyen de réconciliation avec la cour de Byzance.

L'interdiction sévère portée contre le culte des images n'était convenable que là, où sortant des bornes d'une pieuse vénération, il devenait une sorte d'idolâtrie. Dans ce cas sans doute c'était une nécessité impérieuse d'empêcher que la vraie religion ne fût altérée par cette idolâtrie, ainsi que par les autres pratiques de la superstition païenne ; dans des temps plus reculés, Moïse et son peuple s'étaient trouvés dans une circonstance de ce genre. Mais à cette époque, lorsque le mahométisme, dans sa fureur ou dans ses vues secrètement hostiles au christianisme, rejetait avec mépris et dédain chaque symbole sacré, tout objet sensible d'une vénération religieuse ; cette iconomachie byzantine, cette rage contre toute image symbolique, qui, si l'on en considère les suites, a pu et dû aller bien loin, ne peut être considérée que comme l'effet d'une influence contagieuse de l'esprit d'erreur et de perversité qui dominait le siècle, et comme un produit de la décadence morale. Cet état passionné, cette idée fébrile, cessèrent plus tard ; et les Grecs de l'empire byzantin continuèrent encore pendant quelque temps d'être, et dans les dogmes et dans les pratiques, fidèles aux anciennes traditions chrétiennes. Cependant cette dispute concernant les images, l'esprit de parti qui en

émana, le nouvel aliment qu'elle jeta à la jalousie, qui divisait anciennement l'occident catholique et la chrétienté d'orient, ne contribuèrent pas peu à amener ce schisme sans but et sans raison, qui sépara cette dernière de l'Eglise générale.

La discorde perpétuelle qui régnait entre les rois lombards et les provinces situées sur les rives de la mer Adriatique et soumises aux Grecs, ainsi que la vocation ou le devoir de s'ériger en protecteurs de l'Italie entière, que les pontifes romains sentaient en eux, sans que cependant ils en eussent le pouvoir; ces deux causes réunies amenèrent tout naturellement l'arbitrage des Francs et leur protectorat sur l'Italie; et telle fut la source première, le principe du rétablissement de l'empire d'occident, et de la fondation d'un empire chrétien. Car l'idée élevée qui présidait à cette fondation sortit, à proprement parler, toute mûrie et toute complète de la chose même, sans que jamais elle eût été d'avance clairement conçue, complètement comprise, ou même vaguement sentie.

C'est pourquoi l'on ne doit attribuer à personne soit le tort, soit le mérite, qui pourraient rejaillir sur les moteurs de ces évènements arrivés par la force des circonstances, par la marche du temps, et par une heureuse impulsion d'un sentiment sublime. Il est également impossible

d'entamer une discussion formelle sur la légitimité de chacun des actes qui appartiennent à tout cet ensemble, et de vouloir les juger, maintenant que le temps où ils eurent lieu est déjà si loin de nous. Aucun pays d'ailleurs n'a été successivement opprimé par autant de dominations diverses et de maîtres étrangers, que cette Italie qui jadis dictait des lois à l'univers entier. Les Arabes avaient déjà envahi la Sicile elle-même; et cette conquête à laquelle l'oppression des gouverneurs grecs donna la première occasion, avait versé sur cette île une misère extrême et des calamités sans exemple.

Dès le troisième siècle, les Francs avaient pris le chemin de la Gaule; leurs souverains, à l'origine même de leur empire, s'étaient montrés très bien disposés pour le christianisme. Ils étaient en outre conséquents et raisonnables dans l'exécution de leurs plans et dans leur conduite politique envers les peuples de même origine qu'eux, et envers les autres puissances avec lesquelles ils entrèrent en contact; ils l'étaient plus en général que ne se montra aucun peuple germain ou goth, dans l'occupation et ensuite dans la possession des provinces romaines.

Fermement attachés dès le principe au parti et au clergé catholiques, devenus maîtres de l'empire visigoth, de la Gaule, puis des pays bourguignons, étendant et affermissant de plus

en plus leur puissance dans l'intérieur de l'Allemagne, ils devinrent, surtout depuis la grande victoire qu'ils remportèrent sur les Sarrasins, l'égide et le boulevard de la chrétienté; de sorte que ce fut bien plus par la force des circonstances, par l'état naturel des choses, et par le bénéfice du temps, que par l'invitation du pape et des Romains qu'ils furent appelés en Italie, pour y mettre un terme à l'anarchie, et y rétablir l'ancien ordre, ou du moins un ordre conforme aux besoins du siècle.

La monarchie des Francs devint dès lors non-seulement la plus considérable des puissances de l'occident, mais encore sous le point de vue de l'histoire de l'univers, le centre du monde civilisé; rôle qu'immédiatement après, l'empire chrétien du moyen-âge joua en Allemagne et en Italie, si ce n'est que celui-ci était encore plus puissant et plus étendu.

Et c'est bien ici que nous apercevons le fil conducteur qui doit nous guider à travers l'histoire de l'humanité; d'un côté une trace lumineuse, qui annonce l'immédiate direction de Dieu; de l'autre cette marche progressive que suit le développement intérieur et intellectuel, voilée souvent et disparaissant sous les flots des évènements extérieurs, mais se manifestant peu à peu dans la science, le langage, la pensée, et la tendance générale; ces deux éléments réunis

formant l'ame et l'essence, le mode et le principe de la vie progressive de l'humanité.

Le bruit uniforme que rend la dissolution de l'empire grec de Byzance, dont l'esprit et la vie, les mœurs et la constitution tombent chaque jour plus bas d'un degré ; ces éclats sans cesse renaissants qui partent des désordres intérieurs de la domination des Arabes; ces catastrophes violentes qui s'opèrent autour du trône, ces révolutions militaires, et ces changements de dynasties, qui à chaque instant ébranlent un état, où d'ailleurs un despotisme arbitraire, toujours égal, toujours pesant, et monotone, est érigé en principe constitutif; tout cela n'offre, d'un côté comme de l'autre, dans le monde oriental d'alors, aucun intérêt à l'homme qui étudie l'histoire universelle d'une position élevée.

La forme que prend successivement l'empire chrétien, d'abord dans cette période, et puis dans sa marche progressive, plus tard le développement de la science chrétienne; voilà ce qui attire presque exclusivement le regard curieux de l'observateur des choses et des vicissitudes humaines; voilà aussi ce qui le dirige vers cet occident de l'Europe, où tout se meut d'une plénitude de vie nouvelle.

Les guerres intestines, les scissions et les dissensions des rois francs entre eux importent à la vérité fort peu à l'histoire générale; leur impor-

tance du moins est bien secondaire ; car ce n'est que de la marche générale et de l'idée de l'ensemble que l'on peut extraire d'utiles leçons. Bien des défauts et des taches se trouvent d'ailleurs dans la première exécution de cette grande idée : par exemple, les guerres de Charlemagne contre les Saxons, et les autres expéditions des rois francs, qui le précédèrent, entreprises dans un but semblable ; attendu que la propagation du christianisme par la voie de la violence se laisse à peine excuser, et ne peut jamais être justifiée.

Je n'y vois, moi, que cette excuse, que je présente avec hésitation; c'est qu'une guerre entre des peuples consanguins, pareille à une querelle de famille, est ordinairement conduite avec un acharnement opiniâtre et réciproque. Quoi qu'il en soit, la paix conclue avec les Saxons en 784, leur fut très avantageuse ; et l'état florissant, heureux et prospère de tout l'empire, sans en excepter les pays septentrionaux de l'Allemagne, sous Henri Ier, roi de la ligue saxonne, prouve au moins que le mal avait été réduit à ses limites les plus précises et qu'il ne laissa pas subsister trop long-temps après lui les effets d'une guerre longue et dévastatrice.

Quant au remplacement de la dynastie carlovingienne par celle des Capets, il ne faut pas oublier qu'aucune monarchie germaine n'était encore en ces temps-là héréditaire et absolue ;

que tout au contraire la dignité souveraine se conférait généralement par élection, et que celui qui par son courage, sa prudence, ou sa force, était dans le cas de protéger la nation, pouvait seul mériter et obtenir ses suffrages. On considérait la dignité royale bien plus comme une magistrature, une vocation, ou un fardeau, que comme une propriété dont on dût hériter, suivant le droit commun.

L'idée qui présidait à l'ensemble de l'empire chrétien était celle d'une grande autorité protectrice, partant du centre d'une puissance fondée sur le droit, qui servirait d'égide à tous les pays et à tous les peuples chrétiens, et c'était dans l'unité des principes religieux qu'on cherchait la force qui devait unir et soutenir tout ce grand corps. Sitôt que cette force cessa d'agir, tout l'édifice dut nécessairement s'écrouler.

Aussi dans les conflits des siècles plus récents, en y substituant la relation purement artificielle d'un équilibre dynamique et d'une égalité républicaine entre les divers états, sans aucune tendance chrétienne, ou sans aucune autre vue bien arrêtée, n'a-t-on pu, comme l'atteste l'expérience, remplacer que bien mal cette ancienne unité chrétienne des états, et cette alliance des peuples de l'Europe occidentale; et n'a-t-on réussi à faire sortir de cette révolution générale

et anti-chrétienne qui s'opéra dans les mœurs, qu'une habile anarchie, et qu'une confusion symétriquement organisée.

Si le partage de l'empire de Charlemagne était conforme aux usages antiques et fondé sur les droits d'héritage usités dans les familles des grands, il n'annonce pas moins une confiance pleine d'une naïveté antique, une confiance presque héroïque en une conformité et unité de tendance, dont on supposait l'existence, à ce qu'il paraît. Car on croyait pouvoir concilier de cette manière la nécessité de la présence d'un souverain dans un pays d'une étendue raisonnable, avec l'unité d'ensemble d'une grande monarchie collective.

Qu'un homme d'un génie aussi vaste et aussi clairvoyant que Charlemagne, d'une prévoyance si grande et si bien calculée, ait cru pouvoir réaliser cette idée; qu'il ait cru possible de conserver l'harmonie dans le grand corps, malgré le partage entre les frères, appelés indistinctement au pouvoir, en réservant toutefois la suzeraineté et la primauté à l'aîné, cela seul devrait jusqu'à un certain point faire autorité pour nous, et nous engager à ne pas juger cette disposition avec trop de précipitation, et selon les idées de notre temps et de notre politique moderne.

Le premier partage réglé par Charlemagne se trouva annulé par la mort des co-partageants;

de sorte que le partage définitif ne fut accompli que par Louis-le-Débonnaire; mais alors la discorde entre ses successeurs, la faiblesse de leur caractère, les passions qui les dominaient, enfin les différents partis qui se formèrent, rendirent cette unité impossible, et finirent par amener une scission totale, une division permanente de l'ancienne monarchie des Francs; ce qui en dernier résultat fit passer le trône impérial dans la possession d'une autre dynastie.

Dans la première monarchie allemande, le besoin d'un gouvernement indigène, résidant dans le pays, et régnant comme un père au sein de sa famille, fut concilié d'une manière beaucoup moins imparfaite avec la puissante unité de l'ensemble, par le moyen des quatre grands duchés nationaux soumis à la suzeraineté d'un seul roi ou empereur; quoique là aussi l'union ne soit pas restée inébranlable, et que la discorde ait fini par prendre le dessus. Dès le principe, comme plus tard, les pouvoirs dans l'état et dans l'Eglise se trouvaient partagés, et s'exerçaient même sous des formes différentes; de sorte que l'on ne cherchait l'unité qui subsistait malgré ce partage ou tout à côté de lui, que dans la tendance chrétienne ou nationale; et tant que cette tendance resta inaltérée, l'ensemble demeura inébranlablement uni. D'ailleurs il faut observer qu'on n'a jamais encore imaginé

ou découvert une forme de constitution ou de système politique qui pût résister à la longue au manque et au changement de tendance.

Les parlements, les états généraux, les droits civils et politiques, les immunités et les corporations; toutes ces choses qui se développèrent plus tard étaient précisément contenues en germe dans les assemblées nationales des états, grands et petits, de ces temps-là, dans les conciliabules et les délibérations des ducs et des princes, des évêques, des comtes et seigneurs, des nobles et des gens libres, auxquels se joignirent plus tard à mesure qu'elles s'émancipèrent, les communes des villes avec leurs priviléges et leurs droits.

Ces divers établissements se constituèrent et se maintinrent alors, sous une forme tout-à-fait locale, suivant les mœurs de la nation et les usages de la vie; de même qu'ils étaient basés sur des coutumes positives et sur le droit individuel, au lieu d'être fondés sur une théorie purement spéculative d'une égalité parfaite et générale; on ne cherchait pas l'unité et la solidité de l'ensemble dans la combinaison d'un équilibre appuyé sur une forme artificielle, mais bien dans les mœurs consacrées par le temps et l'habitude, ou en un mot dans le sentiment général. La puissance ecclésiastique, quoique ses limites et ses attributions ne fussent pas aussi bien po-

sées, aussi bien définies qu'elles l'ont été depuis, et bien qu'elle existât à côté du pouvoir souverain et se mêlât quelquefois à lui, était dès lors une puissance purement spirituelle, tout en exerçant une influence importante et qui lui était particulière.

Pour se convaincre que, si le sentiment reste bon et qu'il demeure chrétiennement parlant unique même dans la vie, l'union de la force et de l'esprit peut subsister malgré la division des pouvoirs; on n'a qu'à se rappeler ce fait historique, que tous les empires, tous les états chrétiens ont pris leur origine dans cet heureux accord du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, et que cet accord faisait leur solidité. Tant qu'il se maintint, tant que cette harmonie se conserva, les temps furent prospères, la paix et la justice croissaient de jour en jour, et les peuples jouissaient du bien-être.

Le christianisme, dit un grand historien, qui du reste montre beaucoup de penchant pour l'antiquité ou même pour l'orient, mais qui, avec son vaste génie, sait souvent très bien apprécier cette religion divine; le christianisme fut l'étincelle électrique qui réveilla les peuples guerriers du nord, qui les rendit susceptibles d'un essort intellectuel plus élevé, et qui régla et consolida le caractère, la constitution, et la forme des nouvelles nations que le mélange des

races fit surgir. On peut encore ajouter à ces mots, qu'il fut le lien qui serra cet admirable faisceau des peuples et des empires d'occident; et que tous ces heureux effets, il ne les produisit pas seulement dans l'état, et la vie publique, mais encore dans la science et dans les connaissances.

L'Eglise était comme un toit protecteur, comme une voûte céleste qui embrassait tout, et sous l'abri hospitalier de laquelle ces peuples guerriers commencèrent à se ranger paisiblement, à se former, et à se constituer selon les principes de l'équité. Le soin de l'enseignement, le patrimoine des connaissances, l'étude des sciences et le développement de l'esprit, étaient confiés à sa sollicitude protectrice, et se distribuaient dans le cercle des écoles chrétiennes. Si la science avait peu d'étendue, elle n'était pas du moins ensevelie sans utilité dans les cabinets des savants, ou dans des bibliothèques, comme elle le fut plus tard, comme elle l'était en partie chez les Grecs d'alors; puis elle répondait suffisamment aux forces et à la civilisation de cette époque; attendu qu'en fait de développement, on ne peut franchir tous les degrés d'un seul bond, mais qu'il faut les monter progressivement, et les uns après les autres.

Le peu qu'on possédait était partout appliqué avec succès à la vie et employé avec la raison

pratique et le tact propre à cet occident alors si actif, et à l'excellent clergé de ce temps; car le savoir n'était pas encore entré en opposition hostile avec la vraie croyance et avec la vie, comme il le fit, d'une manière si arrogante et si dédaigneuse, dans la période subséquente. Les connaissances utiles ainsi que les pensées salutaires descendirent donc de la voûte céleste de la foi, non comme un déluge envahissant, mais comme une douce ondée, comme une rosée rafraîchissante, et comme une pluie féconde, pour tomber sur le terrain de la vie, continuellement agité dans la guerre et dans la paix, dans les métiers et dans les arts.

LEÇON XIII.

Première tentative et réalisation d'un état chrétien dans l'empire d'Allemagne. — Ce qu'il faut entendre par état chrétien. — Essentiellement relatif et fondé sur le sentiment et la *personnalité*, il est ennemi de tout absolutisme.—Bons et grands monarques, sages et utiles institutions dues à l'esprit chrétien. — Jugement sur l'usage de partager l'empire entre les frères. — Alfred et Scot Erigène. — Expéditions des Normands, irruption des Magyares. — Cercle de la chrétienté en occident avec tous les états qui le composaient. — L'empire passe dans la nation saxonne. — L'âge des empereurs saxons, la plus heureuse époque de l'Allemagne. — Jugement sur les rapports entre le sceptre et la tiare, et sur les querelles qui en résultent.

La première époque de l'histoire moderne, à partir de l'ère chrétienne, comprend les trois siècles durant lesquels le christianisme, avec la vertu d'un second *fiat* créateur, pénétra de sa lumière toutes les parties de l'empire romain; et se dégageant enfin des bras suffocants d'une longue et cruelle oppression constata même extérieurement sa victoire, en montant sur le trône avec Constantin. Alors survient ce nouveau chaos du milieu des temps, jeté, comme un pont, en-

tre l'antiquité expirante et la jeune société qui va s'élever sur ses ruines ; et pendant cinq cents ans, l'histoire n'offre plus que le bouillonnement et la fermentation d'une foule d'éléments divers, flottant pêle-mêle, se confondant et se croisant sans cesse.

Mais enfin l'orage s'est déchargé, la tempête s'est calmée, les nuages ont fui ; les flots impétueux de ce terrible déluge des peuples se sont écoulés ; le firmament pur et céleste de la foi chrétienne peut désormais servir de toit protecteur au développement d'une nouvelle vie ! Les races germaines mêlées et liées avec le fond romain formèrent le sol d'où surgirent et s'élevèrent les nouvelles nations de l'Europe. Or, dès Charlemagne, il était entièrement affermi ce terrain nécessaire à l'édification solide de l'état chrétien ; lequel pouvait dès lors marcher à son développement ultérieur, et atteindre sa conformation parfaite. Les pieds appuyés sur ce fond stable d'un état chrétien, la tête protégée par la voûte du ciel brillant de la foi divine, et inspirée par son influence vivifiante, la science aussi, malgré le faible appui qu'elle trouvait dans la médiocre portion des connaissances et de la culture antique, dont elle avait hérité après tant de destructions et de calamités, dut se déployer avec une nouvelle vigueur, montrer une

végétation plus riche et plus heureuse, et de plus en plus devenir une science chrétienne.

Ce nouveau développement de la vie, dans l'état chrétien, et de l'esprit, dans la science chrétienne, succédant aux huit premiers siècles, dont nous avons fait deux époques, nous autorise à compter dans l'histoire moderne une troisième époque, qui embrasse sept siècles, depuis Charlemagne jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde, et jusqu'à une dernière période, que j'appelle période de lutte; quoique durant ces sept siècles du développement intérieur et chrétien des nations modernes il y ait eu déjà lutte dans l'état et dans la science, malgré l'accroissement de force et de vie qu'ils prirent. En effet, l'histoire atteste que, même à cette époque, dans l'un et l'autre domaine, beaucoup d'éléments pernicieux et antichrétiens se mêlèrent aux principes chrétiens, dont ils entravaient les progrès et empêchaient les conséquences; et c'est la tâche de celui qui veut porter un jugement juste sur l'histoire du monde, de reconnaître et de discerner les deux éléments contraires, de comprendre et de préciser leurs rapports réciproques.

Le développement de l'état chrétien, et l'accroissement de la science chrétienne; tels sont donc les deux objets qu'offre cette période à l'histoire universelle; si toutefois celle-ci n'est

pas considérée comme le recueil complet de toutes les histoires spéciales; mais si elle veut être vraiment universelle d'après le point de vue philosophique, c'est-à-dire embrasser ce qui intéresse l'humanité, et ce que l'on peut savoir exactement sur la marche progressive et graduelle de son développement.

Pour les autres buts particuliers qu'on peut se proposer dans l'histoire, la prédilection qui entraîne vers une nation, vers sa propre patrie; les considérations pratiques sur la politique d'un état, ou de plusieurs, ou même d'un système entier d'états; l'appréciation de l'activité commerciale et de son extension progressive, du perfectionnement des professions même matérielles, et de l'industrie; tout ce qui encore, sous le rapport de la littérature, de la philologie des arts, etc., mérite d'être l'objet d'études historiques, et de recherches spéciales d'ailleurs fort utiles et fort attrayantes : tous ces buts particuliers, ou bien sont complètement étrangers à la philosophie de l'histoire, ou du moins subordonnés tout-à-fait à ce qui en est la question principale, ne doivent être abordés qu'autant qu'ils s'y rapportent. Si dans les premiers temps de la plus ancienne période du monde, il est difficile et souvent même impossible d'obtenir une connaissance précise, une vraie certitude, sur les faits qui mériteraient seuls d'être connus,

ou qui du moins offrent le plus d'importance ; dans la période moderne, ce qui est plus malaisé encore, au milieu de ce tas énorme et confus de données connues et même incontestables, c'est d'en extraire d'une main sûre celles qui sont d'un intérêt universel ; et devant la multitude des particularités, de se maintenir constamment dans une sage impartialité, en ne sortant jamais du point de vue général.

Mais, au lieu de considérer comme matériaux d'un état chrétien et d'une science chrétienne, tous les faits importants, caractéristiques, faisant époque, qui ont eu lieu dans le développement de la science et de l'état, pendant cette période du moyen-âge, ou en général chez les nations modernes, jusque dans les derniers temps ; au lieu de les regarder comme tels, par la seule et unique raison qu'on les rencontre dans la sphère et sur le domaine du monde chrétien, nous devons tâcher de nous faire une notion exacte et précise de ce qu'il faut entendre par état chrétien, par science chrétienne, non d'après un idéal chimérique, mais d'après les vrais principes du christianisme : bien qu'alors même ce que, sous les deux rapports, l'histoire offre de meilleur et de plus parfait, ce dont l'humanité, dans sa misère, saurait se contenter, ne doive nous paraître qu'un faible essai, qu'une lointaine imitation, en présence de ces sublimes princi-

pes, et comparativement à la perfection qu'ils exigeraient. La vie et la pensée, la science et l'état, ont une liaison si intime, qu'il n'est pas facile de les séparer, de les isoler rigoureusement. Néanmoins, nous commencerons par l'état chrétien, attendu qu'il servit réellement de fond à la culture intellectuelle, et qu'à ne suivre même que l'ordre chronologique, il fut établi et consolidé avant la science.

Comme il ne s'agit pas de se proposer ici l'archétyphe d'un gouvernement chrétien, ni même d'en donner une définition scientifiquement rigoureuse, laquelle serait au moins anticipée pour le moment, et même pour tous les temps et pour tous les âges, qui n'en verront peut-être jamais la parfaite réalisation; comme il ne saurait être question que d'en tracer le profil, d'en dessiner l'esquisse, je ferai observer qu'un pareil gouvernement ne peut être avant tout que celui qui repose sur une base intrinséquement religieuse, sur une base, religieuse dans sa nature et dans sa tendance. Il n'y a que l'esprit, que le cœur qui soit religieux; une religion qui n'est qu'extérieure cesse d'être une religion. Or un état fondé sur une base religieuse, un état chrétien, est déjà par cela même un état historique et relatif; et, par essence, il exclut tout absolutisme, aussi bien l'arbitraire d'un despote que la tyrannie d'une faction. Ensuite dans un état religieux l'important, l'es-

sentiel est l'intention, l'esprit, le caractère personnel des individus, et non la lettre morte ou la formule écrite d'une constitution artificielle.

C'est sous ce rapport qu'il incline de préférence vers la constitution monarchique; car dans cette forme de gouvernement, la personne sacrée du roi, le caractère du souverain, l'esprit de son administration, la confiance qu'il inspire, l'attachement à sa famille auguste, sont l'ame, la force vivifiante, le principe vital du corps politique. Dans une république, ce n'est plus la personne, c'est la loi qui doit régner; et dans la loi il n'est pas jusqu'aux mots, aux syllabes, aux lettres qui ne soient d'une grande importance; enfin la lettre morte de la constitution doit y être en quelque sorte aussi sacrée, que dans la monarchie la personne établie par le droit divin, et protégée par l'onction sainte.

Cependant n'exagérons pas, arrêtons-nous à cette limite, et contentons-nous de dire que l'état chrétien, étant personnel et reposant sur le sentiment, penche en général vers la constitution monarchique; ce qui n'exclut pas toute coutume, toute institution particulière républicaines. A plus forte raison ne doit-on pas aller jusqu'à soutenir qu'un état chrétien doit absolument et nécessairement être monarchique, même dans sa forme extérieure, et jusqu'à condamner la république partout et toujours, et sans restriction.

Cette jurisprudence et ces théories politiques absolues sont précisément ce qu'il y a de plus opposé au sentiment chrétien et à l'esprit religieux. Une constitution bâclée *à priori* d'après des spéculations rationnelles et sans égard à l'histoire, autrement le principe révolutionnaire qui bouleverse l'ordre établi depuis long-temps, est sans doute incompatible avec le christianisme; mais s'il est même diamétralement opposé au christianisme, c'est que celui-ci reconnaît et laisse subsister tout ce qui est une fois légalement établi, sans chercher à scruter l'origine du droit.

L'Evangile attaquait-il le pouvoir des Romains, ne respectait-il pas leurs droits sur les pays conquis et incorporés à l'empire? Non, l'idée chrétienne du droit, la théorie politique chrétienne, n'est pas du tout absolue; elle est au contraire basée sur l'histoire et déterminée par elle. Mais si une constitution républicaine ne repose pas sur une liberté et une égalité absolue; que, consacrée par le temps, ayant une origine légitime, elle soit fondée sur un sentiment libéral, sur la noblesse du caractère, par conséquent sur la *personnalité;* une telle organisation de la vie civile, qui n'est pas au fond et dans son principe intérieur, tant éloignée du véritable esprit monarchique, sera bien moins encore en oppo-

sition avec l'idée chrétienne du droit, dans la vie publique.

Outre qu'un gouvernement despotique, arbitraire, illégitime, sinon dans son origine, du moins dans son exercice et ses actes, se trouve déjà condamné en lui-même par le sentiment religieux, qui fait l'ame d'un état chrétien ; comment pourrait-il s'accorder avec le respect des traditions que celui-ci professe, avec son caractère de *relativité*, qui n'est pas moins antipathique à l'absolutisme, qu'au principe rationnel d'une liberté et d'une égalité universelles et entières, et qui répugne au bouleversement de ce qui existe de fait, au lieu que c'est par là que débute toute destruction politique? De même que, dans l'esprit du christianisme, le salut et le mérite de l'individu ne dépendent pas d'une simple formule, et ne se décident pas d'après les apparences extérieures, mais d'après les sentiments intérieurs et selon la réalité de ces sentiments, il en est autant de la vie publique et de l'état: ce n'est pas la forme, c'est l'esprit et l'intention, le caractère de l'action, le personnel en un mot, dans les rapports sociaux et dans toute la sphère publique, qui détermine la tendance bonne et divine, ou mauvaise et hostile, de tous les évènements qui se présentent dans l'histoire.

Si Charlemagne, si ce monarque vraiment

grand, malgré quelques taches, régna en chrétien, ce n'est pas parce que, comme Alfred après lui, il sollicita la coopération et les conseils des évêques, lorsqu'il voulut donner à l'empire, aux royaumes et aux provinces, des lois qui d'ailleurs contenaient, de fait, plus de prescriptions morales que civiles ; ce n'est pas parce que le pape lui ceignit à Rome la couronne impériale : il fut chrétien, surtout par cette idée qui faisait le fond de sa vie entière, si riche en actions éclatantes, par cette idée, qui embrassait l'état et l'Eglise ainsi que la science, qui nourrit et forme les âges et les peuples ; par cette idée, qui s'étendait et à son siècle et à l'avenir ; par l'idée d'un empire universel, qui devait unir et protéger tous les peuples civilisés de la nouvelle Europe, et dont après tout, seul il réussit à jeter les fondements.

Ainsi sans égard à la forme extérieure de la constitution, partout où, à des traits fondamentaux, vous reconnaîtrez une justice pleine d'amour, qui s'appuie sur Dieu, le sentiment d'une abnégation, prête à sacrifier à l'établissement de l'ordre divin dans le monde, tout intérêt particulier et jusqu'à la vie même, accueillez ces signes, qui caractérisent le plus heureux développement de l'idée chrétienne du droit et de l'état.

Au contraire, là où nous apercevons l'arbi-

traire, le despotisme, la violence, une injustice, absolue quelconque, quand même tout cela serait recouvert du manteau du pouvoir suprême, spirituel ou séculier; là certainement l'entreprise est anti-chrétienne; car le sentiment qui y préside est anti-chrétien. Entre les différentes formes de cette maladie politique, entre toutes les espèces historiques d'abus de pouvoir, entre toutes les variétés de despotisme séculier ou ecclésiastique, militaire ou commerçant, domestique ou bourgeois, académique ou aristocratique ; le despotisme si bien connu de la liberté est certainement le plus condamnable en lui-même, et le plus funeste dans ses effets.

Le christianisme, par sa nature même, s'adaptait admirablement bien aux usages et aux institutions des peuples germains; il avait du moins avec eux beaucoup plus d'affinité qu'avec cet empire universel, cette république romaine, transformée en despotisme; qui même après Constantin, resta toujours païenne dans son caractère essentiel et fondamental.

La monarchie héréditaire prédominait dans les institutions antiques des Germains ; mais loin d'être absolue, elle était tempérée par maintes coutumes, lois et franchises républicaines; ses bases et ses éléments en général étaient les traditions, les anciennes mœurs, le sentiment libre et noble du pur honneur, la gloire personnelle,

la grandeur du génie, et l'élévation du caractère. Lorsque la vertu morale de cette nature germaine fut encore sanctifiée par la religion, que ces ames héroïques et fortes eurent reçu et concentré en elles, avec la pieuse simplicité d'une foi vive, le principe de l'amour chrétien; dès lors on trouvait effectivement réunis tous les éléments d'un état et d'une vie publique, véritablement conformes à la justice chrétienne.

Guidé par quelque intérêt ou inspiré par une idée en vogue de nos jours, on a conçu et présenté dans un esprit trop systématique l'histoire politique de ce vieux temps; vous verrez les historiens s'évertuant à bien pénétrer, à suivre pas à pas, de degrés en degrés, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, à mettre pour ainsi dire sous les yeux des lecteurs la première origine et le développement successif de quelque forme politique déterminée, de quelque point de droit; par exemple de la puissance du monarque d'une part, et de l'autre, de la constitution des états et des parlements.

Avec une telle préoccupation, on reste indifférent à tout ce qui est supérieur, on ne s'inquiète pas de la partie intelligente et morale, de ce qui faisait le caractère intime de la vie d'alors; on ne recherche pas ce qu'il y avait de céleste et de chrétien, ce qu'il pouvait y avoir d'anti-chrétien et d'irréligieux au fond du sentiment qui animait l'humanité; seul moyen cependant de juger

l'époque, et d'apprécier les choses, non d'après la mesure des idées actuelles, mais d'après la règle de l'éternelle vérité. C'est tout au plus si dans le but d'exciter l'intérêt et de piquer la curiosité, ou d'appuyer quelque paradoxe historique, on détachera du faisceau dont devrait se composer la caractéristique de l'époque, on fera ressortir, on mettra en évidence quelque trait isolé de mœurs et de caractère; trait stérile et mort, retranché qu'il est de la racine qui lui transmettrait la vie; trait qui en perdant son entourage et son encadrement, a perdu son sens et son expression.

Et toutefois, quoique ces particularités ne doivent l'honneur qu'on leur fait de les citer qu'à ce qu'elles paraissent offrir d'extraordinaire, et qu'elles soient en général mal comprises, elles peuvent plus facilement mettre sur les traces de la vérité, que tous ces traités systématiques conçus dans un but politique déterminé, dont l'objet et la tendance sont de diviser artificiellement et de faire sauter en éclats l'admirable système que présentait chez les anciens peuples allemands la plénitude de cette vie chrétienne.

Sans doute, dans cette première période, tout ce qu'on fit de mieux pour la fondation, l'organisation et le développement ultérieur de l'état chrétien; tout ce qu'on tenta de plus excellent pour l'établissement d'une politique chrétienne;

les principes et les idées, les paroles et les actions, ne furent vraiment qu'un généreux effort ,qu'un bon vouloir, qu'une première pensée, en un mot que quelques pas faits vers le but divin. Tous ces nobles traits ne peuvent donc être présentés que comme des particularités historiques; on doit leur laisser leur caractère d'individualité, sans se presser de les arranger prématurément en un système procédant d'un principe fixe de droit, et assujetti à une forme minutieusement régulière ; dans un état chrétien, le sentiment et la tendance intérieure, ce qui est personnel enfin, étant et demeurant toujours la chose principale et essentielle.

Si cependant je me hasardais à sortir un peu des bornes d'une exposition qui ne se propose que les traits essentiels et fondamentaux de la marche historique de l'humanité; pour tracer le tableau de cette époque, et pour caractériser l'état d'alors et l'esprit qui l'animait, j'aimerais mieux recourir aux biographies, et consulter les vies des souverains vraiment grands et justement célèbres, des rois et empereurs pieux et chrétiens, des héros et chevaliers renommés ; d'un Charlemagne, qui mérite bien d'être en tête de cette liste, du pieux Alfred, non moins grand dans une plus petite sphère, de ces premiers princes et monarques allemands d'origine saxonne, dont la piété franche, dont le caractère noble et droit

marquent la première période heureuse de notre histoire, l'âge d'or du sentiment chrétien et de la solide foi, qui du cœur passèrent jusque dans la vie extérieure.

C'est donc en peignant ces beaux caractères chez lesquels une vaste intelligence de la vie pratique, une habileté politique, naturelle, et conforme à l'esprit du christianisme, s'allient merveilleusement avec le vouloir grand et pur d'une ame forte et héroïque, que je pourrais rendre sensible et palpable ce qui constitue proprement un état chrétien, mieux qu'en me jetant dans les débats ordinaires sur les rapports réciproques et les points litigieux entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, mieux qu'en entamant la discussion des divers incidents remarquables, des moments décisifs, dans l'histoire, soit de la souveraineté et de ses droits, soit de la formation des états, des parlements, et des corporations; quelque intérêt que puissent offrir, quelque utilité que puissent avoir de semblables recherches, dans chaque histoire nationale.

Et ici même, dans ces histoires spéciales, s'il est quelque institution excellente, profonde et glorieuse, les héros chrétiens que je citais plus haut, ont su y attacher leurs noms. Il est bien peu de pays en Europe dont l'histoire n'offrît quelque roi qui, grand homme en même temps que saint, posa les fondements solides de

sa civilisation, de sa culture morale, ou bien encore de sa constitution politique, comme saint Etienne en Hongrie; ou qui, dans un temps de désordre, rappela la justice et la droiture, et arrêta pour quelque temps les progrès de la corruption, comme saint Louis en France.

Mais sans citer ces noms consacrés par la religion, combien d'autres personnages pieux, chevaleresques, aimant la justice, tels que Rodolphe de Hasbourg, méritent des louanges et des honneurs pour avoir rétabli de leur temps l'ordre moral et l'esprit religieux dans l'état et dans la vie! Oui, mieux que par une définition ingénieuse, je caractériserais la nature d'un gouvernement chrétien, en donnant un recueil de vies particulières, en faisant pour ainsi dire mouvoir et agir ces hommes, ces monarques dont les actes, dont les règnes tendaient à réaliser les principes et les sentiments du christianisme; d'autant mieux, qu'avec ces beaux caractères, on distingue bien encore au moyen-âge des moments entiers, trop courts, il est vrai, qui, pendant une ou plusieurs générations, jettent un vif éclat sur la chrétienté.

Mais là même, je ne puis voir qu'un fait isolé, qu'une individualité historique. Il y a plus, ces institutions sociales d'une plus haute et plus vaste portée, qui trahissent aisément par elles-mêmes leur origine chrétienne, et qu'on ne

trouve alors que dans des contrées chrétiennes ; la grande paix de Dieu destinée à contenir dans de certaines limites la fureur du duel, produit naturel de l'esprit belliqueux ; les ordres religieux et militaires de Saint-Jean et des Templiers, dévoués à défendre, les armes à la main, la cause de Dieu, au moyen desquels on donna, à l'époque des croisades, une direction plus élevée, on ouvrit une plus noble carrière à ce même esprit guerrier et chevaleresque ; d'aussi salutaires institutions ne sont elles-mêmes que des particularités, et ne doivent être comprises et offertes que comme des résultats de toutes les circonstances, propres à satisfaire exclusivement toutes les tendances et tous les besoins du temps.

Aussi ces institutions qui souvent surgirent tout-à-coup et sans des causes extérieurement apparentes, comme suscitées par une impulsion supérieure, ont-elles fréquemment disparu aussi vite ; de sorte que leur haut sens, leur véritable esprit ne se manifeste que comme un éclair fugitif, pendant la courte durée de leur printemps et de leur floraison. Bientôt après elles dégénérèrent, ou même prirent un caractère différent et opposé ; précisément parce que ce qu'il y a de meilleur et de plus noble dans l'homme, le sentiment, le sens du divin, fleur excessivement délicate, est aussi le plus aisément flétri, le plus vite éteint, ou que, s'il conserve extérieurement

sa force, quoique intérieurement changé et corrompu, il passe à l'ennemi, et se met en hostilité avec le bon, le céleste principe.

On ne doit donc pas oublier non plus ces princes d'un génie vaste, d'une volonté ferme, qui exercèrent sur le monde et sur leur époque une influence puissante, mais vicieuse dans sa direction, et funeste dans ses effets : entre ceux-là, après Barberousse, il faut citer peut-être comme le plus remarquable l'empereur Frédéric II, cet ami secret des Sarrasins : ils furent les premiers auteurs de la grande scission qui éclata enfin dans la lutte terrible des Guelfes et des Gibelins, et fendit en deux la chrétienté. Alors la discorde, devenue comme une autre loi de l'univers, régnant sur le monde avec l'autorité d'une puissance distincte et indépendante, quoique secondaire, poursuivit à part, à travers les peuples et les âges, sa course irrésistible, amassant une immense confusion au milieu de laquelle toute individualité, toute influence personnelle, se perd, ou est au moins refoulée dans l'ombre.

J'essaierai de retracer en peu de mots, et d'après l'histoire, la marche générale de cette période du développement de l'humanité européenne, et de spécifier en même temps la nature et la forme de l'état chrétien; depuis le moment où le grand Charles en posa les fondements solides dans la vie et le gouvernement,

jusqu'au temps où la discorde anti-chrétienne altéra sans remède l'un et l'autre, et finit par tout envahir. Et cependant je n'oublierai pas de donner, comme dans un tableau synoptique, la description de tout l'occident chrétien, tel qu'il demeura, la base des développements ultérieurs, et resta jusqu'à nos jours, le grand théâtre sur lequel s'agitent les questions qui concernent le monde et l'humanité entière.

Lorsqu'on blâme, avec une apparence de justice, à cause de ses résultats postérieurs, le partage de l'empire carlovingien, ou bien aussi des autres pays et états de l'Allemagne, on oublie que dans les idées des anciens Allemands, un royaume n'étant pas considéré autrement que toute autre grande propriété allodiale, que tout autre héritage d'une famille princière, devait être soumis aux mêmes lois et aux mêmes coutumes; aussi cet usage existait-il de temps immémorial chez tout chef d'origine allemande.

C'est ainsi que nous voyons le peuple goth, divisé en deux royaumes; et de même que, dans leur propre patrie, c'est-à-dire au nord et sur le littoral de l'Allemagne, les Saxons probablement n'ont jamais été réunis sous un seul chef; ainsi dans l'Angleterre, qu'ils conquirent et repeuplèrent, ils établirent sept duchés ou petits royaumes contigus, mais tellement distincts, que le hasard seul en diminuait le

nombre, par la fusion de plusieurs en un, et qu'ils ne furent jamais que transitoirement réunis en une seule puissance.

On exige des hommes et de l'esprit de ces temps une chose toute moderne, qui ne peut leur convenir, ni leur être appliquée : c'est parce qu'on se laisse préoccuper des idées actuellement en vogue, sur les frontières naturelles et imprescriptibles de tel ou tel pays; sur l'étoile qui prédestine telle nation à l'unité politique; ou sur l'unité nationale nécessaire à toute réunion d'hommes, et à tout état. Mais moi, au contraire, je ne vois que des préjugés dans tous ces prétendus axiomes d'une évidence mathématique, sur lesquels on édifie l'idéal d'un état, qu'on entoure ensuite d'une majesté inviolable, qu'on révère, qu'on divinise même en certains cas, et auquel on voudrait tout soumettre et tout sacrifier.

Dans la simplicité de ces bons vieux temps, un gouvernement doux et paternel, indigène, héréditaire, d'une administration prochaine et peu étendue, paraissait offrir des avantages si grands et si difficiles à remplacer, que jamais sans doute ils n'auraient altéré cette forme pacifique, à laquelle ils étaient habitués, et renoncé au bonheur qu'elle leur assurait, s'ils n'avaient cru entendre l'appel d'un devoir supérieur, qui leur commandait de sacrifier une partie de leur

bien-être national, et de se charger d'une portion d'un lourd fardeau, en entrant dans la confédération d'un empire chrétien qui, selon l'ordre temporel de la Providence, servît d'égide à l'Église, et de tuteur à tous les peuples, ses communs enfants; d'autant plus que, lorsqu'ils se proposaient la gloire, c'était une gloire purement chevaleresque, partant personnelle; et que l'idole de nos jours ; la vanité nationale, suivant les idées modernes, leur était encore étrangère et totalement inconnue. Leur organisation politique ne conviendrait plus à nos temps, puisqu'elle cessa même d'être adaptée aux temps qui bientôt survinrent. Mais il serait à désirer qu'on se fît une règle de prendre et de juger chaque époque, d'après les idées qui lui étaient propres; car c'est le seul moyen de la comprendre et de l'apprécier avec exactitude.

Que malgré le partage du pouvoir et la division du pays, une unité extérieure soit possible et praticable, pourvu qu'ensemble on poursuive un but commun, et tant que ceux aux mains desquels se trouve le pouvoir restent intérieurement unis par un sentiment de fraternité et de concorde chrétienne, par un lien supérieur qui concentre tous les efforts, c'est ce qui résulte de tant d'heureux et glorieux exemples, offerts dans les premiers temps du moyen-âge, et par l'histoire de l'Allemagne en particulier.

Si malgré tout, l'on voulait ériger en loi fondamentale et historiquement universelle, en axiome de théorie politique, que des peuples, que des pays distincts et séparés ne peuvent jamais s'unir dans un but unique et noble, que cette unité fondée sur la justice et la charité chrétienne n'est qu'une utopie impossible à réaliser; comme, d'un autre côté, la division d'après les limites naturelles, la seule qu'on regarde comme parfaite et juste, n'est qu'un problème insoluble, et qui déjoue à chaque instant nos calculs, comme la quadrature du cercle, chacun fixant et désignant ces prétendues frontières éternelles d'après ses vues politiques individuelles, ou ses préjugés nationaux, il ne resterait contre les malheurs de la désunion et les dangers des partages, d'asile et de refuge que dans les bras d'une monarchie universelle et du despotisme militaire ; forme de gouvernement qui, malgré les essais réitérés qu'on en a faits, ne s'est pas plus justifiée et recommandée par ses effets et ses résultats, que cette ancienne coutume de partager les royaumes héréditaires, usitée au moyen-âge en Allemagne. En effet, là aussi on s'aperçut bientôt des inconvénients du partage, aliment continuel de discorde entre des frères, entre des co-héritiers, qui s'enviaient et se disputaient leurs lots respectifs; surtout à mesure que les royaumes devenaient plus vastes.

Dans la première distribution en trois parts du grand empire carlovingien, que Charlemagne avait eue en vue, mais qui ne fut effectuée que par son faible successeur, il est particulièrement à remarquer que l'héritage assigné à l'aîné des frères, à Lothaire qu'attendait l'empire et la suzeraineté, comprenait, outre Rome et l'Italie, tout le pays qui se développe le long du Rhin, depuis la Suisse jusqu'à la mer, entre la France et l'intérieur de l'Allemagne : contrée où les Romains avaient autrefois établi le plus de colonies devenues des villes florissantes, et dont la culture et la civilisation étaient bien plus avancées que celles des deux autres pays qu'elle avait à droite et à gauche.

Guidé par la même sage prévoyance, Charles avait aussi établi sa résidence à Aix-la-Chapelle, dans cet heureux bassin du Rhin, qui était alors la vraie patrie de la civilisation. Cependant cette disposition n'eut pas de durée, grâce aux dissensions fraternelles, et aux autres querelles de famille et de factions, qui s'élevèrent; son seul résultat fut que, malgré les partages et changements postérieurs de dynasties, la partie de cet état qui s'étendait vers la France a continué, depuis lors jusqu'aux temps modernes, à former sous le nom de Lorraine (Lotharingia) un duché particulier, un état indépendant; mais la prééminence des pays qui avoisinent le Rhin, sous

le rapport de la civilisation allemande et comme siége du vieil empire, a subsisté long-temps encore, sans doute avec quelques changements apportés à la forme extérieure.

Après Charlemagne, aucun monarque de cette époque ancienne et obscure, pendant laquelle le christianisme commençait à s'épanouir dans le nord et parmi les peuples allemands, ne brilla avec autant d'éclat entre ses contemporains, que le pieux Alfred, roi de Wess-sex en Angleterre; mais au surplus cet éloge n'appartient pas à lui seul, il revient à l'Angleterre en général, qui, pendant cette période chrétienne de l'histoire moderne, se distinguait glorieusement de tous les autres pays, non-seulement par la religion et la pureté des mœurs, mais encore par la science et la civilisation.

C'est le grand pape Grégoire, comme nous l'avons dit plus haut, qui avait posé dans ce pays les premiers fondements du christianisme et de la culture intellectuelle, en y envoyant comme missionnaires quarante prêtres, dont le zèle fut si actif et l'influence si grande, que dans le siècle suivant les hommes les plus distingués non-seulement de cette île, mais encore des autres pays, sortirent de cette première école chrétienne de l'Angleterre : on connaît par exemple l'évêque Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, et Alcuin, ce savant ami, ce confident du grand

Charles. Du temps d'Alfred, vivait en Angleterre, avec plusieurs autres écrivains latins, rejetons de cette école florissante, le grand Erigène, philosophe chrétien, qui, bien supérieur à son siècle, malgré les erreurs spéculatives dont il n'est pas tout-à-fait exempt, fut un penseur original et remarquable, et qui, pendant plusieurs siècles, n'a pas été égalé ou du moins surpassé; cet Alfred, protecteur des lettres latines, en même temps que poète et auteur dans la langue saxonne, sa langue maternelle; cet Alfred qui rétablissait avec le génie d'un législateur éclairé, et dans un esprit d'ordre et de paix, les anciennes immunités et prérogatives, les institutions provinciales et municipales des Saxons, et devenait ainsi le vrai fondateur de la moderne constitution anglaise; ce même Alfred défendit avec bravoure et constance son pays contre les Danois; et il ne fallait pas moins que ce courage pieux, qui, sous le poids de la plus grande adversité, resta toujours calme et persévérant, pour sauver l'île de la liberté, de leur puissance impétueuse.

Les expéditions maritimes des Normands, qui ravageaient toutes les côtes jusqu'en Sicile et et au-delà; l'irruption des Magyares en Europe, où ils prirent le nom de Hongrois, sont, au neuvième siècle, la clôture et comme le dernier écho de la grande migration des peuples : c'est

une raison pour que j'en fasse ici une courte mention.

Sous un chef hardi et puissant de la Norwège, Harald, à la belle chevelure, le nord pour la dernière fois se mit en marche, et prit son chemin par mer; et cette expédition maritime, qu'on ne peut vraiment regarder comme une croisière de pirates ou d'aventuriers, puisqu'elle se proposait une colonisation durable, et la fondation de nouveaux états, se répandit bientôt sur toutes les contrées et sur toutes les côtes de la mer du Nord et de la Méditerranée. En France on fut bien aise de rattacher au roi, par l'hommage-lige, et sous le nom de duché de Normandie, le pays qu'ils avaient conquis, et qui se trouva ainsi uni à la France, en attendant qu'on pût l'y incorporer.

Appelés par les Grecs contre les Arabes, à Naples et en Sicile, ils y fondèrent en leur nom un royaume qui devait subsister long-temps. Le principe d'une force vitale supérieure, et un ordre politique plus parfait, avaient avant ce temps-là pénétré en Danemark avec le christianisme. Pendant cette époque de la puissance normande, un roi danois, Canut-le-Grand, dominait en Angleterre, jusqu'à ce qu'enfin après une courte résistance, un normand, Guillaume-le-Conquérant, parti de France, y fonda une dynastie nouvelle; et sur le sol de l'an-

cienne constitution libre des Saxons, établit une aristocratie princière et nobiliaire.

Une commotion qui eut lieu dans l'Asie orientale parmi les Uzes et les Petchénéges, dirigea des flots de peuples vers l'occident, et poussa la nation des Magyares, de l'Asie leur pays natal, en Pannonie, où, d'après les relations des historiens de ces temps, les Avares, descendants des anciens Huns, subsistaient encore et vivaient sous le gouvernement de leur chakan. Une fois mis en branle et en mouvement, les Hongrois, encore païens, se précipitèrent au sud, vers la partie septentrionale de l'Italie; et après avoir fait une pointe en Grèce, jusque devant Thessalonique et dans les environs de Constantinople, ils se ruèrent en masses plus nombreuses sur l'occident, et pénétrant bien avant en Allemagne, ils remontèrent jusqu'en Saxe.

Là enfin, le noble roi Henri sut leur opposer une vigoureuse résistance, et permit ainsi à Othon-le-Grand d'arrêter leurs progrès en les battant sur les bords du Lech. Puis des mœurs plus douces et une meilleure législation commencèrent à s'introduire chez eux avec le christianisme, sous Geysa, père de saint Etienne, lequel acheva de consolider cette belle œuvre, par une solide union avec les Allemands. Dans le même temps la Pologne, recevant aussi du christianisme des mœurs et des lois, entrait en com-

munication avec l'occident civilisé, et, sous le rapport politique, surtout avec l'Allemagne.

Parmi les salutaires effets du christianisme, on distingue avec raison les développements magnifiques que la culture matérielle et intellectuelle reçut dans les vallées septentrionales de la Suède, sous les règnes d'Olaüs et de saint Erich, alors que le vieux temple d'Odin à Upsal fut renversé, et que la victoire définitive resta à la religion nouvelle. Pour finir par la nation russe, la plus vaste et la plus populeuse des nations slaves, dans cette vieille et profonde Sarmatie, dominée jadis par les Goths ; une nouvelle dynastie fut fondée à Novogorod par les Warèges, au moment où la gloire des Normands brillait de son plus vif éclat. Soit à cause de cette circonstance, soit à cause de la précédente domination des Goths, les peuples voisins d'origine finnoise, donnaient à ce pays le nom de Gothie. Les Russes reçurent le christianisme des Byzantins, ce qui, outre la distance des lieux, contribua à les maintenir étrangers à l'occident catholique : puis les Mongols dans leurs incursions dévastatrices, désolèrent cruellement ces contrées, et les maintinrent sous leur joug oppressif; de sorte qu'elles ne sont devenues une grande puissance qu'au commencement de l'époque la plus moderne.

Ainsi se trouvait passablement arrondi le cer-

cle de l'occident chrétien, avec tous les états qu'il comprenait. En négligeant quelques distinctions nationales peu importantes ou quelques subdivisions, en ne tenant pas compte des fréquents partages des royaumes, des modifications qu'apportaient aux limites des états les changements de dynasties, ou simultanées ou successives; en ne considérant en un mot que l'ensemble, tel qu'il était et demeura en général et en substance, l'occident chrétien présentait au fond dix états ou peuples principaux.

L'Allemagne et l'Italie, comme siéges de l'empire chrétien et du chef de l'Eglise, forment le centre de ce grand corps. La France et l'Angleterre sont ensuite ses membres les plus actifs et les plus influents; tandis que l'Espagne est surtout, et presque exclusivement, occupée de sa lutte particulière contre les Maures. Si vous comptez ensuite les pays scandinaves qui ont encore quelque rapport avec l'Allemagne; la Pologne et la Hongrie, fréquemment en contact avec l'empire, depuis leur accession au christianisme; enfin les deux points extrêmes, les deux derniers rameaux de cet arbre, dans le nord et l'est de l'Europe, savoir, l'empire byzantin et l'empire moscovite, entre lesquels la religion établit une sorte d'affinité, vous aurez géographiquement et historiquement le cercle entier de la chrétienté d'alors.

Après la chute de la maison carlovingienne, l'empire reprit une nouvelle force par l'élection du généreux Conrad, duc de Franconie. Ce prince pieux et chevaleresque, sage et vaillant, avait à lutter contre beaucoup d'obstacles ; et il ne fut pas toujours secondé par la fortune. Mais il termina sa royale carrière par une action qui le place au-dessus de beaucoup de conquérants et d'illustres monarques, et qui eut pour l'avenir des résultats plus avantageux que maint règne brillant. Dans cet acte, le plus précieux joyau de la couronne de gloire de ces temps, resplendit d'une manière si frappante la nature propre et intime du sentiment et de l'esprit chrétiens, dans son rapport avec la souveraineté et la grandeur terrestre, qu'il m'est bien permis d'en faire ici une légère mention. Sentant sa fin approcher, et convaincu que, des quatre nations principales qui se partageaient alors l'Allemagne, la nation saxonne étant la plus grande et la plus puissante, pouvait seule, dans ces temps de dangers, continuer avec succès la lutte au profit de l'ensemble, ce monarque généreux commanda à son frère de porter la sainte lance, le glaive béni des anciens rois, et tous les autres insignes de l'empire, à un prince qui jusqu'alors avait été le rival de sa maison, à Henri, duc de Saxe, chez lequel la fortune était réunie au plus noble caractère.

En le désignant pour le successeur de son choix, dans le dessein de mettre une puissance forte et pacifique à même de protéger l'ordre divin dans la chrétienté, il sacrifia tout à la fois la grandeur de sa maison, et la vanité nationale. Mais ce sentiment qui n'hésite pas à faire avec sagesse et réflexion l'héroïque sacrifice de toute ambition personnelle aux éternelles exigences de l'ordre temporel de la Providence et aux besoins reconnus de l'époque, est précisément celui sur qui repose l'état chrétien, celui qui rend un état chrétien puisqu'il en constitue l'essence. Par cet acte, Conrad est devenu le second fondateur, après Charlemagne, le conservateur de l'empire d'occident; il a pareillement posé les vrais fondements de la nation allemande, puisque sans la résolution de cette grande ame, son morcellement et sa dissolution eussent été à peu près inévitables.

L'évènement justifia son choix. Le nouveau roi, Henri, victorieux partout, mit ses plus grands soins à bâtir un grand nombre de villes, à rétablir la paix et la justice, à maintenir l'ordre et les mœurs chrétiennes, et facilita à son fils, encore plus grand que lui, le rétablissement de l'empire chrétien en Italie, où toutes les voix l'appelaient de la manière la plus pressante. Ce premier âge des rois saxons fut en général pour l'Allemagne l'heureuse époque de sa plus grande

puissance et de sa force la mieux réglée ; au sein de la tranquillité intérieure et d'une prospérité florissante, les progrès de la culture intellectuelle s'annoncèrent aussi par une multitude d'ouvrages excellents de l'école latine, qui vit bientôt après des essais de développement tentés dans la langue nationale.

Tout aussi peu historiquement fondées, et bien plus absurdes encore que les reproches faits aux Carlovingiens et en général à ces vieux temps, à l'occasion des partages impolitiques de l'empire, sont ces plaintes que ne cessent de répéter les historiens modernes, au sujet de ces expéditions armées que les rois et empereurs allemands dirigeaient si souvent vers l'Italie et vers Rome, et du malheureux hasard qui attachait à la nation allemande la dignité d'empereur de la chrétienté. Aveuglé par l'esprit de parti, on n'entre pas dans l'idée de cette dignité, on ne voit pas que les temps demandaient impérieusement une souveraineté universelle, protectrice, qui servît de rempart à tout l'occident chrétien, et contre l'anarchie intestine, et contre les attaques des peuples infidèles, deux ennemis qui menaçaient ensemble d'éteindre les lumières du christianisme dans une nouvelle barbarie générale.

En jugeant ces vieux temps avec nos idées modernes, on ne peut pas apprécier ni même

concevoir ce sentiment chrétiennement sublime, ce sentiment héroïque qui dévouait nommément une nation, à cause de sa force intérieure et de sa position topographique, à la fonction pénible de servir de soutien et d'appui à l'édifice, et de le protéger envers et contre tous. Et cette mission, qu'imposait d'ailleurs l'opinion générale, cette mission qui exigeait une sollicitude exclusive, la nation ne pouvait la remplir qu'aux dépens de sa tranquillité et de son propre bien-être.

Sans un pareil centre qui tenait solidement réunies toutes les parties de ce grand corps, l'Europe chrétienne, incapable de résister au premier choc violent, aurait été renversée par l'inondation impétueuse des peuples mahométans et mongols; elle se serait dissoute en une foule de petits états, et abîmée pour toujours en une anarchie irréparable; au lieu que par ce moyen, quelque grand que devînt le désordre et la confusion, quelque développement que prît la fureur des discordes intestines, on avait toujours une digue et une barrière à leur opposer. De même que le vœu que prononçait le chevalier ennoblissait son état, et donnait à ses armes une sorte de consécration religieuse, ainsi la haute magistrature de l'empereur était en partie spirituelle; l'empereur était considéré comme un serviteur de Dieu, qui, après avoir reçu son ser-

ment, l'avait investi du glaive suprême de la justice générale. Aussi voyons-nous que c'était là sublime idée de ce devoir, bien plus que des pensées et des projets d'une ambition égoïste, ou d'une vaine gloire, qui animait et remplissait la vie des plus actifs et des plus puissants d'entre les premiers empereurs.

Cette sollicitude commune pour la chrétienté établissait un lien fort étroit entre les droits et les devoirs du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, et plaçait les deux chefs de l'occident en une dépendance réciproque. Lorsque le puissant empereur, Othon-le-Grand, appelé en Italie par le vœu général, eut reconnu de ses propres yeux l'état des choses, et la dépravation qui régnait à Rome, où parmi les factions des barons qui entouraient le Saint-Siége, une des familles puissantes employait les intrigues pour se maintenir sur le trône pontifical, et disposait de la tiare comme d'un droit d'héritage; il usa de son autorité impériale pour casser l'élection, et pour élire un pontife plus digne à la place de celui qui ne s'était élevé que par cette voie illégitime, et que la voix publique du monde entier avait depuis long-temps condamné.

Comme toute la chrétienté se dirigeait encore d'après les mêmes principes, on ne s'abusait point sur la bonté ou sur la malice d'une action; un sentiment infaillible en pénétrait la vraie si-

gnification, et la tendance essentielle : aussi tout se décidait et se terminait promptement, sans difficulté, et sans un égard trop craintif et trop scrupuleux pour la forme. Mais l'unité de sentiment est-elle détruite, et par suite le sentiment a-t-il cessé d'être le principe dirigeant de la vie publique, dans l'état et dans l'histoire; le jugement politique s'attache presque exclusivement à la forme extérieure, au point de droit, à ce qu'il peut avoir de litigieux ou d'inviolable. Alors, comme dans chaque fait historique, on ne voit plus au fond qu'un précédent, qui peut produire des effets utiles, ou avoir des suites fâcheuses, on a entièrement perdu l'habitude de juger une grande action, seulement comme telle, et d'après le sentiment qui l'a produite; on n'y pense même pas.

Mais alors le monde et le siècle entier applaudirent unanimement à cet acte de justice de l'empereur Othon. D'un autre côté, lorsque le clergé de Rome, dans le premier mouvement de sa reconnaissance et de son admiration pour le prince qui l'avait sauvé du gouffre d'une insupportable anarchie, et des liens de cette famille indigne, priait avec instance l'empereur de vouloir bien se charger pour l'avenir et pour toujours du choix d'un digne chef de l'Eglise; il était dès lors facile de prévoir que l'excès d'une pareille prérogative, réellement in-

compatible avec l'indépendance de l'Eglise, pouvait et devait, si le pouvoir temporel en continuait l'exercice, amener un jour une forte réaction de la part du pouvoir spirituel. C'est ce qui arriva effectivement cent ans plus tard, alors que Grégoire VII, homme doué d'une grande énergie de caractère, vint réformer l'Eglise, et rétablir son indépendance contre une foule d'usurpations illégitimes de la puissance temporelle.

Un empereur belliqueux, d'un esprit turbulent, mais dénué de caractère, sur lequel, d'après le jugement unanime de cette époque, pèsent de graves reproches, et qui s'est chargé de la responsabilité de fautes de toute espèce, ayant alors pris l'initiative des agressions, et s'étant avisé d'attaquer et de déposer le pape; celui-ci à son tour lança contre son ennemi les foudres de l'Eglise; et non-seulement cette condamnation sympathisait avec l'opinion publique, déchaînée contre le règne désastreux du chef temporel, elle était aussi conforme à l'idée qu'on avait alors du droit, et selon laquelle l'empereur indubitablement pouvait être appelé à rendre compte de ses actions. C'est pourquoi Henri IV lui-même trouva plus prudent de se faire absoudre de l'excommunication, par une soumission apparente, que de la combattre par la force; ce qui ne l'empêcha pas de continuer ensuite ses hostilités contre le pape, dont le mal-

heur et la persécution ne purent faire fléchir le courage.

Quant au caractère personnel de ce pape, on a bien reconnu depuis qu'il était entièrement pur de vues basses et d'égoïsme ; que la force et la sévérité qu'il déploya n'étaient inspirées que par le zèle ardent qui le portait à réformer l'Eglise et le monde : justice enfin a été rendue à ses grandes qualités ; et chose remarquable, c'est principalement et avant tout, grâce à des écrivains protestants de l'Allemagne, que le nom de Grégoire VII a cessé d'être considéré comme mot de ralliement, et comme la plus simple expression d'un des partis qui agitaient une époque à laquelle nous sommes si étrangers. Arrêtons-nous cependant encore un peu sur la chose elle-même, et sur l'idée qu'on s'en faisait alors.

Dans les temps modernes, on regarde comme un principe immuable, comme l'axiome fondamental de la théorie politique, que la personne du souverain n'est en rien responsable ; et conséquemment on éprouve une violente indignation quand on voit dans le moyen-âge traiter de cette manière un prince si plein de vices, et si oublieux de sa propre dignité. Qui se permettrait d'élever des doutes sur la vérité du principe ? Or s'il ne s'agissait que d'établir un parallèle entre les deux époques, on pourrait opposer à ces excommunications, lancées autrefois con-

tre les souverains, au grand scandale de tant d'historiens, les assassinats et les exécutions publiques des têtes couronnées, qui souillent le cours des trois derniers siècles; assurément l'histoire du moyen-âge n'aurait rien à craindre d'une pareille épreuve.

Nous ne devrions donc pas être si pressés de décider en faveur des temps modernes, ni tant nous applaudir du haut degré de notre morale politique, et de la perfection des maximes et des principes qui régissent notre vie publique. Dans l'idée et le sentiment qu'on avait alors du pouvoir et du droit, un contrôle et une responsabilité réciproques existaient entre la puissance séculière et la puissance temporelle, et entre leurs deux chefs respectifs. Dans les constitutions les plus vantées des états de nos jours, on a cherché aussi à établir du mieux qu'on a pu un contrôle et une dépendance mutuelle; en donnant au souverain le droit de dissoudre et de clore les parlements, et d'opposer par son *veto* une digue aux décisions législatives; en autorisant à leur tour les parlements à paralyser le nerf du gouvernement, par le refus du vote de l'impôt et des subsides, et à tirer, non du prince qui ne compte plus pour rien, mais de ses ministres, un compte rigoureux, un jugement sévère; ce qui fait que le gouvernement chancelle du moment où l'opposition parvient à obtenir

une majorité absolue. Maintenant que cette forme de dépendance et de contrôle mutuel, introduite dans la théorie politique moderne, présente moins de dangers que celle du moyen-âge, il serait bien téméraire de le soutenir, et on serait bien en peine de le prouver.

Comme tout dans le moyen-âge et dans ses institutions, avait une couleur et un caractère religieux, il ne faut pas s'étonner que l'opposition entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir temporel ait été religieuse ; la dépendance réciproque de l'un et de l'autre chef suprême étant fondée sur la religion ainsi que le but et l'essence des deux dignités. Ce n'est qu'accidentellement, par les excès d'une malheureuse irritabilité, due à l'imperfection humaine, par des procédés absolus de part et d'autre, et non par la nature de la chose elle-même, par le vice de son principe et de son idée, que la scission devint plus tard si grande, si longue, et si souvent presque irrémédiable; qu'il fut cependant facile de rétablir la paix entre les deux pouvoirs, à l'aide d'une sage et intelligente composition, à l'aide d'une condescendance mutuelle. On le voit dans l'arrangement pacifique des différends sur l'investiture, sous le successeur de Henri IV, accommodement qui aurait été durable, si le caractère dur et opiniâtre des empereurs Gibelins, et surtout de Barberousse, n'eût troublé cet accord :

jusqu'à ce qu'enfin la lutte entre les Guelfes et les Gibelins, gagnant de plus en plus en violence, le schisme politique devint général, et la discorde apparut de nouveau dans l'histoire de ces temps, comme la souveraine du monde.

Digitized by Google

LEÇON XIV.

Idée fausse qu'on se fait du moyen-âge. — Trois époques bien distinctes dans le moyen-âge. — Ce qu'il y a de défectueux et de mauvais au moyen-âge est dû au caractère absolu du temps ; ce qu'il a de beau, de regrettable, est dû au sentiment religieux dont il était pénétré.—Institutions caractéristiques et chrétiennes du moyen-âge ; la *trève religieuse et la paix de Dieu;* les croisades. — Le règne de Frédéric Ier est le point de revirement du bien au mal. — Lutte entre les Guelfes et les Gibelins. — Littérature du moyen-âge. — Trois époques. — Première époque, l'époque scolastico-romantique. — Poésie : Dante et Pétrarque. — Philosophie scolastique ; est forte de rationalisme. — Deux sources de cette philosophie : le caractère absolu du temps, et le goût du mystérieux. — Jurisprudence. — Funeste introduction du droit romain dans les anciennes législations germaines. — Irruption des Mongols. — Rodolphe de Habsbourg, fondateur d'une nouvelle dynastie impériale. — Philippe-le-Bel. — Séjour des papes à Avignon.— Grand schisme d'Occident. — Prise de Constantinople.— Deuxième époque dans la littérature du moyen-âge, littérature romano-antique, autre principe de dissolution.

Une simple ébauche du tableau historique du moyen-âge, faite à grands traits et d'une main large, une simple esquisse d'un sujet qui offre une richesse inépuisable, suffirait pour convaincre que de grands caractères qu'on ne retrouve en

aussi grand nombre dans presque aucune autre période de l'histoire, que des intérêts puissants, d'importants mobiles, que surtout de nobles sentiments et des idées élevées étaient alors en présence et luttaient entre eux; qu'ainsi dans cette prétendue anarchie du moyen-âge, partout on sent une plénitude de vie, on reconnaît des efforts sublimes, on découvre même à des traces nombreuses une force supérieure et divine.

D'un examen exact et attentif il ressort en même temps avec une évidence de plus en plus frappante, que tout ce qu'il y avait de bon et de grand dans l'état, non moins que dans l'église, provenait du christianisme et de la merveilleuse puissance de la religion, qui régnait généralement sur les cœurs. Ce que d'un autre côté nous regrettons d'y voir, ce qui se présente à nous comme imparfait, défectueux, ou même funeste, il ne faut pas l'attribuer à cette base morale qui en elle-même était excellemment vraie et parfaitement bonne; mais bien au caractère passionné des hommes, et, on serait tenté de le dire, du temps lui-même. Dans l'ardeur de la lutte, ce caractère devint nécessairement égoïste.

Il est vrai que telle n'était pas sa première tendance; il est vrai encore que cet égoïsme n'était pas un vil intérêt personnel, ou une ambition commune et vulgaire : l'égoïsme de ces temps consistait dans ce *vouloir* et ce *faire* ab-

solus qui, sous l'empire d'une idée, d'une détermination fixe, marchent en avant, se jettent d'un extrême à l'autre, provoquant et reproduisant sans cesse un excès par l'excès opposé. En certain cas la source de cette opiniâtreté aveugle était sans doute l'absence du discernement, de la prudence et du calme qui auraient dû accompagner cet enthousiasme héroïque, cette admirable énergie de la volonté, et cette force prodigieuse d'activité et de caractère. Mais pour cette époque, le véritable principe du mal, de l'opposition et des hostilités, il faut le chercher dans ce penchant inné à l'homme, ou qui est devenu pour lui une seconde nature, dans cet esprit de discorde qui se développa alors sous une forme d'autant plus terrible, qu'il vint se joindre à ces éminentes qualités que nous exaltions tout à l'heure.

Cependant aussi il s'en faut beaucoup qu'on ne doive se représenter l'histoire entière du moyen-âge que comme un état d'anarchie continuelle; ce qu'on n'est que trop enclin à faire de nos jours, parce qu'on n'a égard qu'aux formes extérieures de la vie, à ces constitutions politiques, si différentes des nôtres qu'aujourd'hui elles sont presque inintelligibles. Il faut avant tout distinguer ici les époques. En effet la différence est bien sensible entre les temps postérieurs, et cette première et heureuse pé-

riode de solidité intérieure, pendant laquelle l'unité se maintint dans les sentiments religieux qui servaient de base à l'État et à l'Église.

Quelques dissensions isolées et particulières, contenues d'ailleurs dans de certaines bornes par les mœurs chevaleresques et par la loi de l'honneur, les luttes plus longues et plus souvent réitérées de quelque nation guerrière contre l'irruption des Barbares, ou contre des voisins turbulents et dangereux, n'autorisent pas encore à stigmatiser une époque du reproche d'anarchie universelle. Mais il est pour nous un motif bien pressant d'étudier dans l'histoire et d'apprécier parfaitement la puissance du sentiment considéré comme base d'un état, la solidité de cette base chrétienne qui fut en général celle des gouvernements dans les plus beaux jours du moyen-âge : c'est que, de notre temps, où le sentiment a cessé d'être le principe de la vie publique, et où la mobile opinion a pris sa place, on voudrait bien détruire l'empire de celle-ci, on sent vivement le besoin de rappeler la salutaire influence de celui-là; or, jusqu'ici du moins, on n'a pu réussir à rendre au sentiment son unité et sa solidité. Toutefois la mise en regard et le parallèle d'un siècle et d'un état fondé sur le sentiment, d'un état et d'un siècle qui n'a d'appui que l'opinion, ne laissent pas d'être utiles, et peuvent amener des résultats avantageux.

Si tout ce qu'il y avait de bon et de grand au moyen-âge ne s'y montre que par fragments, comme je l'ai déjà fait observer, si cette circonstance ne contribue pas peu à grossir l'apparence d'anarchie que présente l'ensemble de cette époque; la faute en est à tant de causes perturbatrices qui vinrent fondre sur elle, ou à la réaction décidément hostile dont elle fut assaillie. Mais cette puissance merveilleuse de restauration qui redressait sans cesse la chrétienté occidentale, qui la relevait avec de légères modifications de la ruine profonde où elle tombait momentanément et de l'horrible chaos où dans ces instants de transition s'abîmaient l'État et l'Église; cette puissance de résurrection ne peut être attribuée qu'à la solidité de la base religieuse sur laquelle reposait l'édifice des peuples chrétiens et de leur histoire, et qui traversa plusieurs siècles sans paraître aucunement ébranlée.

Le même phénomène s'est renouvelé, la même vertu s'est déployée d'une manière éternellement mémorable, à des époques subséquentes, et jusque de nos jours. Puisse cette force, qui se répare et renaît d'elle-même, mais qui toutefois s'affaiblit chaque jour, et s'éteint de plus en plus avec la succession des temps; puisse-t-elle ne pas finir par faire complètement défaut à l'homme et à la chrétienté!

Parmi les institutions caractéristiques et inti-

nement chrétiennes du moyen-âge, il faut particulièrement citer la *trève religieuse* ou *la paix de Dieu*, qui au commencement du onzième siècle opposa une digue puissante à cette fureur incessamment croissante des guerres intestines et privées. Sans qu'on puisse dire avec précision comment et en quel lieu elle prit naissance, elle fut accueillie en plusieurs endroits comme une voix de conciliation partie d'en haut, comme une révélation immédiate, comme une douce loi de la volonté divine ; elle fut proclamée partout à la fois ; elle fut partout obéie avec une foi pieuse. Le son des cloches annonçait la trève sacrée ; et du mercredi au soir jusqu'au lundi matin, toute guerre était suspendue, toute hostilité devait cesser. Sans doute avec nos idées et nos opinions modernes, on peut demander pourquoi on ne défendait le désordre que pendant quatre jours seulement, pourquoi il n'était pas tout de suite interdit pendant les sept jours de la semaine, pourquoi au lieu de cette *paix* on ne portait pas des lois bonnes et sévères, en maintenant ensuite leur exécution avec discernement, activité et vigueur.

Mais en pensant et en parlant ainsi, on fait preuve d'une complète ignorance ; car alors, comme maintenant, et comme toujours, les lois criminelles étaient impuissantes à atteindre beaucoup de luttes, de troubles et de guerres.

Or qui ne trouvera pas conforme à la prudence, qui ne regardera pas déjà comme un grand avantage, en attendant une paix durable encore impossible à réaliser, d'établir toujours préalablement un armistice sûr et glorieux, et de ravir ainsi au principe hostile plus de la moitié de son influence funeste, et de la durée de son action? et combien ne se serait-on pas estimé heureux depuis, en tant d'autres époques révolutionnaires plus récentes, alors que rien n'était respecté, que rien n'était épargné, que tout ce qui est sacré se voyait objet de haine et de persécution; si on avait pu opposer au désordre général un semblable boulevard, une pareille paix sacrée, n'eût-elle donné que quelques jours de relâche.

Ce que nous devons donc surtout admirer, c'est la vertu de la religion et du sentiment religieux, grâce auquel, sans aucun concours de la force extérieure ou d'une autorité temporelle quelconque, un règlement si contraire à la passion dominante du siècle fut généralement accueilli avec foi et piété, puis constamment observé avec humilité et obéissance.

L'énergie du sentiment religieux porté jusqu'à l'enthousiasme fut également le vrai ressort, le principal mobile de la première croisade; et l'éloquence ardente de Pierre l'hermite, les tableaux touchants qu'il traça de la terre sainte et de l'op-

pression sous laquelle gémissaient les saints lieux, y contribuèrent, dans le principe du moins, beaucoup plus que la prétendue politique des papes, qu'on nous représente comme visant dès lors à l'affaiblissement de la puissance des rois, et à l'établissement de la liberté constitutionnelle ; car ces effets, quoique historiquement vrais et incontestables en eux-mêmes, ne ressortirent que plus tard d'une manière sensible, ne furent nullement remarqués alors, et ne pouvaient par conséquent être calculés d'avance. Cette première croisade ayant coïncidé avec l'époque de la plus grande splendeur et du plus brillant éclat de la race normande, les héros normands et surtout ceux de France, y prirent une part très active.

On regardait alors peut-être avec raison, l'oppression des Sarrasins comme une guerre générale et perpétuelle contre la chrétienté ; c'est la même idée qui présida donc aussi à la lutte chevaleresque des chrétiens ; ils n'y virent qu'une résistance, une guerre défensive contre les mécréants. A en juger par les évènements ultérieurs, Jérusalem et l'Egypte devaient politiquement et militairement être regardées par l'Europe comme les avant-postes de la chrétienté, dans cette lutte acharnée, dans cette guerre *humaine*. Après des actions héroïques, après des faits d'armes incroyables et vraiment merveilleux, la croix victorieuse fut plantée dans la cité sainte, vers

la fin du onzième siècle; et le pieux Godefroy-de-Bouillon, ce héros chrétien, fut proclamé roi de Jérusalem, titre qu'il déclina avec humilité, comme ne pouvant convenir qu'au divin fils de David. C'est dans les saints lieux mêmes que prirent naissance les deux premiers ordres de chevalerie religieuse : les chevaliers de Saint-Jean, qui, armés pour protéger les pélerins, réunissaient à leurs attributions militaires le soin des malades ; et les Templiers, appelés ainsi, d'après l'ancien édifice de Salomon, et le souvenir des mystères mémorables qui étaient attachés à ce lieu. Des instituts chevaleresques de ce genre dans lesquels les qualités les plus opposées de la nature humaine se fondaient et s'unissaient ensemble, ne peuvent se juger sur le principe rationnel et mathématique d'une unité qui nivelle tout, d'une égalité universelle qui ne tient aucun compte du sentiment et de la personnalité; mais la voix des siècles a décidé en faveur de ce merveilleux phénomène historique, et lui a conservé jusqu'à nos jours, au milieu de toutes les fluctuations de l'inconstante opinion, l'estime et la considération générale.

De même cinquante ans plus tard, ce fut encore la pieuse éloquence de S. Bernard, bien plus que des considérations politiques, qui enfanta la seconde croisade, et qui arma l'Europe entière contre les Sarrasins dont les nouveaux

progrès semblaient menacer la ville sainte. On évalue à plus de cinq cent mille le nombre des guerriers et des pélerins armés qui, sous la conduite de l'empereur Conrad et du roi de France, inondèrent l'orient et la Judée. L'enthousiasme religieux et l'héroïsme chevaleresque, ame et mobile de ces expéditions, n'étaient pas toujours unis à toute la prudence, à toute la circonspection nécessaires; toutes les précautions n'étaient pas prises par rapport à l'influence d'un climat étranger, aux besoins matériels d'une armée si nombreuse et à la connaissance des lieux; et faute de cette instruction préalable et de cette prévoyance, plusieurs milliers d'hommes périrent dans cette seconde croisade; comme il était arrivé dans la première, et comme il arrive presque toujours dans ces guerres qui exigent la mise en mouvement et le déplacement lointain de trop grandes masses.

C'était comme une nouvelle migration des peuples qui, dans une direction contraire à la première, refluaient de l'Europe sur l'Asie; phénomène historique remarquable! duquel on trouve cependant une explication suffisante dans le nombre même des croisés; en considérant leur multitude comme une preuve de fait que l'Europe avait alors un excès de population, dont elle cherchait à se décharger à cette occasion et de cette manière. Et si, d'un côté cette nom-

breuse population pouvait contribuer et prêter matière aux troubles, aux désordres intérieurs; d'un autre côté, elle témoigne aussi bien hautement que l'anarchie n'était pas d'une nature aussi destructive, aussi dépopulatrice qu'on serait quelquefois tenté de le croire d'après les tableaux qu'en tracent maints historiographes modernes.

C'est le règne de l'empereur Frédéric Ier, qu'on peut fixer dans l'histoire de l'Allemagne, comme le vrai point de revirement du bien au mal, comme le *point* central entre la première période du moyen-âge, où l'esprit chrétien prédominait, et cette dernière période plus avancée, où la discorde entre les Guelfes et les Gibelins ne laissa plus d'espoir de conciliation. D'odieuses hostilités contre le vieux peuple saxon avaient commencé dès le règne, funeste à tous égards, de l'empereur Henri IV, dont la mémoire est pour cela même chargée d'un tort si grave envers la nation allemande; dès lors la jalousie des Est-Francs et de la dynastie impériale issue de ce sang avait travaillé à la destruction de ce duché, le premier, le plus grand des duchés nationaux. Barberousse consomma son anéantissement et coupa ainsi, avec une révoltante ingratitude, la racine de l'arbre qui avait le plus glorieusement et le plus puissamment ombragé l'Allemagne; car c'est un fait que la plus heu-

reuse et la plus brillante époque de l'histoire allemande a été précisément celle des grands empereurs saxons. Ce même empereur gibelin détruisit avec une égale indifférence et avec une cruauté atroce et inouïe la ligue des villes lombardes, et avec elle le beau et jeune printemps de la civilisation italienne.

Les deux factions si universellement connues des Guelfes et des Gibelins sont les mêmes qui se représentent partout dans les autres périodes de l'histoire, et jusque de nos jours, sous d'autres noms, il est vrai, avec des formes extérieures différentes, et quelquefois dans une position relative opposée; mais alors elles apparaissent sur le théâtre de l'histoire avec les grandes et gigantesques dimensions de ces caractères puissants et héroïques du moyen-âge. C'est toujours le parti de ceux qui courent après la liberté et les innovations; le parti de ceux qui tiennent inébranlablement à la foi antique et au sentiment basé sur elle. Or l'esprit de liberté et d'innovation prend suivant la différence des âges tant de physionomies diverses, qu'il n'est pas impossible en soi qu'il s'introduise dans le monde à l'aide de la puissance impériale et de la force des armes; et l'histoire atteste que plusieurs fois il a émané de sources semblables.

Tel fut en effet le caractère qu'il présenta au moyen-âge et avec lequel il domina si long-

temps, faillit tout envahir; tandis que le sentiment de la légitimité qui tient aux anciennes croyances et aux vieux principes, animait l'opposition de l'Eglise contre les envahissements de la puissance séculière. Cependant Barberousse lui-même se réconcilia avec le pape; et l'on vit encore une fois un accommodement pacifique entre le chef spirituel et le chef temporel, terminer la longue lutte qui les avait divisés. Puis dans une nouvelle croisade entreprise avec Richard-Cœur-de-Lion, et avec le roi de France, dans le dessein d'envahir Jérusalem ravie aux chrétiens par Saladin, le puissant empereur, sans avoir pu réaliser son vœu, termina enfin son active carrière.

Le dernier empereur gibelin, Frédéric II, avait été élevé par un pape que distinguent entre tant d'autres, la noblesse de ses sentiments et les brillantes qualités de son esprit, par Innocent III, son tuteur, qui en cette qualité s'était chargé des soins de son éducation, et avait protégé son enfance; et ce fut cependant sous son règne que la vieille querelle éclata de nouveau, plus violente et plus implacable que jamais. Dès lors, ni ce prince, ni sa race ne virent la fin de la discorde qui ne cessa que par la ruine de la maison des Hohenstaufen, la plus puissante de toutes les dynasties du moyen-âge. Toutefois il se maintint encore long-temps, ce nom de Gibelin, gravé

dans le monde en sanglants caractères; et après que le nom même en fut effacé, l'Europe resta en proie à son esprit pendant plusieurs siècles.

Si les derniers empereurs et princes souabes, issus d'une branche de la même famille, Henri VI par exemple, et quelques autres, se montrèrent amis des lettres, de la poésie provençale et des lais d'amour allemands; ce penchant n'adoucit pas leurs mœurs et ils n'en déployèrent pas moins tous un caractère de fer. Henri VI exerça des cruautés inouïes à Naples. Le sanguinaire Ezzelin, gouverneur de la Lombardie, au nom de Frédéric II, a laissé en Italie et dans le monde une si épouvantable mémoire, que son nom seul suffit pour caractériser cette époque, et exempte de toute autre citation. Conradin seul, le dernier de sa race, tomba, victime innocente, sacrifiée à la haine qu'on portait à ses ancêtres: il périt à Naples sur un échafaud, dressé par Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui s'était emparé de ce royaume, patrimoine légitime du jeune prince.

Dans la bulle d'excommunication lancée contre Frédéric II, le pape reprochait à cet empereur si spirituel, d'un génie si original, et d'une instruction si étendue pour son temps, une incrédulité secrète, une aversion et une inimitié décidées contre le christianisme; mais l'opinion publique et géné-

rale faisait planer sur lui le même soupçon. Si sa croisade eut une fin plus heureuse que celle de son aïeul, il le dut à une paix qu'il sut habilement conclure avec le sultan d'Egypte ; par ce moyen il reconquit les saints lieux, et se mit lui-même sur la tête la couronne de Jérusalem. C'est encore lui qui le premier apporta en Europe la traduction arabe des ouvrages d'Aristote. Or comme la science et la philosophie du moyen-âge subirent un grand changement dans le courant de ce siècle ; comme la poésie et les arts reçurent aussi alors, chez les peuples de l'occident, un développement nouveau et plus actif, il ne sera sans doute pas déplacé d'offrir ici en peu de traits ce qui, sous ce rapport, appartient à la caractéristique générale de cette période de l'histoire.

Au temps de la chevalerie, et dans son histoire, c'est déjà toute une poésie que la réalité et la vie. Comment s'étonner que cette vie, toute d'imagination, se soit déployée avec une végétation luxuriante, comme un nouveau printemps de l'esprit poétique, dans des chants et des ballades, dans des contes et des récits chevaleresques entremêlés d'antiques traditions et de fables merveilleuses, en Allemagne et en France, en Angleterre et en Espagne, c'est-à-dire là où la chevalerie était l'élément dominant de la société, et où elle avait reçu le plus riche développement? J'ai re-

connu qu'une philosophie de l'histoire qui ne s'occupe que de la marche progressive de l'humanité, de tout ce qu'il y a de grave et de sérieux dans son développement, en un mot de la caractéristique du monde en général, devait bien plus s'occuper de la condition morale du moyen-âge, de ses opinions, de ses croyances, de ses idées politiques, soit de celles qu'il puisa dans le sentiment religieux, soit de celles qui lui furent inspirées par l'esprit hostile d'opposition anti-chrétienne, que du côté estétique de cette époque, qui peut bien inspirer à la sensibilité de l'artiste un certain amour, une sorte de prédilection pour la superficie et les contours de ce temps chevaleresque, pour le romantisme de sa vie, pour la nouvelle forme qu'elle a donnée à l'art moderne, mais qui n'atteint pas, ne résout pas, n'éclaire même pas les profonds, les vrais problèmes, les problèmes sociaux et humains de cette période mémorable.

Quant à cette direction romantique, qui fut bien incontestablement une force coagissante sur la vie, qui eut bien assurément une influence puissante sur beaucoup de phénomènes importants de cette époque, je me contenterai d'une seule observation générale, laquelle offre une explication psychologique, non moins applicable aux formes particulières, sous lesquelles se manifestent la conscience et l'esprit des nations et

des époques entières, qu'à la caractéristique des individus isolés.

De même que là où l'opinion est le principe dominant de la vie, il arrive toujours qu'elle se divise bientôt, qu'elle se morcelle, se confond, et se dissout en un chaos de doctrines rationnelles de toute espèce; et qu'alors les sectes et les partis opposés, engageant une lutte interminable, appelant à leur secours toutes les ressources de la rhétorique publique, remplissent de leur mille et un systèmes le temps, la vie et le monde, qui finissent par en être étourdis et absorbés; de même, là où c'est la religion qui fait le fond, l'essence, le germe vital de toutes les existences, où les affections et les pensées qui jaillissent de ce germe intérieur deviennent aussitôt mouvement et action; si le sentiment religieux se divise et s'isole, si, se détachant de son centre, il se porte vers un extrême quelconque, nous verrons certainement une direction correspondante de l'imagination prédominer dans les phénomènes historiques de la vie nationale et publique; c'est ce qui a eu lieu, sinon dès le commencement, au moins dans les périodes ultérieures du moyen-âge, principalement à partir des croisades qui font époque sous ce rapport, et pendant le cours de ces guerres lointaines.

Quelque nombreux caractères que ces expé-

ditions et autres évènements remarquables de ce genre portent de leur noble origine, c'est-à-dire du sentiment religieux primitif, il n'en est pas moins vrai que, prise en soi, et considérée comme une tendance excessive et partiale, la prédominance de l'imagination sur la vie réelle est toujours une conséquence de la division de la vraie force, un signe de dissolution dans l'harmonie intérieure, qui ne peut jamais s'établir solidement dans le monde et dans les rapports extérieurs, si elle n'a été préalablement établie et fixée dans la conscience.

Le grand vice du moyen-âge, celui du moins qui se montre le plus sensiblement dans sa dernière époque, et depuis les Gibelins, formulé d'une manière abstraite et dans sa généralité psychologique, se réfléchit sans aucun doute dans le caractère particulier de sa poésie, de ses arts et de ses sciences; et c'est sous ce point de vue, par rapport au signalement de l'ensemble, à l'élément spécifique et à l'esprit général du développement de l'humanité chrétienne dans cette période, que ce côté de l'histoire offre ici un grand intérêt, et prend une importance toute particulière. Or ce vice est précisément ce penchant, que j'ai déjà signalé, vers les extrêmes, cette disposition à l'absolu en tout, dans la forme du commandement, les décisions et les croyances, dans le vouloir et dans le savoir;

dans la pensée et dans tous les produits de l'imagination.

Le germe primordial de ce défaut, la prédisposition à ce mal se trouve déjà dans la source même des nations modernes, et surtout des cinq peuples à la formation desquels se mêlèrent beaucoup d'éléments romains, ou qui furent même un produit du mélange du vieux caractère national allemand, des mœurs et de la constitution germaines, avec la civilisation et la langue latines: je parle des nations allemande, anglaise, française, italienne et espagnole.

Là donc où le caractère allemand, la force héroïque naturelle aux Germains furent mis en harmonie et fondus en une unité bien compacte par l'amour chrétien et le sentiment religieux, avec l'entente du monde, avec la raison pratique des Romains; là surgirent, de cet heureux accord, ces grands et doux caractères, sur lesquels j'ai appelé l'attention, dans la première période de l'empire d'Allemagne et du moyen-âge en général.

Mais dès que la puissance religieuse eut fléchi, que le sentiment chrétien se fut affaibli, troublé et obscurci; les deux éléments qui devaient serrer le lien de l'humanité se brisèrent, et l'on ne vit plus, d'un côté que la prudence romaine, comme assez souvent l'atteste plus tard l'histoire d'Italie et de France; et de l'autre, chez les Ger-

mains surtout, que l'impétuosité guerrière, que l'orgueil chevaleresque, abandonné à lui-même, sans être tempéré par le principe supérieur. Ou bien, si cet instinct romain de domination si rigoureusement conséquent, cet esprit des affaires et du monde, se réunissaient à la force prodigieuse du nord, sans être balancés et adoucis par la sublimité du christianisme et par l'onction de la charité divine; c'était alors la combinaison la plus funeste de toutes; et elle fut offerte dans ces génies puissants, mais terribles, qui apparurent dans la lutte des Gibelins.

J'ai déjà suffisamment montré, relativement au but que je me propose, comment le penchant à l'absolu, ce gouffre qui abîme et engloutit tout amour et toute vie, poussait le monde politique d'alors d'un extrême à l'autre. Mais cette tendance absolue se produisit aussi dans l'art et la poésie, ainsi que dans la science du moyen-âge: ce qui est d'autant plus concevable que la science, la poésie et l'art ne reçurent leur plein développement que dans la période où cette funeste direction avait enfin triomphé.

Si d'une part, la poésie chevaleresque était, surtout au commencement, toute fantastique, si elle ne reçut que plus tard une forme plus belle, par la douce symétrie, par la mélodie suave de l'art romantique; de son côté la science scolastique se perdait en une foule de vaines spécula-

tions, qui n'étaient pas même au fond métaphysiques, en une foule de subtilités logiques, de discussions purement verbales et vides de sens.

Dante, ce grand poète italien, ce modèle de classicisme, cet artiste profond, avec la manière étrange dont il a su réunir dans son ouvrage, dans son vaste édifice des *visions*, et mener de concert, à travers les trois régions du monde invisible, et cette imagination fantastique, cachet du temps, non-seulement dans la poésie chevaleresque, mais dans toutes les directions de l'esprit humain; et les maximes de l'atroce politique des Gibelins, au milieu desquelles perce tout naturellement la vénération pour l'antique Rome; et la science scolastique, avec son appareil de distinctions futiles; Dante n'a pas produit d'école proprement dite, il n'a pas proprement tracé de route à l'art moderne; mais il n'en offre pas moins un phénomène extraordinaire et merveilleux, éminemment caractéristique de l'esprit particulier à cette première époque scolastico-romantique de l'art et de la science européenne.

Des éléments de nature bien diverse sont rassemblés dans son ouvrage, et encore ils ne s'y présentent pas toujours isolés, ils n'ont pas chacun leur terrain propre; mais souvent, dans un contact singulier, ils semblent faire un

échange réciproque de sphères et de rôles. Ainsi, non-seulement le fond et le sujet de ses tendres chants, de ses apophtegmes érotiques sont une vraie scolastique de l'amour, exposée et traitée à dessein, suivant les règles de l'école, mais encore jusque dans l'expression et la rime, l'imagination s'est fait un aimable jeu des antithèses logiques, des formes du syllogisme, et de toutes les arguties de la dialectique. La même bizarrerie, chose étrange, plaît encore au sentiment dans Pétrarque, qui fut à la fois un des premiers restaurateurs de l'ancienne littérature, et un des premiers fondateurs de la culture moderne.

Cette imagination créatrice se déploie peut-être, avec plus de richesse encore que dans la poésie, dans cette merveilleuse architecture du moyen-âge, dont les magnifiques monuments sont semés partout, en Allemagne, en Angleterre, dans une partie de la France, dans le nord de l'Italie et à Venise. Le style des églises de Byzance forma la base primitive de cette architecture gothique, qui du reste put aussi emprunter par-çi par-là quelque chose aux édifices fantastiques des Arabes. Mais c'est l'esprit du moyen-âge allemand qui se prononce le plus distinctement dans ses ornements ingénieux et dans sa féconde originalité. C'est aussi à cette époque, mais plus tard que l'architecture, qu'en Italie et en Allemagne la peinture commença à se

développer. Elle était dans sa plus belle phase au quinzième siècle ; alors que, essentiellement chrétien, cet art était presque exclusivement consacré à des sujets religieux que commandait l'Église ou la piété des particuliers. Elle conserva ce caractère profondément significatif et cette éminente perfection jusqu'à Raphaël. Alors sa tendance, anciennement religieuse et chrétienne, fut remplacée par l'enthousiasme pour l'antiquité païenne, qui, dans cette époque de la culture intellectuelle et artistique de l'Europe, devint le caractère dominant non-seulement de la peinture, mais encore de la littérature et de la science. Que tout ceci ait été dit, non à cause de l'art lui-même, qui, s'il était notre objet spécial, mériterait un examen et une exposition plus spéciale et plus détaillée, mais dans le seul but de compléter le tableau général ou j'inscris chaque époque et chaque degré de la marche progressive qu'a suivie dans son développement la civilisation moderne.

L'empereur gibelin qui apporta de l'orient Aristote traduit ou travesti en arabe, puis passé de cette langue en latin, et rendu ainsi souvent inintelligible, ne fit pas à l'Europe un riche, un précieux cadeau. Les philosophes chrétiens de la première période du moyen-âge, Scot Erigène, contemporain d'Alfred, l'estimable théologien Anselme, dans cette Angleterre qui con-

servait toujours un rang fort éminent dans les lettres latines et dans la civilisation chrétienne, puis un peu plus tard, en France, Abailard, et ce saint Bernard, dans la douce éloquence duquel respire avec tant de grâces, une plénitude de piété, un mysticisme de sentiment profond, sont pour les idées et le fond, pour le style et l'exposition, en un mot comme penseurs et comme écrivains, incomparablement plus clairs et plus positifs que les scolastiques de l'âge suivant : ils se montrent encore presque entièrement étrangers à cette folle profusion de puérilités logiques et de subtilités métaphysiques insubstantielles.

La physique était encore trop insignifiante et trop pauvre pour former une science distincte, ou même une branche distincte de la science, raison de plus pour que, selon qu'il était d'ailleurs tout naturel alors, la philosophie demeurât étroitement liée à la religion et à la théologie. Mais aussi, sans tenir même compte des circonstances particulières de l'époque, il est en soi et par soi évident, il est évident partout et toujours, que la philosophie chrétienne ne pouvait reposer que sur une base religieuse ; elle est incompatible avec une doctrine qui érige la nature en principe suprême, qui contient ainsi les germes de la divinisation de la nature, renouvelée des païens sous une forme scientifique.

D'un autre côté elle ne saurait pas davantage émaner du principe du *moi* absolu, ou de la raison individuelle, qui de son propre fonds prétend être productive, en se concentrant en elle-même, au lieu de s'abandonner avec confiance à Dieu et à sa révélation.

Or, sous l'un et l'autre rapport, eût-il été lu dans sa propre langue, et parfaitement compris, Aristote n'était qu'un guide fort peu sûr et très propre à égarer, aussi bien dans la philosophie de la nature, que dans les questions et les objets d'une haute métaphysique. Les meilleurs, les plus utiles des écrits du philosophe grec, à savoir ses ouvrages politiques et moraux, ne pouvaient même pas être compris par ses admirateurs scolastiques : en effet, se liant en général aux mœurs et à l'histoire politique des Grecs, ils ne deviennent intelligibles que par l'étude approfondie des sources originelles, que par une connaissance parfaite de leur à-propos. Puis ses livres de logique et de rhétorique n'offrent d'intérêt que par leur rapport pathologique avec cette maladie morale des Grecs, la dialectique, et avec l'omnipotence qu'exerçait chez eux la fausse rhétorique. Enfin on manquait encore totalement des connaissances et des ressources préalablement nécessaires pour comprendre, utiliser et apprécier d'une manière convenable, et comme notre époque pourrait le faire, les ou-

vrages les plus purs du pénétrant vieillard, ses écrits sur la physique appliquée et sur l'histoire naturelle.

Si la philosophie du moyen-âge, au lieu de commenter Aristote, eût continué de prendre pour maîtres les premiers penseurs de l'occident chrétien dont nous avons parlé plus haut, ou même les Pères de l'Eglise, assurément, quand même elle eût été bornée à ceux de l'Eglise latine, comme les doctrines de Platon, les seules doctrines anciennes qui soient compatibles avec une philosophie de la révélation, étaient depuis long-temps transplantées et acclimatées sur le sol chrétien; elle se serait développée plus vite et plus facilement, elle aurait reçu une forme plus pure et plus claire, elle aurait eu un achèvement plus prompt et plus complet. Ou s'il fallait, à cette fin, puiser absolument aux sources grecques et originales, pourquoi les empereurs et autres souverains puissants, qui protégeaient les arts et les sciences, ne songèrent-ils pas à importer directement de Constantinople, pendant l'aventure éphémère de l'empire latin de Byzance, les trésors de la langue grecque, au lieu d'attendre la destruction de cette capitale, pour nous offrir cet Aristote si cruellement défiguré, cet imbroglio absurde en arabe, encore plus dégoûtant en latin?

Si l'engouement du siècle pour Aristote pro-

venait d'une part de son penchant vers les idées absolues, d'un goût décidé pour l'escrime dialectique, il faut avouer aussi qu'il tenait beaucoup à l'espoir secrètement nourri de pénétrer et de s'approprier, par la magie de tous ces artifices logiques, les secrets et les mystères de la nature, et par conséquent à ce désir insatiable de cueillir un fruit de science regardé au moins comme défendu. Or c'est de quoi précisément le véritable Aristote n'offre pas la moindre trace : et cependant on s'obstinait alors à chercher dans ses ouvrages le résumé de tout savoir et de toute pensée libérale.

La base de la science était donc, sous tous les rapports, essentiellement fausse; et il en est résulté les conséquences les plus funestes, non-seulement pour la théologie, mais pour tout le siècle et pour l'esprit général de l'époque. Mais une fois le mal devenu incurable, une fois du moins le siècle lancé sur la pente de cette fausse route sans pouvoir être arrêté, il faut savoir gré aux théologiens judicieux, éclairés, doués en même temps d'une grande pénétration philosophique, comme saint Thomas d'Aquin, d'avoir érigé sur cette base vicieuse mais consacrée du rationalisme aristotélicien, un édifice de doctrines, dans lequel ils cherchaient à mettre partout en harmonie le savoir

avec l'essence de la foi et avec le dogme; et d'avoir, du moins de ce côté, tenté de garantir leur temps des suites funestes de cette fausse direction de la philosophie. Cependant après tout, et à considérer la chose historiquement, ils ne réussirent à établir qu'une harmonie apparente; et la science scolastique, c'est-à-dire, en d'autres termes, le rationalisme du moyen-âge, éclata encore souvent, même depuis ces louables tentatives, en présomption arrogante, ou même en opposition hostile aux doctrines de la révélation.

Cet esprit scolastique du moyen-âge dégénéré, réagit d'une manière tout aussi funeste sur la vie et sur les sciences qui ont un rapport plus direct avec elle, spécialement sur la jurisprudence; et un autre présent non moins malheureux que celui de l'Aristote arabe, introduit en Europe par Frédéric II, fut l'ancien droit et le vieux code romain, que le gibelin Frédéric Ier confirma solennellement dans les plaines de Roncaglia, avec tous les droits régaliens et toutes les prérogatives de la couronne qu'il sut en faire découler à son profit; ouvrant ainsi pour les siècles suivants la porte et l'entrée à tous les tours et détours de la chicane, à cette dialectique inextricable du barreau, à une scolastique juridique sans issue et sans fin. Déjà sans doute dès auparavant la jurisprudence romaine, ce

code prolixe de Justinien, faisait autorité sous les empereurs est-francs, lorsque le jurisconsulte allemand Irnérius fonda à Bologne une chaire à cette nouvelle science; mais les vieilles formules de domination universelle qui se trouvent éparses dans ce corps de droit romain, souriaient tout particulièrement aux empereurs gibelins, avec leur caractère et leur façon de voir; ils s'en servirent donc en diverses occasions avec assez peu de réserve contre les empereurs grecs et contre d'autres rois, comme de titres évidents, ou du moins très plausibles du droit qu'ils revendiquaient à la monarchie universelle.

Ainsi c'est à partir du temps des Gibelins, et par suite de la vogue des principes absolus, que ce corps de lois romaines, dont les formules artificielles et la rigoureuse conséquence ne s'harmonisaient ni avec la vie nouvelle, ni avec les mœurs allemandes, ni avec l'esprit du christianisme, devint l'objet d'une science à la mode, ou plutôt l'occasion d'une nouvelle maladie du siècle. La vraie tâche de la science du droit dans l'occident chrétien aurait été de ne voir dans cette vieille jurisprudence qu'un art parfait; d'emprunter par conséquent ses formes, mais d'en réformer l'esprit d'après les principes et les idées du droit chrétien, en se faisant un devoir de puiser aux sources indigènes et de recueillir tant de bonnes choses dans les anciennes

législations germaines. Toutes locales, il est vrai, et éminemment individuelles, celles-ci pour la plupart convenaient aux mœurs simples et à l'enfance d'une nation belliqueuse, sans répondre aux besoins des civilisations postérieures plus avancées; et cependant elles offrent partout, avec des traces d'une haute équité, la base nette et précise de la liberté véritable.

Mais ce travail aurait dû être fait sous l'empire du sentiment chrétien, qui seul était capable de concilier et d'harmoniser tant d'éléments hétérogènes, et qui plus tard fit défaut. Or à cette époque vraiment chrétienne et pour cela même politiquement si grande, la science manquait; et c'est par cette raison que j'ai avancé précédemment que, si la constitution sociale et politique de la chrétienté est restée imparfaite, il ne faut pas autant s'en prendre à des vues égoïstes ou hostiles qu'au défaut de connaissances et de lumières. Il n'y a que les temps modernes, que nos temps, qui se soient trouvés en position et en mesure de tenter la solution du problème laissé irrésolu par les temps passés, et de réparer ce vide d'une jurisprudence, d'une législation chrétienne. Que si la chose n'est pas encore faite, que si elle ne l'est pas du moins d'une manière suffisante et complète quoique toutes les données nécessaires à une solution si importante pour toute la société eu-

ropéenne soient sous la main, il ne serait pas bien prudent de différer davantage, et de laisser échapper encore une fois le moment opportun.

Je n'ai plus qu'à exposer en peu de mots comment, au milieu de la collision générale, lorsqu'une fois le monde ne sut plus ce que c'est que mesure et égards, la violence de la lutte entre l'État et l'Église, entre le chef spirituel et le chef temporel, tourna au détriment, à la ruine même de l'un et de l'autre. Depuis la dernière excommunication de Frédéric II, on vit plusieurs compétiteurs à l'empire se succéder sans interruption : c'était d'abord des princes allemands, puis un prince de la maison d'Angleterre et un roi de Castille. Aucun ne fut généralement ni régulièrement reconnu. Pendant un long intervalle le monde fut en proie à l'anarchie, et livré au droit du plus fort : sombre interrègne dans l'ordre politique entier, et dans tous les rapports de la vie publique.

Le soleil de la justice et de la paix qui brille au ciel de l'éternelle vérité, semblait s'être obscurci, s'être éteint, sur ce théâtre de perversité, sur ce séjour de l'implacable discorde. Et cet état de désordre sauvage, qui faisait craindre à chaque instant des maux plus grands encore, dura pendant une génération entière! Et comme pour ajouter à l'aspect sinistre, à la teinte sombre du temps, les chrétiens reper-

daient Jérusalem et toute la Terre-Sainte! En vain saint Louis dans la dernière croisade contre l'Égypte avait-il encore une fois fait tous les efforts possibles pour sauver et conserver les possessions chrétiennes dans l'orient, où le maintien d'un royaume chrétien eût pu servir dans la suite de boulevard et de barrière aux provinces plus rapprochées de l'Europe, contre l'invasion de la puissance mahométane. Cependant de ce côté le danger n'était pas encore si imminent; car ce ne fut que cent ans plus tard que les Turcs se ruèrent de l'Asie-Mineure sur l'Europe, envahirent d'abord les provinces septentrionales de l'empire byzantin, et commencèrent à menacer la chrétienté occidentale.

A l'époque même du grand interrègne, un orage plus terrible se formait contre l'Europe, dans la puissance formidable des Mogols, et la menaçait d'un danger plus prochain. Comme si l'esprit de la destruction soupçonnait ou savait que la force de la chrétienté dans l'Europe civilisée était intérieurement affaiblie par la discorde, un vieillard, docteur ou prêtre de cette nation encore païenne, avait annoncé cinquante ans auparavant à un jeune homme, connu plus tard sous le nom de Gengis-Kan, c'est-à-dire, maître du monde, que le grand-esprit lui était apparu dans une vision, siégeant sur sa porte

de feu, pour juger les peuples de la terre ; et que par un arrêt solennel il avait destiné et assigné, à lui, au jeune kan des Mogols, l'empire du monde.

Pénétré de cette idée, Gengis-Kan traversa la terre avec ses bandes innombrables; il conquit la Chine, le Thibet, le Japon, subjugua toute la Chowasrémie mahométane, et s'avança jusqu'à la mer Caspienne. Les quatre fils du conquérant continuèrent son œuvre commencée, et se partagèrent d'après les quatre points cardinaux la tâche de la désolation. Celui à qui l'occident échut couvrit de ses hordes innombrables l'Europe et la chrétienté. Le trône de Rurick, le plus puissant au nord, fut renversé, et la Russie, gémissant sous le joug oppresseur des Mogols, demeura pendant plusieurs siècles incorporée au kannat de Kiptschak. La Pologne fut inondée par ce torrent dévastateur; le roi de Hongrie fut vaincu et obligé de fuir hors de son pays; la Silésie fut ravagée, et la défaite sanglante de l'armée chrétienne à Liegnitz remplit de terreur tout l'occident.

Heureusement le fléau ne s'avança pas plus loin en Europe; sa marche, détournée comme par la main divine, se dirigea contre le califat arabe de Bagdad, qui reçut le coup mortel, puis contre l'Inde et autres pays asiatiques et mahométans. C'était là un avis donné en passant,

mais d'une manière bien expressive et bien terrible, du besoin que la chrétienté avait d'un puissant protecteur, et de cette concorde qui seule pouvait la rendre assez forte pour résister aux invasions impétueuses des peuples barbares. Aussi ce besoin, vivement senti et clairement conçu fut-il la vraie, l'unique cause du rétablissement de l'empire dans l'occident.

L'ordre commença à renaître dans l'empire d'Allemagne par les soins de Rodolphe de Habsbourg, qui, simple comte d'Alsace, et malgré les autres propriétés de sa famille dans les Alpes, le cédait en puissance aux autres prétendants; mais qui était en grand honneur auprès de plusieurs princes, à cause de ses éminentes qualités chevaleresques. Un concours heureux et presque miraculeux de circonstances fortuites détermina inopinément son élection à la dignité impériale, qui lui parut à lui-même, et fut regardée par beaucoup d'autres, comme une sorte de vocation supérieure. Quoique en bonne intelligence avec le pape, il ne put effectuer son voyage à Rome, parce que avant tout il employa son temps à faire disparaître le règne de la force, à rétablir et à consolider, autant qu'il était possible alors, la paix, l'ordre et la justice.

L'histoire lui a su gré et lui a tenu compte de tout ce qu'il a fait dans ce temps de désordre; et comme chef de sa dynastie, il est devenu le fon-

dateur d'une puissance qui, dans les siècles suivants, a été pour l'Allemagne et même pour l'Europe entière un centre de ralliement et de conservation. Cependant l'anarchie releva souvent sa tête hideuse ; le désordre reprenait le dessus dans l'empire, comme dans les autres états ; on commençait donc à sentir partout combien faisait faute une puissance protectrice, grande, et libre dans ses allures; l'absence du lien de la vie, et de la politique, du sentiment religieux, laissait un vide encore plus grand; et l'Europe inclinait de plus en plus vers une dissolution générale, vers une immense catastrophe.

Sous les successeurs de Rodolphe, jusqu'à Maximilien et Charles-Quint, l'influence des empereurs fut en grande partie restreinte à l'Allemagne et à ses affaires intérieures; ce qui par conséquent ne nous offre pas un intérêt général, celui que nous devons chercher. Les voyages à Rome maintenaient bien le souvenir des vieux droits et des anciennes prétentions des empereurs ; mais sans procurer à ceux-ci aucun avantage durable, ni aucun accroissement réel de puissance. L'autorité impériale ne s'exerça plus, sous la forme de protectorat général, que dans la convocation des conciles, dont la chrétienté et l'Eglise éprouvèrent bientôt un si grand besoin.

Effectivement, de cette malheureuse scission

entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, des résultats sortirent encore bien plus funestes pour l'Eglise et pour son chef. Dans la grande lutte des papes avec les empereurs, l'objet de la dispute était toutefois le droit réel et même le premier principe et l'essence de tout droit dans l'état chrétien, et en général dans la société humaine; et malgré l'alliage impur et les exagérations que l'esprit absolu y mêla plus tard, il n'en est pas moins vrai qu'une idée élevée faisait le fond de la question, d'un côté comme de l'autre. Avec le roi de France, Philippe-le-Bel, qui prit la place des empereurs, dans cette opposition du pouvoir séculier contre le pouvoir spirituel, commence une nouvelle époque, dans la politique européenne, qui avait alors entièrement cessé d'être chrétienne.

A la place de ces grands motifs, de ces idées élevées, qui dirigeaient un Grégoire VII, ou des empereurs comme Barberousse et Conrad, on ne vit alors qu'une politique mesquine, une avidité égoïste, une indigne fourberie. Sous tous les rapports, Philippe-le-Bel peut être considéré comme le digne prédécesseur de Louis XI. Sa conduite envers l'ordre entier des Templiers, leur supplice ou leur assassinat juridique, dans le but de confisquer leurs biens, fut une violence que rien ne peut justifier, pas même la légitimité des soupçons conçus contre quelques uns

des membres, ou contre une portion plus dépravée de l'ordre, à l'occasion de certaines coutumes et doctrines, de certains usages et mystères importés de l'orient et contraires au christianisme.

Mais assurément ces soupçons ne pouvaient atteindre l'ordre entier ni son digne grand-maître, ainsi qu'il fut reconnu de suite ou bientôt par le roi de Portugal et par le pape lui-même. En tous cas, ce n'est pas avec ce despotisme qu'une affaire ecclésiastique aussi importante aurait dû être examinée et conduite. D'un autre côté, les exagérations intempestives et les prétentions absolues de Boniface VIII, qui, dans son caractère et sa conduite, portait le cachet gibelin aussi prononcé que les empereurs que l'on a qualifiés de ce nom, ne pouvaient que sourire à Philippe-le-Bel, en lui fournissant le motif et l'occasion d'attirer le pape en France, d'y faire élire, à la vacance du Saint-Siége, un nouveau pape de son choix, puis de retenir celui-ci prisonnier à Avignon, où il lui était plus loisible de le faire accéder à ses vues égoïstes, comme dans l'affaire des Templiers; enfin pour couronnement de ce plan politique mûrement combiné, de fixer pour toujours dans ses états la nouvelle résidence des papes.

C'est ainsi que les papes demeurèrent pendant soixante-dix ans dans une dépendance complète de la France. Puis, lorsqu'enfin un des papes eut

réussi à s'esquiver de cette captivité babylonienne du Saint-Siége, et à retourner à Rome, il en résulta qu'ici et là on choisissait des papes, qu'on opposait l'un à l'autre. Ce fut un schisme dans l'Eglise, qui la troubla encore pendant quarante ans, et qui ne se termina que par le concile de Constance. Le christianisme ne pouvait recevoir de plus grave atteinte qu'une pareille scission dans l'Eglise même, laquelle dérouta entièrement les esprits, et dut produire une confusion inexprimable dans toutes les régions de la vie et de l'ordre public.

De même que sans la puissance protectrice des premiers empereurs chrétiens, qui réunissaient tout l'occident en un seul faisceau, l'Europe en général et l'Allemagne en particulier auraient succombé bien vite, inhabiles à résister à la fougue impétueuse des conquérants étrangers et des peuples barbares; de même sans l'autorité pontificale, principe et centre de l'unité, maintenant l'Eglise en un seul corps, le christianisme lui-même se serait promptement dissous en une foule de sectes particulières, de petites communautés, et même peut-être de religions tout-à-fait différentes et opposées, au milieu desquelles il eût fini par s'absorber et disparaître.

On ne saurait m'objecter le maintien de l'orthodoxie dans la vieille Eglise grecque, où le patriarche n'a pas la puissance spirituelle, ni l'in-

fluence sur la vie, que le pape avait au moyen-âge. Car ici, avec l'esprit actif, remuant et inquiet de l'occident, dans la mobilité rapide de son développement, on ne devait guère s'attendre, même en matière de foi, à cet engourdissement de l'orient, où la vie est éteinte, où le cœur a cessé de battre, et qui n'offre plus que l'immobilité de la tombe. Mais en occident, l'Eglise n'avait pu être affaiblie et ébranlée par sa lutte avec le pouvoir temporel, sans qu'il en résultât, pour la religion même et dans le domaine intime de la foi, des conséquences funestes et fatales. Il est vrai qu'il se développa d'abord contre la corruption croissante, contre le mal imminent, une résistance spirituelle, une sorte de remède moral, qui puisé dans la religion même, parfaitement conforme à son esprit, avait une vertu tout-à-fait chrétienne. Et l'on vit encore une fois, comment cet esprit d'assistance et de conseil, ce paraclet promis à l'Église par son divin fondateur, sait à chaque crise offrir le remède propre et convenable. Et c'est à ce signe qu'on reconnaît une origine supérieure, lors même que sous la main des hommes qui l'appliquent, le remède ne reste pas ce qu'il était au commencement, qu'il ne produit pas tous les effets qu'on pouvait en attendre, et qu'il devient de plus en plus inefficace.

Si les grandes richesses de l'Église n'étaient

pas le seul sujet des récriminations du pouvoir séculier, elles en étaient au moins un des principaux, et elles choquaient en outre beaucoup d'esprits, surtout parmi le peuple. On avait d'abord fondé le clergé sur la possession foncière, on l'avait ainsi naturalisé dans la commune et la cité ; dans un zèle indiscret, on l'avait même enrichi par des dotations de tout genre ; puis le clergé lui-même, tout en travaillant à la culture intellectuelle de l'Europe, n'avait pas négligé celle du sol ; mais il l'avait au contraire exploitée fort avantageusement. C'est ainsi que les chefs des monastères, les abbés, les évêques et tout le haut clergé, étaient devenus des seigneurs opulents, membres des états, et princes. Sans doute, dans les premiers temps surtout, ils avaient usé de ces richesses et de cette puissance avec dignité en général, et d'une manière profitable au bien public.

Les annales de toutes les nations modernes, et l'histoire particulière de chaque état, grand ou petit, témoignent des services éminents que les dignes ecclésiastiques du moyen-âge rendirent à l'état et à la société, même sous le rapport civique et purement extérieur. Cette vérité était généralement reconnue. En détachant le haut clergé de l'état, en l'arrachant de la place qu'il y occupait, on aurait fait un tort considérable à l'état lui-même. Aussi dans les querelles des em-

pereurs et en général de la puissance temporelle avec l'Eglise et son chef, il ne s'agissait nullement dans le principe des propriétés ecclésiastiques, auxquelles personne ne songeait à toucher ; il n'était question que de la suzeraineté sur ces propriétés, et de la reconnaissance de cette suzeraineté. D'un autre côté on comprend aisément que, chez tous les membres du haut clergé, les services n'ont pu être également évidents, que l'usage qu'ils ont fait de leurs richesses n'a pas pu être également digne, ou exempt de reproches. Mais par de là les abus et les mauvais exemples individuels, il y avait déjà, aux yeux non-seulement du peuple, mais encore de plusieurs ecclésiastiques mêmes, un grand scandale dans cette opulence du clergé, dans sa splendeur, dans sa haute position sociale et politique, qui paraissait contraster avec les préceptes de l'évangile et la pauvreté volontaire des premiers chrétiens.

Ce fut là aussi le motif principal, le texte favori, la cause première de l'opposition populaire qui, entrant dans la voie déjà ouverte par les grands du monde et les souverains, marcha contre l'Eglise avec une audace de plus en plus croissante.

Il était donc tout-à-fait conforme aux besoins du temps qu'au rebours de ces ecclésiastiques, dont je ne veux contester ni la vertu ni le mé-

rite, mais qui, devenus trop puissants, s'étaient entourés d'un faste trop mondain, des hommes d'une éminente piété vinssent à se réunir dans le but de rentrer, par l'abnégation la plus rigide, par la plus héroïque humilité, au niveau du peuple et des conditions vulgaires, de donner l'exemple de la pauvreté évangélique la plus parfaite, ou de se dévouer avec un zèle exclusif à l'enseignement du peuple et à la prédication. Des hommes vraiment saints, humbles et pieux, armés d'une force merveilleuse, entrèrent dans cette carrière nouvelle; et plusieurs d'entre eux n'hésitèrent pas à dénoncer avec une grande franchise les vices et les abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise, dans l'état et dans les différentes classes de la société. Mais eux aussi, ils rencontrèrent de l'opposition et des contradicteurs, et bientôt ils furent l'objet de la censure et du blâme. C'est ici qu'il faut distinguer soigneusement les produits de l'imperfection humaine, la dégénération tout individuelle et toute personnelle, d'avec l'esprit divin, le feu éternel et sacré qui avait présidé à la naissance de ces institutions et de tant d'autres établissements ecclésiastiques et religieux.

L'opposition populaire à laquelle le pouvoir temporel lui-même et surtout la lutte des empereurs gibelins, avaient donné la première impulsion, se développa donc chaque jour avec

deux papes d'Avignon et de Rome ; et là, sans égard pour le sauf-conduit impérial, il fut condamné et livré au supplice. Mais comme l'injustice et l'oppression provoquent toujours des représailles, peu d'années après les conseillers impériaux furent à Prague jetés par les fenêtres du château. Ce fut le signal d'une révolte populaire générale; à la tête de bandes furibondes, Ziska ravagea la Bohême, et se précipita sur les pays allemands limitrophes, répandant partout la terreur avec son armée hussite, forte de soixante-dix mille hommes. Ce soulèvement s'apaisa; mais l'Europe mûrissait ainsi de plus en plus pour une grande catastrophe.

Un autre orage, que depuis long-temps on voyait grossir à un autre point de l'horizon et approcher chaque jour plus menaçant, vint enfin crever et fondre avec éclat sur l'occident ébranlé. Maîtres depuis près de cent ans des provinces septentrionales de l'empire byzantin, les Turcs étendirent la main sur Constantinople, et l'antique église de Sainte-Sophie fut convertie en mosquée. Dès lors pendant plus de deux siècles, arrêter les progrès ultérieurs de cette puissance formidable, devint l'objet de la plus pressante sollicitude pour la moitié la plus voisine, et partant la plus menacée de l'Europe, pour l'Allemagne, pour l'Autriche, pour la Hongrie et

pour la Pologne. Les empereurs se virent obligés de concentrer vers ce but unique tous leurs efforts, et d'y absorber leurs meilleures forces : ce qui paralysa leurs autres entreprises, et ajouta d'une manière bien funeste à tous les autres embarras qui compliquaient alors les affaires de l'Eglise et de l'Etat, et le système entier des puissances européennes.

Mais pour les études scientifiques et pour la culture intellectuelle, la première catastrophe produisit immédiatement de nombreux résultats fort importants, pendant la seconde moitié du quinzième siècle. Les Grecs fuyant en Europe, et apportant avec eux les richesses classiques et les trésors littéraires dont elle avait été si longtemps privée, occasionèrent et provoquèrent une nouvelle et brillante époque dans la civilisation et dans la science européenne, en Italie d'abord, puis en Allemagne, pays si étroitement lié avec l'Italie, et enfin dans tout le reste de l'occident. La connaissance de la langue et de la littérature ancienne ne s'était jamais entièrement perdue parmi les ecclésiastiques et les savants grecs, quoique entre leurs mains elle ne fût le plus souvent qu'un fonds mort qui attendait, pour être utilisé et rendu à la circulation au profit de la vie, l'esprit plus actif des Européens. Les meilleurs des derniers empereurs byzantins,

les Paléologues surtout, ou étaient versés eux-mêmes dans les sciences, ou du moins les aimaient, les avaient ainsi protégées, et leur avaient donné une nouvelle vie.

Déjà aux signes précurseurs de la chute de l'empire d'orient, et avant la prise de Constantinople, à l'occasion surtout des essais tentés pour la réunion de l'Eglise grecque et de l'Eglise romaine, l'Italie avait vu accourir dans son sein beaucoup de Grecs, parmi lesquels bien peu cependant, eu égard au nombre des émigrants, passèrent au catholicisme. Ces réfugiés avaient ouvert des écoles à leur langue et à leur science, et avaient fondé des bibliothèques; et, si du temps de Pétrarque, on pouvait compter ceux qui, en Italie, connaissaient la langue et la littérature grecques, dont Boccace et lui étaient des plus ardents zélateurs, en revanche, sous les Médicis, Cosme Ier et le grand Laurent, Florence était devenue une brillante pépinière de savants hellénistes. A Rome aussi, la maison du cardinal Bessarion, consacrée aux sciences, rappelait l'académie platonicienne. L'étude des écrivains de l'ancienne Rome fut en même temps ranimée par là dans un sens et dans un esprit plus classique.

Des poètes latins, des savants de cour, formés à l'école des anciens, des écrivains politiques,

se servant de la langue latine qui était alors la langue de la diplomatie, des hommes d'état et de grande influence, initiés par l'étude des anciens, à l'histoire et à la politique græco-romaines, des amateurs de tout genre, passionnés pour l'antiquité païenne, donnèrent le ton à cette nouvelle et seconde époque de la science et de la culture intellectuelle de l'Europe.

Ce fut aussi de cette érudition grecque, de cette littérature ancienne ressuscitée que l'esprit du siècle reçut principalement sa direction, son caractère et sa forme. Les sciences naturelles, quoique leur sphère se fût étendue par la rectification de l'astronomie et par une plus vaste connaissance de notre planète, due à la découverte de la quatrième partie du monde, étaient encore trop peu développées, comme sciences et dans leur idée intime, pour qu'elles pussent dès lors, comme elles le firent plus tard, influer efficacement sur l'ensemble de la culture intellectuelle, et donner à la science, une autre, une nouvelle direction.

Quelques hommes isolés de cette époque de régénération, tels que Pic de la Mirandole, et surtout l'allemand Renchlin, dirigèrent leurs efforts vers une philosophie plus profonde et plus conforme aux idées de Platon. Bessarion, Marsile Ficin et autres, commencèrent aussi à

favoriser et à cultiver eux-mêmes de préférence la philosophie platonicienne. Mais ce n'était là que des exceptions, des essais, qui ne furent pas même toujours exempts d'erreurs. Il n'en est pas moins regrettable, en somme, que ces germes d'une philosophie meilleure soient demeurés sans développement; grâce aux efforts que la vieille scolastique opposait partout à ces tentatives d'innovations heureuses, et à l'anarchie que la nouvelle discorde jeta bientôt dans les esprits, et qui amortit et paralysa jusque dans son principe toute tendance supérieure; au point que, même au siècle brillant des Médicis, les résultats de cette nouvelle culture intellectuelle se trouvèrent presque exclusivement bornés au domaine des arts, et à l'application politique de la littérature ancienne.

Cette prétendue renaissance avorta donc, resta donc incomplète, ou plutôt, à prendre la chose dans un sens plus général et plus élevé, elle n'en fut jamais une. Dans les sciences mêmes, ce que l'on avait acquis, quelque empressé qu'on fût à le produire à l'envi et à en faire parade, n'était plutôt qu'une lueur vaine et passagère, et n'offrait pas une base solide et pure. Plusieurs de ces esprits classiques étaient beaucoup plus versés dans l'histoire et la politique des anciens, ou même dans leur mythologie, qu'ils reprodui-

saient avec engouement ; ils étaient plus citoyens de la vieille Rome ou d'Athènes qu'ils n'étaient hommes de leur temps, au courant des affaires de leur époque, vraiment chrétiens, et instruits des principes et des doctrines du christianisme.

Si donc la science européenne avait été, à son début, scolastico-romantique, le caractère qu'elle prit alors, et qu'elle dut à la direction particulière, au ton des nouvelles idées, au style que ces idées malgré quelques nuances diverses et au milieu de quelques modifications locales, avaient toutefois généralement imprimé à la vie ; ce caractère de la science est un enthousiasme pour l'antiquité païenne qui ne se concentra pas dans la région de l'art et du beau, mais qui s'étendit à toute la littérature, à l'histoire, à la politique et à la conduite elle-même.

Quand on pense à la terrible catastrophe qui approchait, l'application inconsidérée qu'on voit faire de cette tendance classique à tous les rapports de la vie et de l'humanité, choque et fait peine ; car l'effet intellectuel qu'elle eut sur l'époque ressemble à celui d'un breuvage enivrant et magique, grâce auquel l'Europe se réveillant de son sommeil, éblouie de l'éclat inconnu dont le *beau* la frappait, courant à l'appât d'objets au fond sans grande utilité pour elle, s'ou-

bliait au sein des enchantements de sa vanité satisfaite, et ne voyait plus, dans sa fausse sécurité, ni la grandeur imminente du danger, ni sa dépravation intérieure, ni le précipice affreux au bord duquel l'imprudente osait jouer.

LEÇON XV.

Observations générales sur les principes de l'histoire. — Parts diverses de la nature, de la liberté, du génie du mal, et de la Providence dans les affaires de ce monde. — Dépravation du quinzième siècle. — Affluence d'une foule de principes de trouble et de corruption. — Commencement du protestantisme. — Jugement sur Luther. — Progrès du protestantisme. — Troisième époque dans la littérature, littérature *polémico-barbare*.— Portée du concile de Trente. — Ordre des Jésuites. — Caractère excessif, absolu, antichrétien de l'époque de la réforme,

La philosophie de l'histoire, c'est-à-dire l'intelligence de sa marche merveilleuse, la solution des grands problèmes et des énigmes compliquées qu'elle offre, l'explication des vicissitudes auxquelles est soumise l'humanité dans son développement successif, ne gît pas dans la connaissance des évènements et des faits historiques isolés, mais dans la découverte des principes qui les ont amenés et produits.

Les particularités et les détails font seulement connaître et apprécier les mobiles intérieurs, les idées régnantes, les moments décisifs, et les instants de crise qui se rencontrent dans la marche progressive et graduelle que l'humanité suit en se

développant ; avec les faits, on recueille dans les diverses régions de la culture intellectuelle et de l'ordre moral, le signalement de chaque époque, on y mesure la portée de chaque pas ; il y a plus, les données de l'histoire sont indispensables pour le jugement philosophique. Car dans le développement du genre humain, les forces motrices, d'une nature supérieure, ne sont pas des fonctions organiques, comme en physiologie, où il suffit de bien saisir l'idée première, pour en induire avec assurance et prédire même en partie la nature des phénomènes, pour connaître les signes caractéristiques de l'état de santé, pour établir le diagnostic de la maladie, décrire son cours naturel, tracer une méthode de traitement, distinguer enfin l'approche de la crise, sans être précisément obligé à chaque nouvelle occurrence, de remettre sous ses yeux et dans sa pensée la longue et confuse série de tous les cas qui ont pu avoir lieu précédemment.

Elles ne peuvent non plus être appréciées suivant la méthode de l'histoire naturelle, science où la structure organique des plantes et des animaux forme un système continu de genres et d'espèces, qui tous ont une analogie générale, et dans laquelle la croissance, la floraison, la chute des feuilles, et enfin la mort des individus, suivent toujours un cours naturel, un ordre simple et immuable, comme l'alternative du jour et de

la nuit, ou comme la succession uniforme des saisons.

Dans l'histoire humaine au contraire, comme c'est l'homme qui est en jeu, et que, s'il est un être naturel, c'est un être naturel doué du libre arbitre; c'est-à-dire de cette faculté de décision intérieure et de choix entre l'impulsion bonne et divine et le principe mauvais et ennemi, toutes ces lois naturelles, toutes ces fonctions organiques, ne forment que la base matérielle de son développement; et encore j'ai regret d'en dire autant; car à proprement parler, elles ne constituent qu'une disposition, qu'une capacité, dont la réalisation, l'application et la direction dépendent de l'homme même, de sa liberté et de l'usage qu'il en fait. Il a fallu que l'élément céleste de la liberté se soit éteint, que l'obscurité, le trouble et la confusion aient pénétré dans la volonté humaine pour que la nature ait pu s'introduire dans le domaine de l'histoire. C'est donc depuis ce temps seulement que les symptômes d'une époque de maladie sociale, les vices devenus organiques d'une nation, les signes avant-coureurs d'une crise prochaine et générale du monde, peuvent jusqu'à un certain point être considérés et conçus dans le sens d'une science naturelle, et d'après l'idée d'une vie altérée par la maladie.

Le libre arbitre est sans doute une donnée de conscience, une vérité de sentiment: Toutefois

il n'en reste pas moins une énigme incompréhensible à la raison, et la solution de cette énigme ne se trouve que dans la foi. On pourrait même dire que le libre arbitre est un mystère dont l'explication et la clef ne doivent être cherchées que dans Dieu et dans sa révélation ; et la même règle est applicable à tout ce qui est supra-naturel et supra-sensible. Mais outre ce principe humain du libre arbitre, qui déjà est en dehors de la nature et de la fatalité, il est encore pour le développement historique, un autre principe divin d'une nature supérieure : c'est la main de la Providence, qui gouverne et conduit chaque chose à sa fin, et dont l'action est visible dans la marche des évènements et des destinées humaines, et se fait sentir à la fois dans l'ensemble et dans les détails.

La puissance proprement dite du mal est aussi plus qu'une simple puissance naturelle ; comparée à l'action des forces naturelles, elle leur est supérieure, elle n'est pas de leur domaine et de leur espèce ; c'est aussi une force spirituelle. Dans l'instinct sensuel et spontané, ce n'est pas elle qui agit ; mais vous la verrez sous le masque d'une fausse liberté, s'évertuant sans relâche à ravir à l'homme sa vraie liberté.

Ainsi donc la Providence n'est pas une idée vague, une simple formule de la foi, un pieux pressentiment de la conscience, une sorte de conjecture sur la présence de la divinité ; elle

est l'action libératrice de Dieu, attestée par l'histoire, transpirant dans les faits, qui restitue à l'individu ainsi qu'à l'humanité en général sa liberté perdue, et avec elle la puissance réelle et vivante du bien. Ce qui précisément fait un problème de l'existence humaine, c'est que l'homme dans le vaste champ de l'histoire, comme dans les rapports restreints de la vie individuelle, se trouve placé entre la vraie liberté divine, celle dont l'essence est en Dieu, et la fausse et rebelle liberté, qui appartient à l'égoïsme, séparé de Dieu ; et qu'il a à choisir entre elles et à se décider pour l'une ou pour l'autre.

La liberté effrénée de la passion n'est pas une vraie liberté ; elle est au contraire une dure servitude, qui soumet au joug de la nature. Puisque cependant cette liberté perverse et dépravée est d'une espèce spirituelle, et par conséquent supra-sensible, il sera conforme à la vérité d'en regarder comme le véritable auteur, comme le premier inventeur, celui que la révélation nous représente comme l'égoïste le plus grand, le plus puissant, le plus fécond en ressources et en inventions, parmi tous les êtres de la création visible et invisible.

Sans cette liberté qui existe dans l'homme, qui lui est innée ou donnée avec la vie, sans cette faculté d'élection et de détermination entre l'impulsion divine, règle supérieure de sa

destinée, et les conseils trompeurs du mal, il n'y aurait pas d'histoire ; sans l'idée de la liberté, la science de l'histoire est impossible. Car si le libre arbitre n'était qu'une illusion psychologique ; si aucune intention et par là même aucune action proprement dite, n'avait lieu dans la vie de l'homme ; si tous les évènements étaient prédéterminés, et ne suivaient qu'une aveugle fatalité ; alors la description historique de l'humanité, ou autrement l'histoire, ne formerait qu'une branche des sciences naturelles : conséquence que repousse et dément le sens commun et le sentiment individuel ; en effet suivant l'un et l'autre, c'est précisément la lutte entre le bon, le divin principe d'une part, et le principe mauvais et hostile de l'autre, qui fait le résumé de la vie individuelle, du berceau à la tombe, et de l'histoire en général, depuis la création de l'homme jusqu'à la consommation des siècles.

Sans l'idée d'une providence qui gouverne et dirige le cours entier des destinées humaines ; sans l'idée d'une vertu divine et libératrice qui mène l'humanité vers sa délivrance finale, l'histoire entière ne serait qu'un labyrinthe sans issue, qu'un amas confus des ruines et des décombres des siècles passés, qu'une grande tragédie sans exposition et début, sans fin et dénouement : et c'est aussi la triste et douloureuse impression que nous laissent plusieurs grands

historiens de l'antiquité, et nommément le plus grand de tous, ce Tacite, placé au déclin de l'ancien monde dont le regard profond pénètre le mieux les siècles qui le précédèrent.

Mais le plus grand mystère de l'histoire, son énigme la plus difficile à résoudre, c'est la permission du mal de la part de Dieu. Elle ne trouve sa solution et son explication précisément que dans cette nature indéterminée de l'homme, dans sa condition d'être libre, dans sa destination enfin à une lutte entre deux puissances qui agissent sur lui en sens contraire. La permission du mal commença avec la première mission d'Adam; elle n'est autre chose que la pleine et réelle jouissance de ce don de la liberté concédé au premier-né de la création nouvelle; à ce représentant de Dieu sur la terre; c'est l'épreuve à laquelle Dieu même soumit cette liberté en donnant à son exercice un champ, où elle pût se déployer dans le combat contre les tentations et contre les esprits hostiles, et qui devînt comme le théâtre de ses victoires.

Celui qui apprécie toute la puissance accordée au mauvais principe, par suite des vues secrètes de Dieu, et toute l'étendue que, sous le sceau de la permission divine, le mal prit dès le commencement; celui qui observe l'accroissement de ce mal depuis la malédiction lancée sur Caïn, et le caractère de durée sans limite qui

lui a été communiqué comme stigmate de cette malédiction; celui qui en remarque les progrès à travers les labyrinthes de l'erreur et de toutes les horribles altérations de la vérité, à travers toutes les fausses religions des païens, à travers tous les débordements croissants des crimes les plus inouïs et de la corruption la plus prodigieuse; celui qui peut le suivre jusques au temps où le principe anti-chrétien ayant acquis son développement suprême, le genre humain suffisamment préparé, suffisamment armé doit, au moment décisif de la dernière épreuve, entrer en lice et se mesurer avec son ennemi, parvenu au comble de sa puissance: celui-là, et celui-là seul saura, autant que l'œil de l'homme est capable de percer le voile mystérieux qui couvre ses destins occultes, concevoir et comprendre les évènements qui ont lieu dans l'histoire du monde, avec leur merveilleuse et énigmatique complication.

Mais quiconque ne voit dans l'humanité et dans le cours de son développement que des lois naturelles, ne veut en donner qu'une explication naturelle; quiconque d'une part ne reconnaît pas complètement et ne s'efforce pas de concevoir aussi nettement que possible cette providence qui régit et gouverne tout, sans se contenter d'en avoir un pressentiment, et d'é-

prouver une certaine déférence pieuse pour ses vues secrètes et ses voies cachées; quiconque d'un autre côté ne voit pas clairement, distinctement, ne touche pas du doigt cette puissance que le mal a obtenue sur la terre: celui-là se tiendra toujours à la surface des évènements et des faits historiques; il s'arrêtera aux apparences, sans qu'il puisse jamais avoir le sens de l'ensemble, sans qu'il parvienne même à la vraie intelligence des particularités.

Mais sans doute le plus essentiel de tout cela est d'observer l'esprit de Dieu dans sa marche à travers les siècles, de suivre, à ses traces visibles et lumineuses, cet esprit qui se révèle dans l'histoire, qui éclaire et dirige l'entendement humain, qui guide l'humanité par la main et la sauve des périls, qui enfin exhorte, juge, et punit dès ici-bas les nations et les siècles.

Cette triple loi qui gouverne le monde et l'histoire, les voies occultes de la providence, et la puissance de Dieu qui sauve et délivre l'humanité; puis le libre arbitre de l'homme, le pouvoir qu'il a de faire un choix décisif dans la carrière de la vie, avec les diverses intentions et actions qui en résultent, enfin l'empire laissé au mauvais principe; ces trois sources supérieures du développement historique ne sauraient être formulées et posées en principes gé-

néraux, en axiomes ou en lois, comme dans un système rationnel ou dans une science naturelle.

Une telle induction, une telle synthèse, ne répondrait ni au but ni à l'objet de la philosophie de l'histoire; car c'est par la caractéristique des faits et des évènements isolés qu'on doit trouver les traces et prouver l'existence d'une puissance supérieure, et d'une tendance invisible et occulte. La philosophie de l'histoire ne peut donc, comme une théorie à part, être séparée de l'histoire même; ses résultats doivent surgir du milieu et de la plénitude des faits, naître du tracé de la physionomie des temps, et s'offrir comme d'eux-mêmes à l'observation, si elle est faite avec conscience et vérité.

Telle est la raison, telle est, pour tout juge impartial, la justification de la marche que nous avons adoptée; car la philosophie de l'histoire doit avant tout comprendre l'ensemble; pour elle il s'agit des principes qui doivent guider le raisonnement historique, et non d'un système, d'une suite d'idées abstraites, de propositions et de conjectures, comme pour bâtir un édifice de simple théorie.

Sur le théâtre mouvant de l'histoire, principalement à cette époque de lutte des partis, tout en général est d'une nature mixte; ce qui fait que dans le choix des traits caractéristiques,

il faut éviter d'établir une opposition trop tranchée, un contraste trop saillant, plutôt que les rechercher et les faire ressortir à dessein. Car tout en reconnaissant qu'un des partis qui figurent dans cette discorde, dont le monde fut ébranlé, avait pour lui le droit et la raison, dans le point principal; il faut avouer aussi que ce droit et cette raison présentent souvent en eux ou dans les circonstances qui les accompagnent, un côté faible, une plaie pour ainsi dire, qu'il ne faut pas attribuer à la chose même ou à l'idée qui y préside, mais qu'il faut imputer à l'imperfection humaine.

Là aussi où la tendance prononcée du siècle doit être reconnue et jugée comme essentiellement pernicieuse et condamnable; là même il est possible que l'on trouve dans l'origine et au commencement un motif qui, pris en lui-même, et séparé de la mauvaise conformation qu'il reçut dans la suite, et des fausses conséquences qu'on en tira, présente à la haute impartialité de l'histoire, des traces et des indices du juste et du bien.

Toute énonciation générale admet des exceptions, et rien de plus nuisible pour la connaissance des faits historiques eux-mêmes, ainsi que pour leur exposition et leur appréciation, qu'une vue, une opinion, un esprit absolu. Avant de statuer sur toute la période du dernier dévelop-

pement du monde, nous avons voulu faire cette observation préalable, qui nous rappellera que le jugement philosophique doit toujours être guidé par un esprit de conciliation.

Ce n'est qu'en se plaçant tout-à-fait au cœur des évènements historiques, si compliqués; ce n'est qu'en approfondissant leur nature mixte, en saisissant le faisceau des circonstances caractéristiques qui amènent ou accompagnent quelque moment décisif, qui signalent un point culminant et critique, que l'on peut démêler et voir au grand jour les éléments intérieurs et les idées fondamentales des évènements majeurs, des commotions qui agitent l'humanité. Dans une science abstraite, une exception peut bien être traitée de désordre ou de dérangement; dans la science de l'histoire, tout ce qui fait une vraie exception, sert à procurer une connaissance plus complète, une intelligence plus exacte de l'ensemble et à en rectifier le jugement.

J'ai aussi une observation à ajouter, et une exception à faire connaître à ce que j'ai dit sur le progrès de la science et de la culture intellectuelle en Europe, et sur la différence entre le caractère de la première époque et celui de la seconde. J'ai désigné la première comme l'époque d'une littérature scolastico-romantique, la seconde comme une époque où respirait un esprit

pagano-antique, et dit, de l'une, qu'elle ne suffisait plus pour les besoins du temps, et de l'autre, qu'elle minait secrètement le vieil ordre des choses, le système chrétien. Je n'ai pas su autrement préciser l'esprit dominant de chacune de ces époques, leur ton général, leur caractère propre et distinctif. Il est vrai que même ici, dans le domaine de la pensée scientifique et religieuse, l'esprit du christianisme sut se dégager des entraves de la mode, et suivre une marche indépendante ; car entre les deux extrêmes, au milieu des deux époques, on remarque de nobles exceptions, on trouve des ouvrages qui joignent à une simplicité, à une lucidité de style admirables, toute la profondeur et la pureté sublime du génie chrétien.

Je n'en citerai pour exemple et pour preuve que l'ouvrage de l'allemand Thomas Akempis, devenu européen, comme ouvrage de piété et de dévotion ; en même temps que ceux qui savent combien le philosophe, quand une fois il est éclairé de la lumière intérieure, et qu'il voit bien nettement son but, abjure volontiers le langage obscur et prétentieux des abstractions scolastiques, pour s'exprimer avec simplicité, ne manquent pas de retrouver dans ce petit livre toute la portée philosophique des autres ouvrages du même auteur. Si d'ailleurs je rends ici justice à cette exception d'un génie éclairé de la lumière

chrétienne, et contrastant d'une manière si louable avec le ton général qu'avait alors la science en Europe, c'est qu'en sa qualité d'exception, elle fait mieux ressortir le caractère commun de cette époque, lequel était tout différent.

Qu'un plus grand nombre d'ames se fussent senties réchauffées par la douce lumière de la vérité morale, de la tendre et bienveillante charité, que cet esprit pur de la vie chrétienne eût été tant soit peu généralement répandu; et certes la génération qui suivit n'aurait point ressenti les violentes catastrophes qui l'ébranlèrent, car elles n'auraient pas eu d'occasion, ni de but; elles n'auraient même pas trouvé de principe ou de germe.

Veut-on connaître l'esprit du siècle, en ce qui concerne la vie publique et les rapports généraux des états et du monde? Qu'on lise un grand écrivain italien, qui ne ressemble guère à ce pieux fils des Pays-Bas, dont nous parlions tout à l'heure; c'est lui qui le détermine, il en fut le maître et le précepteur; de là, la puissante influence qu'il obtint alors sur la vie. On aura deviné sans doute que je veux parler de Machiavel, dont l'ouvrage prouve que cette influence du paganisme et de l'antiquité sur la littérature du temps, ne restait pas circonscrite dans les limites de l'art et du beau, ne se bornait pas à une érudition oisive; mais qu'elle réagissait aussi avec

beaucoup de puissance sur les rapports politiques.

Quelque peine que l'on se donne pour excuser le but véritable de son livre, ou pour lui en supposer d'autres, il n'en résulte pas moins évidemment et décidément de tous les écrits de ce publiciste que son système de gouvernement, que la tendance de sa politique était complètement de même nature que celle de la vieille Rome; tendance antique et païenne, basée sur un droit rigide et inexorablement conséquent, ne procédant que suivant les calculs d'une prudence égoïste. Par son livre *du prince*, il n'a fait qu'exprimer, que formuler les maximes qui d'avance gouvernaient son siècle, et leur a par là même donné une plus grande autorité et une sorte de sanction.

Le lien spirituel qui unissait les états chrétiens et les puissances de l'occident européen ayant été si essentiellement altéré, s'étant si complètement relâché, l'esprit du temps ne put devenir en grande partie païen, sans que la politique extérieure devînt païenne aussi.

Alors rien ne fut plus sacré pour elle, tous les moyens qui pouvaient favoriser ses vues lui parurent également bons; et ses vues elles-mêmes n'étaient que celles d'une cupidité sordide et d'une ambition égoïste. C'est dans un semblable esprit et suivant de pareils principes

que Louis XI, avec un caractère profondément conséquent et une grande prudence politique, consolida le pouvoir du trône à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur il savait maintenir sa puissance contre la Bourgogne et les autres états voisins ; et d'un autre côté, en Espagne, ce roi qui réunit en un seul corps solide et compacte les royaumes de Castille et d'Aragon, qui par la conquête de Grenade mit fin à la domination des Arabes, et qui parvint à se mettre en possession des mines d'or de l'Amérique, Ferdinand-le-Catholique, offre et déploie d'une manière frappante cet esprit absolu, qui commençait à régir et dominer les affaires de ce monde.

L'expulsion des Juifs de l'Espagne, la persécution barbare suscitée contre eux étaient certes une dureté blâmable en soi; mais elle était d'ailleurs préjudiciable au pays, surtout parce qu'elle signalait une extension dangereuse, une application toujours croissante de cet absolutisme qu'on ne tarda pas à déployer aussi contre la population arabe, très nombreuse encore dans plusieurs provinces, et contre les descendants paisibles des anciens vainqueurs de l'Espagne.

Grâce à cette lutte contre les mahométans continuée pendant huit siècles, la guerre de religion était pour ainsi dire entrée dans l'idée

politique de l'état. Aussi la sagesse et l'humanité des grands rois, de Charles V par exemple, pouvaient bien, tant que vivait le monarque, tempérer un peu les calamités des temps, opposer en outre une faible digue aux flots des nouvelles opinions qui surgissaient en Allemagne; mais malgré tous ses efforts pacifiques, il ne put d'une part arrêter le débordement et empêcher la rupture en Allemagne, ni de l'autre, en Espagne, prévenir les progrès irrésistibles des principes absolus de gouvernement, dont son successeur s'empara en les exagérant.

La complication et la confusion des institutions ainsi que des idées civiles et politiques, ecclésiastiques et religieuses, a eu lieu partout; mais des circonstances locales ont établi des nuances et des différences soit dans l'origine, soit dans la consolidation de ce désordre; de sorte qu'à moins d'être parfaitement au courant de toutes les particularités, à moins de connaître et de distinguer exactement toutes les données du procès, il est souvent difficile, il serait toujours inconsidéré d'embrasser tout et chaque chose dans une condamnation générale; un semblable arrêt, quoique fondé en apparence, donnerait au blâme, mérité quelquefois, une fausse et vicieuse direction, l'entacherait d'injustice et de partialité.

En Espagne par exemple, l'inquisition, d'a-

près le caractère propre et particulier qu'elle y reçut, était une institution bien plus politique que religieuse. Les mesures violentes et absolues par lesquelles le gouvernement empiétait sur les affaires ecclésiastiques et s'immisçait dans les condamnations religieuses, durent naturellement rendre le clergé en quelque sorte trop séculier.

Lorsque les papes, sortant enfin de leur prison d'Avignon, retournèrent à Rome, l'expérience avait appris de quelle importance était pour eux et pour leur position indépendante vis-à-vis des puissances séculières, la possession d'une principauté souveraine, d'un état à eux, quelque peu étendu qu'il fût; et d'un autre côté, quoique l'empire eût, à proprement parler, cessé d'exister, ou qu'il ne subsistât que de nom, il devait importer aux puissances séculières elles-mêmes, que le pape eût une existence politique, extérieurement assurée, et obtînt une garantie contre le danger de retomber dans la dépendance exclusive d'une de ces nations, alors isolées et jalouses l'une de l'autre.

La manière cependant dont quelques papes, surtout de la famille Borgia, cherchaient à consolider leur pouvoir sur l'état de l'Eglise, devait nécessairement paraître choquante dans le chef spirituel de la chrétienté, sans que les scandales personnels d'Alexandre VI vinssent encore s'y

joindre ; et quoique Jules II possédât plusieurs attributs d'un grand prince séculier, que pouvait dire le monde, que pouvait penser le peuple, en voyant ce chef suprême de l'Eglise, ce prince de la paix, endosser la cuirasse et manier les armes ? L'histoire des arts et des sciences cite avec gloire le nom d'un Médicis, de Léon X, et fait même de son pontificat une de ses plus brillantes époques.

Il possédait peut-être toutes les qualités qui auraient illustré au plus haut degré le règne d'un monarque temporel ; mais il n'était pas le pontife qu'il eût fallu pour reconnaître dans toute leur étendue les besoins pressants de l'époque, pour les combattre en les détournant, ou pour y remédier et les vaincre. La liste des papes qui lui succédèrent jusqu'à l'apparition du protestantisme n'est pas insignifiante pour l'histoire. Dieu semble avoir voulu apprendre à l'Eglise, à ses dépens, la grandeur du danger qui la menaçait, et la ramener par là dans le chemin de sa destination essentielle et véritable.

En ce temps-là, l'Italie ne manquait point sous le rapport politique de matières inflammables. Dans l'absence des papes, un enthousiaste politique, Rienzi, avait au sein de Rome même excité une révolution qui ne tendait à rien moins qu'au rétablissement de l'ancienne constitution républicaine. Les guerres intestines de Florence

avaient été simplement des luttes de factions inséparables de sa constitution.

Mais dans la dernière époque de son anarchie civile, après la mort de Lorenzo, une révolution vraiment politique fut bien tentée par un fanatique, le dominicain Savanarola, chez qui les idées républicaines s'étaient alliées d'une manière étrange aux idées religieuses. Ici donc se présente indubitablement une circonstance qui jette une vive lumière sur les évènements et la situation de ces temps : je veux dire, qu'au fanatisme ou à l'hérésie, s'associa un crime d'état, une aberration politique, dont l'action se manifesta, non comme chez les Hussites, dans des effets éloignés, mais dès l'origine et par des actes immédiats.

Lorsque le lien supérieur d'unité de caractère et d'esprit qui jadis ralliait les états chrétiens se fut en grande partie relâché, ou pour mieux dire se fut presque entièrement dissous, il se développa, comme c'est d'ordinaire dans tout système d'états souverains qui sont en contact entre eux, quoique avec des vues et des intérêts particuliers, un jeu d'alliances, mené tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, mais toujours suivant l'idée d'un simple équilibre européen, comme si un état, une puissance qui doit régler, diriger, et maintenir les rapports sociaux et civils, n'était, même au sein du christianisme, qu'un poids

matériel, qu'une espèce de levier de la force physique.

La domination de l'Italie, convoitée à la fois par la France et l'Espagne, devint l'objet principal de leur jalousie réciproque, et depuis que l'expédition de Charles VIII eut éveillé la résistance et amené une réaction, cette jalousie donna naissance à maintes guerres acharnées et sanglantes. Les autres puissances qui prirent une part active à ce jeu d'alliance et d'équilibre furent Venise, l'empereur Maximilien, et le pape.

Il n'est pas nécessaire de faire observer que la participation de ce dernier à ces querelles mondaines ne pouvait nullement convenir à son caractère auguste; plus tard elle devint même effectivement le sujet d'une impression fâcheuse pour l'opinion publique. Car lorsque Charles-Quint et l'armée allemande impériale, dont une partie considérable se composait de gens qui penchaient pour les doctrines de Luther, s'emparèrent de Rome, parce que son souverain s'était allié contre eux au roi de France, ce fut déjà en soi un grand scandale pour ce temps si plein de fatalités. Le vif mécontentement de l'empereur contre quelques papes, quoiqu'il ne fût excité que par leur conduite politique, joint à ses dispositions pacifiques envers les protestants de l'Allemagne, porta beaucoup de personnes à douter de la sincérité de ses sentiments catholiques. Quelque peu fondée,

quelque fausse que fût cette opinion, elle ne contribua pas moins à grossir le nombre des causes, qui de toutes parts affluaient pour brouiller et pervertir les idées du siècle.

Avant lui, l'empereur Maximilien, si bon et si généreux, rempli de si nobles intentions et de si grandes vues qu'il aurait voulu mener à bien, avait dû, pendant toute sa vie, s'efforcer, presque toujours en vain, de trouver, en suppléant au défaut de ressources matérielles, d'une part, sécurité et assistance contre la puissance toujours croissante des Turcs; de l'autre, expédients et moyens de contrebalancer les forces de la France. Aussi quand on élut empereur Charles-Quint, sur la tête duquel la fortune avait déjà accumulé les couronnes d'Espagne et de Bourgogne, c'est qu'on sentait le besoin d'un chef puissant, qui, comme dans les vieux temps, protégeât l'Europe contre les dangers du moment; et assurément, l'Europe serait devenue sans cela la proie des conquérants étrangers et de l'anarchie intestine. Charles-Quint lui-même était tout occupé de l'idée déjà vieillie d'un empire chrétien; toutes ses conceptions, toutes ses entreprises politiques, avaient pour principe et pour but une pensée religieuse. Mais quelque vastes qu'aient été les pays soumis à sa domination, quelque grande que paraisse de nom sa puissance, la force réelle lui manquait cependant; sa monarchie, composée

d'éléments si hétérogènes, n'avait point cette unité, cette solidité intérieure qu'auraient exigées, et les buts divers qu'il avait à poursuivre à la fois, et la résistance qu'il fallait opposer à ces principes hostiles, accourant de toutes parts se liguer contre lui.

Il parvint à donner un grand éclat à la monarchie espagnole: il resta même maître en Italie; mais il ne réussit que fort incomplètement contre la puissance mahométane, quoique l'opinion générale imposât alors à l'empereur, en sa qualité de protecteur et de patron de la chrétienté, comme devoir suprême, l'obligation de défendre de l'islamisme cette chrétienté opprimée et toujours menacée par les soldats du faux prophète.

De plus le système pacifique qu'il suivait à l'égard des protestants de l'Allemagne ne produisit pas le résultat qu'il en attendait; il fut débordé par les flots de l'opinion qui bouillonnaient, par le torrent rapide du temps qui entraînait tout avec lui. Son désir enfin de rétablir par un concile général l'ordre dans l'Eglise et dans le monde, de raffermir l'unité dans le domaine de la foi et de la religion, ne put être réalisé qu'après sa mort.

Quant à ce qui regarde la première éruption, et puis l'effusion complète du protestantisme, je ferai observer d'avance que la discussion du

dogme, ainsi que l'appréciation des droits ou des torts personnels, ou le jugement sur la valeur morale des individus, sont tout-à-fait hors des limites de la tâche que j'ai à remplir; je dirai ensuite que mon but unique ne peut être que de caractériser historiquement et avec exactitude les différentes formes sous lesquelles la guerre de religion une fois commencée s'est manifestée dans les trois ou quatre pays qui en furent les théâtres principaux; et puis de préciser et de fixer la fin diverse et spéciale que prit ou que trouva chez chacun des acteurs principaux, chez chaque peuple et dans chaque pays, cette fatale guerre, cette triste confusion; je dois enfin m'appliquer à faire connaître son influence sur le développement politique des temps modernes, sa réaction sur la culture intellectuelle et sur la science de l'Europe. Car cette double influence constitue, à proprement parler, le thème principal de la dernière partie et de la conclusion définitive de cette philosophie de l'histoire.

Mais je ne puis m'empêcher d'exposer en peu de mots le seul point où le dogme et la personne du réformateur se trouvent liés à l'évènement historique, qui seul est notre objet. Il s'entend d'abord de soi-même qu'un homme qui a pu exciter une si forte commotion dans tous les esprits et une si essentielle révolution dans son siècle,

a dû être doué d'une puissance extraordinaire de génie et d'une éminente énergie de caractère. Aussi trouve-t-on dans ses écrits une parole haute et audacieuse, jointe souvent à une force remarquable de pensée et à tout cet enthousiasme de la passion, qui émeut et qui entraîne. Il est vrai que ces deux dernières qualités s'accordent difficilement avec la clarté de l'idée, qui est le privilége ordinaire d'un jugement calme et réfléchi.

On pourra bien, suivant les principes que l'on suit, apprécier diversement l'emploi qu'il a fait de ce génie prodigieux, de ce caractère élevé et persévérant; mais personne ne saurait lui en contester la possession, en méconnaître chez lui l'existence. Beaucoup de ceux mêmes qui ne témoignèrent dans la suite aucun penchant pour les nouvelles doctrines, crurent au commencement que c'était vraiment là l'homme du siècle, qu'il avait la haute mission d'entreprendre le grand œuvre de la restauration, dont chacun sentait vivement le besoin. Car parmi les ames droites, parmi les hommes bien pensants, nul ne songeait alors à un bouleversement complet de ce qui subsistait depuis tant de siècles.

Que si maintenant, lorsqu'un si grand intervalle nous sépare de cette époque, on cherchait à infirmer l'éloge que nous venons de faire de Luther, en se prenant à remarquer dans ses

écrits des expressions intempérantes, des termes non-seulement barbares, mais même grossiers, cela ne prouverait pas grand'chose, cela du moins ne prouverait pas d'une manière décisive. Car en général dans ce temps-là, non-seulement en Allemagne, mais aussi chez les nations les plus civilisées, les mœurs et la langue étaient immodérées; on n'y trouvait pas ce caractère d'urbanité qui, à force de se raffiner, tombe dans l'insipidité et l'insignifiance.

La parole de Luther ne devait donc pas être aussi choquante qu'elle nous paraît; les gens sensés savaient d'ailleurs que les plaies creusées par les abus étaient bien profondes, et allaient jusqu'au cœur; personne ne trouvait donc étrange que l'instrument qui devait amputer les parties endommagées fût un peu trop tranchant, un peu trop acéré. Aussi Luther a-t-il su se concilier l'estime des princes, même de ceux qui lui étaient opposés; car lorsque peu après la naissance du protestantisme, il éclata une révolte générale des paysans, qui renouvelaient les ravages des Hussites, loin de l'attiser, comme plusieurs des nouveaux docteurs, il s'éleva contre elle avec toute la puissance de son éloquence foudroyante, et avec tout le poids de son immense popularité. Et en général, il n'avait point dans les affaires politiques des idées démocratiques, comme Zuingle et Calvin; mais tout au contraire il pen-

chait pour l'absolutisme, bien entendu en l'envisageant suivant les principes du protestantisme.

C'est précisément par cette raison, c'est par l'approbation et la protection des puissances politiques, que le protestantisme put se consolider intérieurement et s'affermir. Car si imitant la marche des Hussites, ou même suivant la direction que la guerre des paysans paraissait lui faire prendre, il eût éclaté en une anarchie générale, le protestantisme eût été, comme tant d'autres commotions populaires, immanquablement étouffé dès son berceau. Sous cette forme anarchique, il n'eût pas été nouveau; il avait déjà paru plusieurs siècles auparavant; et puis aucun des maîtres et des chefs du nouveau parti n'auraient eu la force et les moyens nécessaires pour amener à bien le protestantisme, qui, tel qu'il subsiste encore, est exclusivement l'œuvre de cet homme unique en son genre, et personnage vraiment historique.

Une grande tâche reposait sur cet homme, dont l'apparition est, sous tous les rapports, comme un point cardinal, comme un point d'intersection dans la marche des temps et de l'humanité. L'œuvre de cette époque eût été en effet d'amener par un accommodement et une médiation pacifique à une solution claire et chrétienne, la malheureuse confusion des idées pratiques; c'est-à-dire la complication des rapports ecclé-

siastiques et religieux, et des rapports politiques et séculiers, qui avaient été trop souvent confondus, grâce à la situation générale des affaires en Europe, et même aux premiers développements de la culture matérielle et intellectuelle de l'occident; il s'agissait en un mot d'apaiser la vieille querelle de l'Eglise et de l'Etat. Si cette tâche eût été remplie dès lors, on eût vu d'une part, la vraie piété chrétienne et l'humble dévouement dont la chaleur existait partout, mais comme par fragments, et comme un miroir brisé; de l'autre la science européenne, toujours progressive, aidée des nouveaux points d'appui qu'elle avait reçus, et qui la mettaient sur la voie des découvertes; on les eût vus prendre de concert une activité chaque jour plus étendue et plus vive : heureux mouvement qui fut empêché et entravé par la guerre civile générale entre les deux partis religieux, et qui ne put obtenir que d'autant plus tard un essort puissant et libre!

Mais lorsque cette entreprise, en se détachant complètement de la tradition historique, annonça par là même un caractère absolu, défectueux, où funeste pour le temps, alors le mal devint sans remède. Que servait même cette connaissance tant vantée de la langue et du contenu de la Bible? On manquait de clef pour l'expliquer, puisque, comme la suite l'a suffisamment prouvé,

tout le mystère de cette interprétation gît précisément dans cette tradition sacrée. Et en supposant cette tradition réelle, et la Bible comprise, des institutions savantes de philologie biblique, jointes à quelques écoles populaires destinées à enseigner simplement la morale, constitueront-elles seules l'essence et le résumé d'une religion?

Cette vérité ne se fait sentir nulle part aussi sensiblement que dans l'Allemagne protestante de nos jours: terre natale du protestantisme, c'est là qu'est son cœur, son centre de mouvement, l'esprit qui l'anime dans son ensemble, sa vraie force vitale; eh bien! là, pour remplacer ce caractère essentiel de religion qui lui manque intérieurement, on cherche des suppléments de toutes parts; tantôt dans les formes liturgiques, dans l'érudition philologique, ou dans des explications fastueuses de la Bible, dont on a perdu la clef; tantôt dans une base de rationalisme prétendu philosophique, ou bien enfin dans les labyrinthes et les abîmes d'un mysticisme piétiste, *avec tous ses tâtonnements d'explications ésotériques*.

On peut à la vérité trouver au sein du catholicisme quelques rares exemples soit d'un semblable rationalisme, soit d'une fausse érudition théologique, telle qu'elle a eu lieu dans cette dernière époque néologique, soit d'une disposition à un mysticisme peu assuré et peu franc,

comme chez quelques jansénistes; on y trouvera donc par-ci par-là, les voies, ou des voies pareilles à celles que suit le protestantisme pour parvenir au prétendu éclaircissement définitif: car l'opposition hostile de deux partis contraires n'exclut nullement l'imitation dans le mal ni la communication contagieuse de l'erreur. Et c'est une raison de plus pour que la philosophie de l'histoire n'aille pas entrer dans les détails de chacune de ces questions litigieuses.

Pour revenir à l'origine de ce grand ébranlement du monde, on ne peut qu'éprouver un pénible sentiment de regret, en pensant que la noble tâche de cette époque, que l'œuvre d'une restauration générale et d'une vraie réformation qui lui était imposée soit restée sans exécution par la tournure toute révolutionnaire qu'elle prit; mais il paraît que le dénouement ne fut pas même soupçonné ni pressenti par les hommes les plus distingués de ces temps. Les dissensions qui s'étaient élevées autrefois entre les deux pouvoirs avaient en grande partie pour objet la domination des pays, la possession du sol, la propriété de l'Eglise, et spécialement la suzeraineté sur cette propriété. La perspective engageante de s'approprier par la confiscation les biens ecclésiastiques, fut assurément une des causes des progrès du protestantisme.

Ainsi la Prusse, vieux patrimoine de l'ordre

teutonique, fut transformée en duché séculier et allodial. Dans le cœur même de l'Allemagne, un célèbre et courageux chevalier envahit, conformément aux idées de ce temps d'hostilités, les domaines d'un électeur ecclésiastique, qu'il regardait sans doute, vu leur qualité de propriétés de l'Eglise, comme une épave, dont le premier venu pouvait s'emparer sans scrupule. En plusieurs pays protestants, comme en Angleterre et en Suède, les biens de l'Eglise furent respectés; et l'ordre épiscopal lui-même maintenu. Mais en Allemagne, indépendamment des petits mouvements qu'il suscita et de ses effets secondaires, le protestantisme, dans son opposition hostile contre l'Eglise, prit une direction plus spirituelle; de sorte que le sacerdoce fut plus spécialement le but de ses efforts destructeurs.

C'est ici le point où la discussion dogmatique entre dans la réalité historique, car l'existence du caractère sacerdotal est inséparablement liée à la foi, au mystère. Attaquer ce mystère comme le firent les protestants de la Suisse et de la France, et plusieurs sectes des Pays-Bas et de l'Angleterre, ne fut jamais dans les vues de Luther; il désapprouvait au contraire ces attaques, mais il tâchait de séparer, par une distinction subtile, le mystère même du caractère sacerdotal; bien qu'il fût facile de prévoir, qu'en cessant de croire à l'un, on finirait bientôt par rejeter l'autre,

comme la suite du développement historique l'a suffisamment vérifié.

Or, comme le grand mystère de la religion, sur lequel repose le caractère du prêtre chrétien, forme le centre simple, mais intérieur et profond, de tous les dogmes, en rejetant ou en attaquant le sacerdoce, on ne pouvait éviter de se détacher aussi de ce centre ; et ainsi les conférences pacifiques, dans lesquelles à plusieurs reprises des hommes sages et savants des deux partis s'abouchaient ensemble, ne pouvaient avoir de résultats satisfaisants ; quoique maintes fois, comme dans les assertions par exemple de Mélanchton, qui avait un caractère doux et conciliant, on puisse être embarrassé de préciser le peu de points dans lesquels la nouvelle doctrine différait de l'ancien catholicisme ; car à ne considérer que les détails tout paraît semblable et même identique.

Le système pacifique et les efforts infatigables et sincères de l'empereur Charles-Quint furent tout aussi infructueux. Son *intérim* ne tendait qu'à ajourner la décision, parce qu'il se berçait de l'espérance que tous les flots tumultueux de cette anarchie, que tout ce conflit d'idées, s'apaiseraient avec le temps, et que le calme renaîtrait de lui-même. Mais cet intérim a duré plus long-temps que ne le voulait son auteur ; il dure encore et attend le jugement que Dieu prononcera

au grand jour du dénouement de l'histoire du monde.

Cette désignation convenable et heureuse est, à proprement parler, également applicable à ce qui fut fait dans les temps postérieurs ; aujourd'hui même elle est encore la seule juste, en même temps que seule elle indique et promet un avenir. Car chaque paix religieuse n'a été que comme un renouvellement et une modification de ce même *intérim*, mot qui désigne la tâche religieuse de cette paix, dont la conclusion définitive paraît constituer la destination historique de l'Allemagne.

Le génie de Luther, abstraction faite de l'usage auquel il l'appliqua, et bien qu'il ressemblât à une comète dont l'éclat, quelque grand qu'il soit, remplirait-il la moitié du ciel, ne peut jamais être assimilé à la chaleur bienfaisante et vivifiante du soleil; le génie de Luther, en ne considérant que l'impulsion qu'il donna à la hardiesse de la pensée, que la puissance de son éloquence, non-seulement fait époque dans la langue allemande dont Luther fut un des plus grands maîtres, suivant l'opinion générale; mais elle aussi est caractéristique pour le progrès de la science et de la culture intellectuelle de l'Europe.

Après la première période que j'ai appelée *scolastico-romantique*, et la seconde que j'ai dési-

gnée comme celle d'une manie *pagano-antique*, entre lesquelles on trouve, comme de rares exceptions de l'esprit du bien, quelques produits d'un génie simple, chrétien, profond ; il se présente une troisième époque dans le ton dominant du siècle et des écrits qui le déterminaient et le dirigeaient, et dont je ne crois pouvoir mieux formuler le caractère qu'en la considérant comme l'époque où règne une éloquence de *polémique barbare*. Cet esprit de polémique barbare, qui prit sa source dans la révolution religieuse, dans le protestantisme, qui en ébranlant la foi, avait troublé la pensée et le savoir, régna jusqu'à la fin du dix-septième siècle, sur le domaine entier de la science, dans tous les ouvrages de controverse, en Allemagne et en Angleterre.

On trouve bien dans ces écrits, dans ceux de Luther par exemple, un mysticisme profondément senti, une pensée et une parole pleines d'une hardiesse spontanée; mais en général on ne peut regarder le caractère entier de cette époque comme heureux pour l'esprit, ni comme approprié ou égal à la tâche que ce siècle avait à remplir. Quant à la langue allemande en particulier et à la culture intellectuelle de l'Allemagne, je n'ai plus à faire qu'une seule observation qui puisse avoir un intérêt général ; c'est qu'outre Thomas Akempis nommé plus haut, il y aurait

encore à citer plusieurs autres auteurs chrétiens du quinzième siècle, moins connus, mais qui en approchent.

Ils écrivaient les uns en latin, suivant l'usage du temps; les autres déjà en allemand, comme *Tauler*; et si l'on compare la douce simplicité, la clarté affectueuse de ces écrivains, avec les productions de cet esprit de polémique barbare qui inspira l'âge suivant, on en sentira facilement la différence; et ce sera sans doute le meilleur moyen d'appprécier avec justesse le caractère de ces deux époques.

Contre cette opposition qui, au lieu de résoudre paisiblement les questions litigieuses, d'apaiser le choc des éléments contraires, de redresser les abus reconnus comme tels, en un mot de tout concilier, se détachait et s'isolait du grand corps, bouleversant tout ce qui était ancien; contre cette opposition, dis-je, l'Eglise, sous de si tristes auspices et dans de si fâcheuses circonstances, ne pouvait, dans un concile général, se servir pour sa défense que de moyens négatifs, que se retrancher sur elle-même, et concentrer sa force en se serrant fortement à la base de la foi antique; les vues pacifiques que nourrissait le pieux empereur ne pouvaient donc être remplies.

Tous les points des questions dogmatiques qui faisaient l'objet des controverses furent, il est

vrai, parfaitement résolus dans le concile de Trente, pour la conduite et la direction des catholiques; mais comme cette solution est repoussée par la moitié de la chrétienté, la décision de ce concile n'est, par rapport à l'histoire de l'univers, qu'un *intérim* général; et l'on ne peut plus attendre la reconnaissance unanime et la confirmation complète de la vérité, que du jugement et de l'arrêt de Dieu, qui opèrera la réunion et le retour définitif vers le centre catholique.

Pour ce qui concerne ces instituts religieux, qui, dès leur origine, se chargèrent soit d'étendre et de consolider le catholicisme, soit de le maintenir et de le défendre, qui ont vaillamment combattu pour cette fin, et qui plaçaient leur vocation précisément dans cette lutte spirituelle et dans cette entreprise sacrée, il est à remarquer qu'alors, comme déjà maintes fois auparavant la chose s'était vue, le préservatif et le remède se présentaient tout juste au moment opportun, et précisément sous la forme, dans l'espèce, et suivant la direction que le demandait l'urgence du cas. Dans les grands et anciens monastères, qui ont si bien mérité de la civilisation de l'occident chrétien, et qui sous ce rapport ont droit à une gloire historique et impérissable, les abbés et les prélats, devenus de hauts et puissants seigneurs, s'ils n'avaient pas entièrement oublié

leur destination primitive, s'ils n'étaient pas complètement étrangers à la science, se trouvaient au moins trop en contact avec l'état dont ils dépendaient sous différents rapports.

Les ordres monastiques populaires, dont la règle était basée sur la pauvreté évangélique, ne pouvaient toujours, à cause de leur caractère même, avoir une influence désirable sur l'état et sur les hautes classes de la société, qui avaient adopté des formes différentes dans les mœurs et dans le langage; si encore il n'était pas arrivé parfois que le zèle passionné de ces moines passât toute mesure, sans aucun égard aux temps et aux circonstances! Le siècle sentait donc un besoin pressant d'avoir à opposer au protestantisme un ordre religieux qui, indépendant de l'état, dévoué exclusivement à l'Eglise, muni de toute la science nouvelle et de toutes les connaissances humaines, connaissant et comprenant en même temps le monde et le siècle, et suivant partout, avec un discernement réfléchi, la règle des convenances, prît sur lui la défense de la cause et de la foi catholiques, se chargeât de la propagation de cette foi dans les autres parties du monde et jusque dans des régions inconnues, et pût enfin remplir toute cette immense tâche avec dignité et succès.

Tel fut d'après les idées qui présidèrent à son institution primitive, l'ordre des Jésuites, et

l'histoire impartiale ne peut disconvenir qu'il n'y eût parmi les fondateurs et les premiers membres de cet ordre des hommes pieux et vraiment saints, animés de l'esprit du plus sublime dévouement chrétien, possédant des talents rares, et doués de la force miraculeuse de Dieu. Je ne veux pas examiner ici si les reproches qu'on a faits à quelques jésuites au sujet de leur influence politique, et de leurs intrigues ambitieuses, sont fondés ou non; car en tout cas, ces reproches regarderaient plutôt les individus que l'institution elle-même, dont le nom seul est aujourd'hui pour ainsi dire un mot de ralliement pour une certaine opinion, et pour l'esprit de parti. Au surplus quels sont surtout ceux qui les condamnent? ordinairement des hommes chez qui l'on aperçoit une antipathie passionnée pour le christianisme, comme en général pour toute religion; de sorte qu'en résultat cette condamnation pourrait bien être un titre d'honneur. Mais pour le moment, cette question est en dehors du cercle de cette philosophie de l'histoire.

Si cependant on trouvait dans quelques uns des membres de cet ordre un caractère à tendance absolue dans la vie ainsi que dans les principes de conduite publique; si l'on remarquait chez eux, dans les écrits et dans ce qui regarde la science, cet esprit et ce ton de polémique

barbare dont nous avons parlé plus haut, et qui caractérise en général cette époque, il ne faudrait pas en rejeter la responsabilité solidaire sur l'ordre entier, ni même en vouloir trop aux individus de ce qui n'était qu'une habitude universelle, que le défaut commun de l'époque, car savoir se garantir et s'affranchir d'une semblable influence est un des plus rares secrets qu'il soit donné à l'homme de posséder.

Une révolte violente ne peut être comprimée que par des moyens également violents; mais chaque système de terreur, de quelque espèce qu'il soit, provoque tôt ou tard une réaction, souvent non moins terrible, et si la violence n'a fait que comprimer extérieurement une plaie dangereuse, sans que la vertu du remède et le traitement aient atteint jusqu'à la racine, ou jusqu'au centre et jusqu'à la source de la vie et du mal; alors on a bien réussi à cacher le feu sous la cendre; mais il brûle toujours intérieurement; et la première étincelle, excitée par un malheureux hasard, peut de nouveau le faire éclater en un vaste incendie. Voilà à mon avis les principes bien simples d'après lesquels on doit juger historiquement les époques de révolution, telle que celle qui nous occupe; et ils étaient de même applicables à des évènements qui ne sont pas encore loin de nous.

Au plus fort de la fermentation occasionée par le protestantisme naissant, la grande révolte des paysans fut, il est vrai, étouffée bientôt et comprimée de vive force; mais à peu près dix ans plus tard, le nord de l'Allemagne fut le théâtre d'un autre orage qui dans sa couleur religieuse toute particulière, paraît encore plus triste et plus fâcheux. Il s'agissait d'introduire tout-à-coup dans le monde par le fer et par le feu le royaume invisible de Dieu. Jean de Leyde, en sa qualité de nouveau roi spirituel, fit son entrée triomphale à Munster, au milieu d'indignités et d'horreurs incroyables; mais enfin ce fanatisme fougueux fut écrasé; et comme c'est l'ordinaire en pareil cas, il le fut d'une manière atroce et sanglante.

Mais le plus étrange phénomène que nous offre cette époque de crise, est ce roi d'Angleterre, Henri VIII, qui, tout en conservant les dogmes de l'ancienne foi catholique, en les défendant même avec zèle contre Luther, détacha son royaume de l'Eglise, s'en déclara le chef spirituel, et, confondant les deux pouvoirs d'une manière absurde et anti-chrétienne, se comporta comme un calife d'Angleterre, au milieu du reste de la chrétienté. Que si l'on a ensuite égard à sa vie privée, à ses mariages, aux supplices de ses épouses; certes un tel caractère

fut pour ses contemporains, et est encore aujourd'hui, dans la description et l'histoire de ces temps, le sujet d'un scandale beaucoup plus grand que ne le fut jamais auparavant aucun prince en Italie ou ailleurs. La persécution religieuse sous Henri VIII, qui frappa également les deux partis, parce qu'il était en opposition avec l'un et l'autre, est marquée d'un caractère tout particulièrement odieux et sanguinaire.

Je termine ce sujet par une dernière observation: dans ces temps, vu la confusion des affaires spirituelles et temporelles de l'Eglise et de l'Etat, une aberration religieuse a bien pu être à la fois un crime politique; elle en était même presque inséparable. Là où l'anarchie, quoique provenant primitivement d'une cause religieuse, éclatait en violence ouverte, comme dans la guerre des Hussites, ou dans la révolte des paysans en Allemagne; là il n'y avait rien à faire qu'à combattre et à vaincre la force par la force. Mais même en pareil cas, la première fureur une fois calmée, la première effervescence apaisée, il aurait fallu appliquer au mal un remède intérieur et vraiment religieux; et cependant on ne le fit pas toujours, ou si on le fit, ce ne fut pas avec les formes vraiment évangéliques, ni avec le véritable esprit de la douce charité chrétienne.

La nature humaine est toujours et partout sujette, dans ses aberrations, à d'étranges monstruosités, à de singulières inconséquences; il peut donc se présenter, même dans les temps modernes, et au sein d'un pays paisible et civilisé, des hommes, phénomènes isolés, chez qui des erreurs religieuses seront accompagnées d'un attentat criminel contre leur propre vie, ou contre la vie d'autrui; mais alors une sage législation, une jurisprudence chrétienne agira plutôt d'une manière psychologique; elle traitera la chose plutôt comme une altération du cerveau, que d'après la lettre morte du code criminel.

Or combien une telle conduite ne sera-t-elle pas encore plus obligatoire, si l'erreur religieuse se tient renfermée dans sa propre sphère, et n'a pas de conséquences pratiques? Il est, je le sais, assez souvent difficile de préciser la vraie ligne de démarcation qui doit séparer une sage prévoyance contre les progrès d'un fanatisme dangereux, d'avec l'emploi anti-chrétien des punitions absolues.

Toute la procédure criminelle ecclésiastique ou religieuse de ce temps était contraire non-seulement à l'esprit du christianisme, mais aussi aux anciennes lois expresses de l'Eglise, ainsi qu'aux exhortations pressantes des Pères, qui toutes proclament que l'Eglise doit soigneusement évi-

ter l'effusion du sang. On cherchait à éluder cette belle et sage maxime, en abandonnant à l'Etat et au bras séculier l'exécution des arrêts rendus par l'Eglise. Mais, excepté lorsqu'il s'agissait de crimes réellement matériels, ou du cas de légitime défense contre la révolte ouverte, l'essence intérieure et chrétienne, l'esprit de cette loi n'en était pas moins blessé et violé.

En résultat, ce droit criminel passionné, qui se ressentait de la fureur des partis, et que sa direction et sa couleur religieuses ne rendent que plus révoltant pour la raison et le cœur du chrétien, demeure toujours une grande tache pour toute cette période. Mais cet opprobre n'atteint pas exclusivement un des partis qui étaient en présence; il retombe sinon sur la totalité, au moins sur des portions et des membres de l'un et de l'autre. On aperçoit bien, dès le moyen-âge, des signes précurseurs de cette grande aberration, de ce funeste écart de la loi d'amour; on les entrevoit dans la lutte acharnée des sectes philosophiques et théologiques; mais que sont ces préludes auprès des excessifs développements que prirent ces coupables principes! Ce n'est donc pas au moyen-âge que convient cette dénomination de barbare, qu'il nous plaît de lui donner, que nous sommes habitués à lui entendre donner; c'est bien plutôt à la période

vraiment barbare, qui s'étend depuis la réforme et ses guerres religieuses, jusqu'au temps où la paix intérieure et extérieure fut rétablie au moins en apparence dans le monde et dans les ames.

LEÇON XVI.

Importance historique du protestantisme. — Ses développements et sa propagation dans les diverses contrées de l'Europe. — Il pénètre et agit partout, mais non pas de la même manière. — Littérature espagnole et italienne de cette époque. — Guerres de religion. — Guerre de trente ans. — Tournure et fin que prennent les guerres de religion dans les principaux pays de l'Europe. — Dix-septième siècle. — Politique et littérature du siècle de Louis XIV. — Philosophie, Bacon, Descartes, Leibnitz. — Philosophie naturelle. — Locke. — Protestantisme du savoir en Angleterre.

La réforme, telle qu'elle était au quinzième siècle, hautement réclamée, comme le plus pressant besoin du temps, non-seulement par les désirs de la foule si souvent vaine et flottante, mais par les vrais et légitimes représentants de l'opinion publique, dans l'État et dans l'Église même ; la réforme, dont l'idée avait été long-temps auparavant arrêtée, fixée avec précision, et généralement adoptée, la vraie réforme enfin, devait être une réforme divine. Car alors elle eût porté en elle-même sa haute sanction, elle se fût accréditée par les faits ; et loin d'opérer une scission, sans aucun égard pour

les décisions légitimes, passées et présentes, loin de fonder un édifice à part sur un fondement négatif et nouveau ; elle ne se serait jamais et sous aucun prétexte, séparée du centre sacré et de la vénérable base de l'antique tradition chrétienne.

Cette réforme générale de l'Eglise, qui aurait offert un si beau spectacle, en agissant dans tous les sens, en pénétrant jusqu'au cœur, en ranimant tout, sans sortir pourtant du cercle de l'ancienne foi, sans abandonner le centre divin, elle ne s'effectua donc pas alors; car les lois ecclésiastiques, disciplinaires du concile de Trente, qui furent faites dans ce but, renfermaient, renferment encore des règlements assurément fort sages; elles contiennent beaucoup de dispositions bonnes et salutaires, comme l'a prouvé, dans les divers pays et royaumes catholiques, l'expérience qu'on en a faite, mais qu'on n'en a faite encore qu'à divers degrés, et suivant différentes formes ; cependant elles ne constituent pas une vraie réforme, puisque destinées à l'abolition de divers abus, au rétablissement de l'ancien ordre, elles n'ont pas été adoptées et introduites, d'une manière égale et absolue partout, même dans les pays catholiques.

Mais par rapport au protestantisme, et quant au fond et à l'essence de la querelle avec les novateurs, les décisions de ce concile ne pou-

vaient avoir d'autre caractère que celui d'une manœuvre défensive, ayant pour but la conservation de l'intérieur de la place. Au lieu de se borner à la fonction de réformateur, ainsi qu'on l'avait espéré, le protestantisme s'était dès le début annoncé comme une doctrine nouvelle, comme une religion à part; et c'est à ce titre qu'il se constitua et se consolida de plus en plus. La rupture était donc déjà complète, et le mal devenu irrémédiable avant que le remède eût paru et pût être appliqué.

Le protestantisme, tel que l'histoire le présente, même à son origine, ne fut qu'une œuvre humaine exécutée par des moyens humains. Il est vrai que dès le commencement il établit, comme pierre de touche de son origine divine, son maintien et sa perpétuité, proclamant que s'il ne provenait pas uniquement des hommes, il subsisterait toujours. Mais personne ne voudra, dans l'histoire, présenter ou accepter cette preuve; lorsque la religion fausse de Mahomet, qui plus que toute autre corrompt et détruit le principe divin dans l'homme, subsiste déjà dans le monde depuis plus de douze siècles, bien qu'elle ne soit cependant qu'une œuvre humaine, si elle n'est pas quelque chose de pis. Mais même comme œuvre humaine, le protestantisme est sans contredit un grand évènement, un évènement extraordinaire et qui fait époque

dans le monde, puisqu'il ne saurait être douteux, qu'à partir du moment de sa consolidation extérieure, malgré les agitations intérieures dont il ne cessa d'être travaillé, il n'ait dès lors et pour l'avenir déterminé en grande partie la physionomie des temps modernes, la forme et l'état des peuples chrétiens, et de l'humanité même en général, surtout en Europe; puisqu'il est tout aussi certain que, pénétrant dans le domaine de la culture intellectuelle, et la modifiant complètement, il a partout essentiellement influé, pendant trois siècles, quoique d'une manière chaque jour moins sensible et moins exclusive, sur la direction sociale de la science, et sur ses développements, si gros de changements politiques et d'évènements nouveaux.

Nous devons nous arrêter ici à ce grand fait même, pour le saisir dans toute son étendue, mais sous un point de vue exclusivement historique, pour en reconnaître et en comprendre toutes les conséquences. On serait sans doute tenté de se plaindre de la longue durée de cette dissension européenne, si générale; on est près de se croire le droit de la regarder comme un malheur pour l'humanité; mais un pareil sentiment, louable en soi, en tant qu'il est le résultat d'une conviction intime et de l'amour des hommes, ne doit point diriger le jugement historique; il ne faudrait même pas pousser trop loin

ces plaintes, ni aller jusqu'au murmure contre le destin, c'est-à-dire contre la Providence, qui a permis qu'il en fût ainsi.

Cette tolérance accordée d'en haut à une entreprise purement humaine, et qui ne procède nullement de Dieu, à une dissension immense, générale, se perpétuant sans remède, à une réaction hostile dont les suites sont funestes, dont les conséquences extérieurement destructives, ne sont propres qu'à retarder le développement intérieur, forme précisément, comme je l'ai dit plus haut, et dans la marche de l'humanité en général, et souvent aussi dans la vie individuelle, le merveilleux mystère des décrets occultes de la divinité. L'énigme dont il s'agit ne recevra peut-être sa complète solution, que lorsque la division qui partage le monde aura cessé, et que ce triste phénomène sera parvenu à sa pleine et entière conclusion.

Déjà, de l'expérience acquise jusqu'à présent, quelque indécise et quelque morcelée qu'elle soit, résulte clairement et évidemment cette vérité: que l'influence du protestantisme ne resta pas bornée aux pays, aux états, et aux peuples, au milieu desquels il devint dominant, où il fut du moins publiquement reconnu et légalement établi; mais que la lutte et le danger furent bien plus grands, et la commotion beaucoup plus forte et plus profonde, là où sans occasioner

une rupture totale, une séparation formelle, en excitant tout au plus une scission passagère, mais qui ne fut jamais ni durablement fixée, ni adoptée de fait, le protestantisme, ou si l'on aime mieux, son esprit, avec sa tendance ou avec une tendance toute semblable, s'insinua et s'infiltra dans le cœur et les entrailles d'un état, qui conservait encore tous les dehors du catholicisme, pour s'y fixer sans développement sensible, et le miner sourdement.

Dans ces malheureux pays, après un calme apparent et trompeur, le feu des innovations révolutionnaires long-temps comprimé éclata plus tard, mais avec d'autant plus de violence, d'abord dans l'opinion publique et dans la science en vogue, ensuite dans la réalité et dans l'état. Une conscience, une intelligence qui, dans la poursuite et dans la conviction intime de la vérité ne cherche que repos et consolation, trouvera bien naturellement un point d'appui solide dans la décision dogmatique et dans l'arbitrage suprême de la foi; mais cette règle de croyance et de conviction, cet arrêt en dernier ressort et sans appel, quelque simples et décisifs qu'ils soient, ne peuvent servir de base absolue au jugement philosophique.

Il est telle révolution dans l'enseignement et la science, dans la sphère de ce qu'il faut croire et ne pas croire, dans les pensées et l'opinion

publique qui, bien qu'ayant pris naissance sur un sol catholique, peut comme on l'a vu dans nos temps et dans ceux qui nous ont immédiatement précédés, causer plus de dangers et de dommages, et au pays qui l'a enfantée, et aux états voisins, qu'un protestantisme, depuis longtemps entré dans le repos de l'équilibre, et vivant en paix avec lui-même et avec le monde qui l'entoure.

Ainsi l'intérêt et le système politique de l'Angleterre, par exemple, qui comme état, est bien le plus protestant de tous les pays, se sont-ils souvent liés et accordés avec ceux de la plus grande des anciennes monarchies catholiques; et l'athéisme du dix-huitième siècle a-t-il produit une moins grande révolution, a-t-il donné au monde une secousse moins forte que le protestantisme à son début, ou même pendant l'époque des guerres de religion? Quoiqu'il ne constituât pas un parti distinct, une secte organisée; semblable à une épidémie contagieuse de l'esprit du siècle, il envahit et infesta tout autour de lui, porté çà et là par le vent du hasard, ou bien empaqueté dans les ballots meurtriers d'une civilisation prétendue.

Pour moi, si je ne consultais que ma conviction et mon opinion personnelle, j'aimerais à m'en tenir en tout et partout, dans l'histoire universelle, au point de vue théologique, et à fon-

der mon jugement historique sur ce que je regarde comme la vérité divine, parce que cette base est en général la plus large et la plus sûre. Mais lorsqu'il s'agit de ces derniers temps où le point de vue théologique divisé présente deux faces, où l'examen de la question en elle-même que chaque parti décide en sa faveur ne peut qu'engager dans une dispute sans fin ; l'idée qui se présente naturellement et irrésistiblement à l'historien est celle d'une sorte de pathologie sociale, envisageant l'humanité comme un malade dont l'état deviendrait chaque jour plus alarmant et plus désespéré. Or une thérapeutique scientifique regardera toujours cette espèce de lutte décisive, de combat à mort, qui s'établit entre l'organisation et un élément étranger et ennemi, comme plus avantageux à la santé et à la vie, si, bien dirigé, il obtient une heureuse issue, que la suppression d'une crise faute de laquelle le principe morbifique retombera sur les organes intérieurs, s'attaquera au principe vital, pour le miner et le ronger d'une manière latente et sourde.

Mais l'histoire des divers pays ne nous prouve-t-elle pas de mille façons, que ce principe est applicable en grand, et qu'il peut servir de règle à une clinique générale? Si le protestantisme naissant avait été extérieurement comprimé et étouffé, ce qui forme son essence et sa

nature intime, je veux dire cet esprit d'innovation révolutionnaire, ce caractère négatif et destructeur, le rationalisme en un mot, n'aurait-il pas, nonobstant, continué peut-être d'agir à l'intérieur? et comme on peut l'inférer des exemples isolés d'une expérience partielle, où on l'a vu se produire sous cette forme, cette action intérieure n'aurait-elle pas été encore plus dangereuse et plus funeste?

Je souhaiterais qu'on ne prît pas ces observations, ainsi que d'autres opinions que j'ai de même émises précédemment, pour des assertions positives, ni comme des vérités incontestables, mais qu'on n'y vît que des questions et des doutes que je propose; le dogme lui-même, ainsi que la décision définitive et en dernier ressort de la question étant ici en dehors des limites que je me suis imposées; d'autant plus que l'arrêt suprême, celui qui dans la réalité arrangera tout et rétablira tout, est au-dessus du pouvoir des hommes, et ne peut partir que de Dieu. Je ne présente tout ceci que comme des essais d'une opinion conciliatrice, et tout au plus d'une théodicée de l'histoire; et c'est aussi le rôle auquel doit se borner l'esprit philosophique.

Et de fait, on doit sans contredit à cette réaction du protestantisme ainsi qu'à l'état permanent de lutte qui s'en est suivi, non-seulement une généreuse émulation qui est venue animer

les sciences et l'étude, non-seulement une surveillance mutuelle qui s'est éveillée entre les deux partis, les éperonnant l'un et l'autre d'une manière salutaire et les maintenant tous deux en haleine, et qui s'est étendue également sur les rapports moraux et politiques de la vie; mais aussi un troisième élément surgit de ce conflit intérieur, de cette guerre intestine entre les deux autres; lequel s'il n'a pas été heureux partout, ni parfaitement chrétien, mérite cependant d'être remarqué par l'histoire, comme très fécond et très extraordinaire.

Parmi les huit ou neuf pays où le protestantisme ayant jeté de profondes racines, se fonda une existence durable, il en est trois principalement où il amena des résultats assez importants pour que l'historien les signale, et où le combat et la lutte en s'apaisant, enfantèrent trois évènements tout nouveaux dans les fastes du développement humain.

C'est d'abord en Allemagne, la paix de religion, vraie source du bien-être ultérieur de ce pays, devenue le trait principal qui la caractérise pour le moment, et qui fixe et détermine la destination spirituelle qui l'attend dans l'avenir; c'est ensuite en Angleterre cette constitution tant vantée, cette bienheureuse constitution, comme on l'appelle, dont le simple reflet, la seule forme extérieure, l'apparence et

le nom sont devenus le but suprême des ardents désirs de mainte autre nation; enfin c'est en France la révolution dans la science, provoquée, et par l'influence indirecte du protestantisme et par le conflit intérieur d'éléments à moitié ou tout-à-fait protestants; suivie bientôt d'une révolution politique terrible, à laquelle, après un despotisme militaire de quelques années, succéda la grande époque de la restauration intérieure, faite d'après les principes généraux de l'Europe. Cette restauration, il est vrai, bien loin d'être complète, se voit travaillée par une lutte vive et dont l'issue est peut-être incertaine; mais elle n'en appelle que d'autant plus l'attention de l'histoire.

Un des pays les plus voisins du berceau du protestantisme, de l'Allemagne, la Suisse fut dès en commençant le théâtre d'une violente guerre civile, dans laquelle le chef de la nouvelle religion en ces contrées resta sur le champ de bataille. Mais le penchant à l'association naturel aux Suisses, le besoin d'une commune défense, la presque égalité de nombre et de puissance des religionnaires opposés, y amenèrent bientôt une paix de religion. L'influence indirecte qu'exerçait sur la France le protestantisme de la Suisse française se maintint toujours d'une manière sensible, depuis Calvin jusqu'à Rousseau. Dans la Hongrie, à demi conquise et continuellement

menacée par les Turcs, la paix de religion s'établit sous les auspices des monarques autrichiens, bien peu de temps après son établissement en Allemagne. La tolérance entra même dès lors dans la constitution du pays dont elle fit une des dispositions essentielles.

Le protestantisme, tel qu'il pénétra en Pologne, dans la seconde moitié du seizième siècle, n'était déjà plus un protestanisme pur, et conforme au système primitif des doctrines répandues en Allemagne; c'était une de ces sectes qui surgirent plus tard, le socinianisme, qui non-seulement repoussait le mystère de l'eucharistie, mais qui, suivant la marche progressive de l'erreur, rejetait même le mystère fondamental de la théologie chrétienne, je veux dire le dogme de la trinité. Cette secte, tant qu'elle subsista à part, tant qu'elle forma comme un corps distinct et séparé, ne fut pas très nombreuse, ni en Pologne, ni ailleurs; mais elle n'en eut que d'autant plus d'adhérents dans toute l'Europe, au dix-huitième siècle, durant cette période d'incrédulité où elle devint presque dominante dans quelques pays.

Nous avons dit plus haut de quelle manière la la Prusse jadis propriété de l'ordre teutonique, devint un duché séculier qui pendant plus d'un siècle encore resta dépendant de la Pologne. Dans aucune contrée de l'Europe, le christia-

nisme ne s'était introduit aussi tard qu'en Lithuanie, où il ne pénétra que vers la fin du quatorzième siècle. La population de la vieille Russie, ainsi que celle de la Hongrie et des pays adjacents, était en grande partie de l'Église grecque.

Les guerres contre les Turcs, contre les Suédois, et contre les Russes, augmentèrent en Pologne le nombre des éléments hétérogènes; tandis que l'attachement réel ou apparent des dissidents pour la Suède accroissait la fermentation et l'anarchie, qui déchiraient cet état, et qui finirent par amener sa dissolution et son partage. Constituée vers la fin du quinzième siècle par Ivan Vasilievitsh-le-Grand, ce prince qui entretint une liaison d'amitié avec l'empereur Maximilien, et qui autorisa dans ses états la hanse allemande, la Russie demeura pour le moment tout-à-fait en dehors de l'action directe du protestantisme; comme à l'autre extrémité de l'Europe, l'Italie et l'Espagne.

Les pays scandinaves étaient, au commencement du quinzième siècle, réunis en un seul corps d'état; et en cette qualité, ils auraient pu former durablement dans le nord une puissance grande, et avantageusement située; malgré maintes vicissitudes, ils demeurent cependant ainsi réunis, jusqu'au seizième siècle. Toutefois les désirs nationaux et l'opinion publique réprouvaient cette union, et non-seulement Gustave

Wasa opéra et consolida la réparation totale et définitive de la Suède en la détachant du Danemarck et de l'Union; mais il sut en même temps affermir en ce pays le pouvoir monarchique, et y introduire le protestantisme, qui là, contrairement à ce qui était arrivé dans les autres pays, ne fut pas amené par les flots de l'opinion populaire, mais qui partit du haut de l'échelle sociale, et descendit du souverain même, dont la prudence constante et persévérante ne brusqua rien et lui assura peu à peu la victoire, en conservant toutefois la constitution épiscopale. Par son influence protestante sur l'Allemagne, sur la Prusse et sur la Pologne, la Suède a joué passagèrement en Europe, dans le dix-septième siècle, le rôle d'une grande puissance; elle devait cette importance en grande partie au caractère personnel de Gustave Adolphe, et de quelques autres de ses rois. Mais dans l'intérieur du royaume, ce n'est pas comme en Angleterre ou en Allemagne, le protestantisme n'y a rien produit de nouveau, de spécial, d'important pour l'histoire.

En ce qui concerne le Danemarck, là aussi le protestantisme s'introduisit presque de la même manière, quoique non tout-à-fait au même degré; c'est-à-dire généralement en partant d'en haut. L'Islande, il l'emporta de vive force. Dans ces paisibles contrées du nord, les abus réels de l'Eglise catholique, et surtout les grands scandales

étaient peut-être moins nombreux et moins frappants que dans les pays du midi; les mœurs étaient plus simples, la corruption moins répandue même qu'en Allemagne. L'ancienne croyance devait être d'autant plus enracinée dans les esprits, et d'autant plus difficile à détruire. La tendance révolutionnaire de l'esprit suédois, qui s'était tant de fois antérieurement manifestée par des luttes intestines dans la haute aristocratie, modifiée alors par un prosélytisme religieux, armé, et guidé d'en haut, trouva un champ vaste et libre, dans les troubles de la Pologne, dans ses différends avec la Prusse, et avec d'autres états voisins, mais principalement dans la grande guerre de religion en Allemagne; aussi ce ne fut que plus tard, et lorsque l'Europe eut vu finir les jours de la puissance et de la prépondérance de la Suède, que cet esprit révolutionnaire refoulé sur lui-même et restreint dans des bornes étroites, éclata en catastrophes intérieures.

En Angleterre, le protestantisme ne se montra que sous le successeur du despote Henri; mais il s'y montra sous deux formes diverses, et se divisa en deux partis, entre lesquels régnait une violente opposition. L'Angleterre proprement dite conserva la constitution épiscopale; les puritains, qui étaient les méthodistes d'alors, eurent au contraire le dessus en Ecosse. Mais le catholicisme monta encore une fois sur le trône

anglais, dans la personne de Marie, épouse de Philippe d'Espagne; cette réaction dans le sens catholique fut suivie bientôt d'une autre, dans l'esprit du protestantisme; de sorte que celui-ci ne fut vraiment constitué et consolidé que par l'adresse persévérante d'Elisabeth, qui fit tomber la tête de l'infortunée Marie Stuart.

Dès lors l'Angleterre roule de réaction en réaction, passe du supplice d'un de ses rois et de la république au despotisme du protecteur, traverse maintes luttes suscitées par l'opposition nationale et religieuse qui divise les deux nations, anglaise et écossaise, revient à une inclination passagère pour la cause catholique, qui est due aux dispositions personnelles du monarque; jusqu'à ce qu'enfin cent ans avant la révolution française, le roi Guillaume de Hollande procure définitivement la victoire au protestantisme, et amène à maturité cette bienheureuse constitution, transplantée depuis du royaume insulaire, imitée, copiée, adoptée avec additions, errata, et variantes sur le continent européen, ainsi qu'en d'autres parties du monde.

Telle est la base sur laquelle s'éleva, pour envelopper tous les peuples et tous les gouvernements de l'Europe, ce protestantisme complet dans l'Etat, qui caractérise l'Angleterre dans les temps modernes, et pendant toute l'époque de sa puissance : protestantisme politique qui fut

immédiatement suivi ou même qui fut accompagné d'un protestantisme scientifique tout aussi prononcé. Il faut cependant que je fasse de suite l'observation que, si l'esprit de protestation, en dégénérant et en se corrompant, ne peut manquer d'amener promptement l'esprit révolutionnaire, c'est-à-dire le désordre et l'anarchie dans les pensées et dans la culture intellectuelle, on ne doit pas néanmoins, dans la science, confondre, on doit distinguer soigneusement au contraire, le protestantisme et la révolution. Car le nouveau paganisme, et l'athéisme déclaré du dix-huitième siècle, se montrèrent sur le continent bien plus à nu et à découvert, et y comptèrent beaucoup plus de sectateurs, que dans cette île constitutionnelle, où fut établi, même dans le domaine scientifique, un équilibre artificiel entre la vérité et l'erreur.

Dans les Pays-Bas, le protestantisme fut bien une des causes qui contribuèrent à leur séparation d'avec l'Espagne ; mais il ne fut pas la seule, ni la principale ; l'esprit bourguignon, d'une part, s'étant bien long-temps auparavant montré remuant et révolutionnaire ; et le despotisme espagnol excitant d'autre part sur beaucoup d'autres points, le mécontentement, la haine, et des tentatives de révolte. La partie protestante, qui était la plus forte, en se séparant, constitua, sous le nom de Hollande, un état in-

dépendant qui exerça toujours une grande influence politique et religieuse sur l'Angleterre; tandis que les Pays-Bas proprement dits, restés catholiques, en conservèrent une pareille sur la France. En Hollande, je ne vois pas que le protestantisme ait, comme en France ou en Angleterre, développé rien de spécial et de nouveau; à moins qu'on ne veuille considérer comme tel, la tolérance envers toutes les sectes; tolérance entière et parfaite, qui nulle part ailleurs, n'a existé à un aussi haut degré.

Quant à l'Espagne, elle avait à résoudre, dans son sein même, un problème bien difficile; elle avait à vaincre une vieille et profonde opposition populaire dans les anciens conquérants et maîtres du pays, tenant toujours aux mœurs et au langage des Arabes, et même en partie à la doctrine et à la religion mahométane. La lutte commença sous Philippe II, par des lois très sévères contre ces maurisques; elle finit sous Philippe III, par une mesure encore plus dure, par leur expulsion en Afrique. Il est grandement à présumer que les rapports intimes, que le contact répété, qui s'établit entre l'Allemagne et l'Espagne, sous le règne de Charles-Quint, dont les armées allemandes pénétrèrent dans la péninsule Ibérique, introduisit dans cette dernière contrée plus d'idées allemandes, que l'histoire

ne peut maintenant le prouver et le constater par des faits ; une pareille conjecture doit servir à expliquer, ou du moins à excuser maintes mesures prises par le gouvernement espagnol.

Ce qui est en tout cas certain, c'est que l'esprit, le caractère espagnol, d'ailleurs si noble et si loyal, qui ne connaît ni les astuces de l'égoïsme, ni la versatilité de l'inconstance, devint exclusif et partial, violent et absolu, dans cette haine acharnée, dans cette longue discorde de la guerre religieuse. Cette nation généreuse conserva nonobstant beaucoup de vertus chevaleresques, et vit paraître quelques rares talents hautement religieux, dont je ne citerai pour exemple que sainte Thérèse et ses merveilleux ouvrages ; où la sainteté des sentiments et des pensées est rehaussée par un style inimitablement beau.

Chez aucune nation l'esprit et le caractère du moyen-âge, avec ses plus nobles attributs, ne se sont conservés et perpétués aussi long-temps, non-seulement dans les pensées, dans l'espèce et dans la direction de la culture intellectuelle, mais encore dans les ouvrages d'imagination et dans la poésie : ce n'est même qu'en Espagne que la poésie particulière au moyen-âge reçut son développement le plus riche, et parvint à sa plus haute perfection ; particularité que l'his-

toire ne doit pas laisser passer comme fortuite, mais qu'elle doit au contraire remarquer comme éminemment caractéristique.

En Italie, dans le même temps aussi, l'art, la littérature et l'érudition classique, brillaient du plus vif éclat. Tandis que l'Europe entière était déchirée par des guerres civiles, et travaillée par la discorde religieuse; en Italie, la science, la poésie et les beaux-arts, recevaient le plus heureux développement; mais il semble toujours qu'on doive considérer cette belle, cette magnifique culture intellectuelle de l'Italie pendant ces temps d'orage, comme un jardin fleuri, planté sur un sol volcanique. Bien qu'il ne soit pas sage de juger une chose par ses dehors et ses apparences, on peut croire qu'un danger imminent ne menaçait pas alors ce pays. La crainte de l'abus fut même poussée si loin, qu'elle alla jusqu'à entraver et retarder dans son développement la vraie science elle-même, la science proprement dite.

Cependant l'inspiration pagano-antique ne pouvait plus se déployer avec autant de liberté et de publicité que naguère à l'origine de la fermentation, et lorsque le quinzième siècle, si brillant, reposait encore dans une fausse sécurité: De cette manière la vieille scolastique conserva plus long-temps qu'il n'eût été souhaitable, sa domination exclusive, quoique ce rationalisme cr-

goteur, et même en partie négatif du moyen-âge, ne pût répondre au besoin universel d'une science vraiment chrétienne. On aurait dû réfléchir que chaque erreur nouvelle, chaque nouvelle forme que ce vieux Protée prend dans l'esprit des diverses époques, ne doit pas être considérée comme une science nouvelle; car la science, et elle est unique, la science des choses divines et humaines, comme l'appelaient les anciens, prise en soi-même, et dans le cercle des objets et des questions les plus élevées, est un édifice fondé sur la base éternelle de la vérité divine, qui voit passer devant lui tous les siècles, sans pouvoir être ébranlé; quoiqu'elle ait besoin d'une nouvelle forme et d'une tournure nouvelle, lorsque l'artiste sublime vient la rajeunir.

Le pieux évêque Borromée, ce vénérable homme de Dieu, prouva bien sans doute par son livre d'instruction religieuse, qu'une érudition sacrée, profonde et solide, est ordinairement accompagnée de la clarté dans l'exposition, de la netteté, de la précision et d'une simplicité sublime dans la pensée. Mais en général, dans l'enseignement, la science proprement dite resta encore long-temps trop scolastique; et c'est toujours un malheur, un dommage pour la cause catholique, que les germes d'une philosophie meilleure, d'une philosophie du

moins fidèle à son but, et en général d'une science s'offrant plus vaste et plus pure à l'avenir, se soient développés dans les rangs opposés, et produits sous la plume de Bacon et de Leibnitz.

C'est de la Suisse et spécialement de la Suisse française que, dès son début et aux premiers jours de ses progrès, le protestantisme s'avança sur la France; le nom même de Huguenots l'atteste *. Ces guerres de religion éclatèrent ici beaucoup plus tard qu'en Allemagne, et elles y eurent un caractère particulier.

Les princes du sang, les chefs des partis opposés au gouvernement, surtout dans la haute aristocratie, et au sein même de la cour, employèrent comme instrument politique, et firent servir à leurs vues ambitieuses, le protestantisme, qui, bien qu'en minorité absolue dans le peuple, et à plus forte raison dans l'État, ne laissait

* L'évêque de Genève, qui disputait le droit de souveraineté sur cette ville au duc de Savoie et au peuple, fut obligé de fuir au commencement du seizième siècle et d'abandonner le gouvernement aux citoyens, qui recouvrèrent alors leur liberté. Il y avait déjà depuis assez long-temps deux partis dans Genève, celui des protestants et celui des catholiques. Les protestants s'appelaient entre eux Égnots, du mot eidgenossen, alliés par serment. Les égnots qui triomphèrent attirèrent à eux une partie de la faction opposée, et chassèrent le reste. De là vint que les protestants de France eurent le nom d'égnots, et par corruption de huguenots, dont la plupart des écrivains français inventèrent depuis de vaines ou d'odieuses origines. (*Note du Traducteur.*)

pas d'offrir une force imposante et respectable. Ce mélange de grands et de peuple, de politique et de religion, imprima à la lutte en France une forme toute spéciale, qui la distingue des dissensions de l'Allemagne. Elle n'y fut pas aussi continue, aussi acharnée; elle n'y fut pas aussi dévastatrice, que la guerre de trente ans; mais aussi les paix religieuses n'y avaient qu'une fort courte durée; renouvelées jusqu'à cinq et six fois, elles étaient toujours promptement suivies d'une nouvelle rupture.

L'édit de Nantes, qui devait définitivement mettre un terme à la longue anarchie, n'empêcha pas de nouveaux troubles d'éclater après l'assassinat commis sur la personne de Henri IV; et l'édit lui-même fut révoqué dans la suite. La politique que le mécontentement des grands et des chefs de l'opposition mêlait toujours à la religion, donnait à la guerre un caractère éminemment odieux; la réaction passionnée qu'exerçait tour-à-tour, dans la fluctuation des succès, chaque parti vainqueur, chaque opinion triomphante, présentait sans cesse à la discorde un nouvel aliment, et résistait opiniâtrément à l'apaisement définitif des éléments de fermentation. Ce caractère haineux des guerres de religion en France a été souvent reproduit et peint avec force par les historiens français, il s'était aussi manifesté en Angleterre, d'abord sous Henri VIII, et en-

suite sous le règne de l'astucieuse Elisabeth ; puis il se développa d'une manière tout-à-fait anarchique dans la révolution contre Charles Ier, qui mourut sous la hache du bourreau ; et il parut enfin sous Cromwell, avec des traits non moins hideux.

Mais plus importante, par ses résultats histoques postérieurs, est cette observation générale : qu'en France, la lutte, fidèle au caractère de vacillation qu'elle présenta dès l'origine, resta à proprement parler indécise ; et qu'elle ne parvint pas, comme en Angleterre, par la voie de la constitution, ou comme en Allemagne, par la voie d'une paix solide et inébranlable, à une conclusion véritable et complète ; mais que, comme un problème politique non résolu, elle passa à la postérité, portant avec elle le germe intérieur d'une scission religieuse, lequel influa sur le parti catholique lui-même, où il jeta de profondes racines.

En France, les protestants étaient vraiment en minorité : ils ne devaient qu'à des causes secondaires la puissance et l'importance éphémères qu'il leur arrivait de prendre dans la première époque des guerres de religion. En Angleterre, ils ont vraisemblablement obtenu de bonne heure la majorité ; quoiqu'elle n'ait pas été sitôt aussi forte, aussi prépondérante qu'elle l'est aujourd'hui. Mais la population de l'Allemagne était dès lors, comme elle l'est encore aujour-

d'hui, divisée entre les deux partis, par moitiés à peu près égales; et bien que la puissance politique, là où comme alors tant d'éléments divers se mêlent à la lutte, ne se fonde pas uniquement sur le nombre, il n'en est pas moins vrai que les deux combattants étaient assez forts, pour que ni l'un ni l'autre ne succombât tout de suite.

Cette circonstance engendra par la suite le besoin pressant d'une paix solide et véritable, et en fit sentir l'absolue nécessité; mais cette même circonstance n'en rendit d'abord la lutte que plus opiniâtre et plus longue. D'ailleurs presque toutes les grandes puissances continentales de l'Europe y prirent part, et se mirent en présence dans cette immense bataille. Aussi nulle part la guerre de religion n'eut un champ aussi vaste et aussi varié, nulle part elle ne fut aussi longue et aussi opiniâtre; nulle part ses effets ne furent aussi destructeurs, même pour les générations suivantes. Cette époque de trente ans de désastres, qui vit s'abîmer les meilleures forces de l'Allemagne et son ancienne civilisation si florissante, forme dans l'histoire, comme un grand mur de séparation entre l'Allemagne antique, pays, au moyen-âge, le plus riche et le plus brillant de l'Europe; et l'Allemagne nouvelle, l'heureuse Allemagne de nos jours, qui se relève de ses ruines, se remet d'un long accablement, et re-

monte, comme de la nuit lugubre d'une tombe funéraire, à la lumière et à la vie.

L'explosion de cette guerre ne doit pas surprendre; ce qui est étonnant au contraire, c'est qu'elle n'ait pas éclaté plus tôt. Et peut-être doit-on ce caractère d'exaspération et de violence qui signale la lutte, précisément aux efforts qui réussirent à la comprimer long-temps. La paix de religion qui avait été faite auparavant n'était au fond qu'un armistice, qu'un intérim, qui ajournait un assez bon nombre de points, sur lesquels, malgré la meilleure volonté des deux parts, il eût été difficile, souvent même impossible de s'entendre et d'en venir à un accommodement pacifique. Lorsque tant de matières inflammables étaient amoncelées, le moindre accident malheureux, la moindre étincelle pouvait allumer l'incendie. L'étincelle partit de la Bohème, où les anciens troubles des Hussites avaient bien été réprimés par la force, qu'on ne pouvait s'empêcher d'employer contre eux, à la première explosion; mais où, comme on le vit clairement alors, le mal n'avait pas été guéri dans sa source, où fermentait toujours, d'une manière latente, l'irritation, cause de la maladie.

Cependant cet éclat en Bohème ne fut ni le seul principe, ni l'objet unique de la grande guerre générale que plusieurs historiens aiment mieux regarder comme une complication étrange,

comme une longue succession de plusieurs guerres avec plusieurs buts différents. Le pays entier, le siècle lui-même parut se fondre et se dissoudre en guerre; on eût dit que la guerre était devenue le point principal, la forme permanente, la condition universelle de la vie publique, une autre nécessité de la nature. La plupart des scènes et des actes de cette grande tragédie; par exemple l'esprit religieux et l'énergique persévérance de Ferdinand II, la gloire militaire de Gustave-Adolphe et les exploits des Suédois les talents du maréchal Wallenstein et sa fin malheureuse, ont été si souvent et si parfaitement tracés par mains de maîtres, qu'il serait inutile de s'arrêter long-temps à ces grands souvenirs, quoique le sujet soit en lui-même inépuisable. La paix qui fut amenée enfin par une nécessité supérieure ; voilà ce qui pour nous est d'un haut et véritable intérêt.

Quant au chapitre des indemnisations, cette paix ne différait pas sans contredit de toute autre pacification générale où il y a des pays et des parcelles de pays à distribuer ou à séculariser, mais où le nombre des co-partageants est plus grand que celui des portions à partager. Sous le rapport politique, cette paix rétablie et consolidée enfin dans l'empire, n'était plus, comme autrefois, assise sur une base positive et réelle; elle ne s'appuyait plus sur sa force propre

et interne; mais elle dépendait dès lors du système entier des états de l'Europe, et reposait sur le principe d'équilibre dont elle contribua puissamment à propager et à développer l'idée, non-seulement alors, mais encore pour les âges suivants. Toutefois je ne la considère ici que comme paix de religion, comme conclusion définitive de toute guerre religieuse ; et sous ce point de vue, elle n'a plus été essentiellement violée ; je la regarde comme une convention religieuse, maintenue, gravée dans les esprits, observée scrupuleusement et sans violation, au moins quant à sa substance; tandis que les deux autres points de vue, sous lesquels je l'ai présentée plus haut, et suivant lesquels elle ne peut paraître que bien imparfaite, ont depuis long-temps perdu leur intérêt pratique.

En ne considérant cette paix qu'historiquement, et en la suivant depuis ses premiers essais jusqu'à son accomplissement; œuvre de zèle et de justice, menée à bien par des efforts infatigables, elle n'a jamais eu d'égale parmi les traités de paix qui la précédèrent, elle est devenue par là même la base du droit des gens européen, et la source principale d'étude pour la science diplomatique des temps modernes jusqu'à nos jours. De là aussi sa durée inébranlable. Elle fut bénie des peuples de cette époque, dont elle finissait les longs malheurs, et ses effets sur les âges sui-

vants ont été encore beaucoup plus grands et plus heureux.

La paix religieuse, telle qu'elle fut établie alors, est devenue dans les temps modernes pour le peuple allemand une seconde nature, son caractère propre et national; et si ce n'est pas en cela qu'on peut trouver la destination supérieure et historique de cette nation, même quant au domaine spirituel, on ne la trouvera nulle part ailleurs. On peut dire, il est vrai, de cette paix, comme de toute autre pacification dans laquelle on n'est pas d'accord sur le fond même de la question en litige, qu'elle n'a été qu'une trève, qu'un nouvel intérim, mais c'est une trève éternelle et sacrée, c'est un intérim divin, une suspension d'armes, un état provisoire, attendant la décision que Dieu ne peut manquer de rendre un jour.

Pour apprécier historiquement cette paix et son influence sur le passé, sur le présent, et même sur cet avenir qui doit tout décider, il n'est aucunement nécessaire d'examiner juridiquement jusqu'à quel point et avec quelle restriction elle reste politiquement valable et obligatoire dans les rapports politiques: car désormais elle est entrée dans la vie; plus que toute autre chose, elle est devenue une réalité; de sorte qu'envisagée sous ce vaste point de vue, dans lequel l'avenir même est compris, elle est bien plus près dans son

esprit général, dans son sens supérieur, d'être arrêtée et accomplie, qu'elle ne l'était, alors qu'il ne s'agissait que de son application pratique à des cas particuliers.

Concluons : cette paix religieuse qui se borne à la surface, mais qui la calme d'une manière solide et durable, qui se présente simplement comme un armistice, comme un intérim, mais comme un intérim sacré, n'est que la préface, que le péristyle d'une autre paix plus générale, plus profonde, plus vraie, que notre siècle attend, et qui, par une complète restauration, fixera irrévocablement l'histoire moderne en commençant une nouvelle ère. Comment en effet serait-il possible que le christianisme, c'est-à-dire la vérité éternelle, restât toujours déchiré, partagé, divisé? La solution du grand problème des trois derniers siècles, et du nôtre en particulier, n'est difficile et compliquée que pour qui le veut bien ; car elle est effectivement toute simple. Du moment où la science et la foi seront complètement d'accord, et c'est à ce résultat que doit tendre toute philosophie véritable et élevée ; dès ce moment la croyance redeviendra essentiellement une ; et dès lors cessera toute rupture, toute division.

Cependant pour les rapports publics et pour la politique extérieure, la grande œuvre de cette paix fondamentale devint et est restée jusqu'à

nos jours, en Europe et dans la chrétienté, la nouvelle base du système politique des états et du droit des gens. Tant que la justice absolue ne peut régner ici-bas, il faut bien arranger pacifiquement les choses, suivant le principe de l'équité, et d'après la loi chrétienne d'amour. Dès lors fut déterminé pour les âges suivants et pour toujours le caractère décidément pacifique, la politique conservatrice de la principale puissance allemande, de l'Autriche, qui en cette qualité, marche à la tête de la confédération.

Des guerres de religion ont depuis plusieurs fois encore éclaté en Angleterre et en France; mais ce n'était plus que comme les suites douloureuses d'un pénible enfantement, comme les dernières secousses d'une convulsion terrible. Elles s'apaisèrent bientôt ; et cette paix mémorable dont l'Allemagne donna l'exemple, fut partout érigée en principe, et admise comme un devoir inviolable, sinon expressément, du moins tacitement par toute la chrétienté d'Europe.

Entre les derniers et les plus terribles effets de la révolution générale dans l'Eglise, comptons, à cause de son intime liaison avec elle, cette mort malheureuse de Charles Ier d'Angleterre, qui fut exécuté un an après la pacification de l'Allemagne; de sorte que ce ne fut que quarante ans plus tard que la nation anglaise trouva la paix dans la consolidation définitive de sa

constitution. Aux évènements déplorables et aux traits caractéristiques de ce temps de terreur, appartient la révocation subite de l'édit de Nantes, d'où était sortie en France la dernière paix religieuse, laquelle paraissait même avoir acquis quelque stabilité.

Cette révocation ne doit pas trop nous surprendre, en tant que l'édit de Nantes, comparé à la belle et grande pacification d'Allemagne, ne présentait au fond aucune garantie solide, et ne dépendait que du caprice arbitraire du maître. Cependant cette mesure si tardive et si inopinée, frappa de terreur non-seulement le pays qu'elle concernait, mais aussi les pays étrangers, le monde, et le siècle entier. Un des tristes effets, une des suites funestes de cette révocation, fut la guerre d'extermination dirigée contre le protestantisme populaire des Cévennes, qui pouvait bien se rattacher aux commotions semblables des temps antérieurs, ou provenir même des sectes plus anciennes du moyen-âge.

Que si, sans même avoir égard à l'espoir ainsi perdu d'un état légal pacifique, l'on ne considère cette révocation de la paix religieuse que comme une mesure violente du gouvernement, on peut en dire, sous le rapport purement historique, qu'un tel abus de pouvoir de la part de la majorité, à laquelle l'opinion publique ne manquait pas de l'attribuer, ne pouvait être qu'un dange-

reux exemple, qu'un évènement funeste dans un pays, qui est la patrie des réactions passionnées; en sorte que les émigrés de nos jours ne sont pour l'histoire que le pendant des Huguenots, qui furent alors poursuivis et forcés de s'expatrier. Si encore cette expulsion violente du protestantisme avait atteint son but! Mais non, son esprit avait jeté en France de trop profondes racines, pour qu'il pût être étouffé ainsi, par un procédé mécanique, et sans une victoire ou une guérison spirituelle. L'influence protestante, qui partait de la Suisse française, non-seulement n'a pas cessé par là; mais elle n'en est devenue que plus grande ensuite.

Cependant une atteinte plus profonde a été portée à la cause catholique en France, par la propagation des doctrines jansénistes, nées dans les Pays-Bas français, auxquelles des écrivains de talent donnèrent alors par leur appui tant d'importance.

C'était en substance le rationalisme de Calvin, mêlé aux sentiments piétistes, et se rapprochant à l'extérieur autant que possible du catholicisme. Toutefois ce qui pouvait nuire à la doctrine publiquement enseignée, et gâter l'opinion publique, ce n'était pas le petit parti des Jansénistes d'Utrecht, exclus de l'Église, et complètement isolés soit des protestants, soit des catholiques; c'était bien plutôt ce jansénisme mitigé et caché

qui s'introduisit jusque dans le cœur de l'Eglise gallicane, où il fructifia, et toutes ces tendances protestantes plus ou moins secrètes, plus ou moins prononcées, reçurent encore une pleine sanction du pouvoir suprême de l'État, qui reconnut et posa le principe et l'idée d'une Eglise gallicane.

Si dans une constitution protestante, comme celle de l'Angleterre, on conçoit absolument une Eglise anglicane, une Eglise nationale, bien qu'elle soit toujours incompatible avec l'essence et le principe suprême du christianisme; cette idée reproduite sur un sol catholique, qui de sa nature répugne à une pareille séparation nationale, est un contre-sens, est absurde, et porte avec soi-même sa propre réfutation. On ne pourrait nous opposer l'ancienne Eglise allemande; car le principe et l'idée sur lesquels elle reposait, ne concernaient que les rapports et les droits extérieurs, se bornant à déterminer les limites de la puissance impériale et du pouvoir pontifical, sans attaquer ni le sens, ni l'esprit intérieur du dogme; et toutefois il est certain, qu'au temps de la prépondérance des Gibelins, mainte erreur se mêla à cette idée primitive, et devint le premier germe de la rupture qui fut accomplie plus tard. Mais en France, ce demi-schisme gallican, ce schisme couvert, n'a pas été moins funeste, dans ses effets historiques,

que le schisme hautement proclamé des Grecs; et il ne doit pas moins être compté parmi les malheurs que doit éprouver, parmi les coups que doit recevoir la religion, jusqu'à l'époque de sa restauration future.

Sans parler de la scission avec Rome, poussée jusqu'à cette extrémité, n'y avait-il pas quelque chose de très choquant pour l'opinion publique du catholicisme d'alors, dans cette alliance souvent renouvelée avec le conquérant suédois, et avec la puissance turque, qui menaçait dans ce temps toute la chrétienté? Il faut l'avouer, la politique extérieure de Louis XIV n'était chrétienne presque sous aucun rapport, et par là elle a préparé et même introduit la dissolution morale et religieuse du royaume, qui s'effectua sous les faibles successeurs de ce monarque. Louis XIV a sans contredit su consolider à l'intérieur la toute-puissance monarchique; continuant l'œuvre de plusieurs de ses prédécesseurs, il a su la rendre plus absolue encore par sa prudence conséquente, et par l'énergie de sa volonté de fer.

Mais ces grands problèmes du siècle, ces questions religieuses qui tenaient le monde en suspens, comme étant les objets litigieux de la scission générale, et le but suprême de toute réflexion et de toute action pratique, elles ne se laissent point amener à une solution satisfaisante

pour la marche de l'humanité, par le seul acte d'une volonté arbitraire et absolue, par la décision partiale du pouvoir monarchique tout seul. Et si encore ce pouvoir absolu, en se consolidant à l'intérieur, n'a aucun égard aux droits légitimes des autres nations et de ses sujets, où trouver alors une garantie pour la stabilité réelle ou possible d'un pareil état de choses?

La littérature constitue un des principaux titres que le règne de Louis XIV ait à la gloire. Développée sous une forme toute particulière, et parvenue au plus haut degré de splendeur, elle fait époque; quoiqu'on ne puisse y rattacher les reproches que la religion et la politique ont à faire à ce règne, en le considérant comme le principe des embarras et des calamités qui plus tard pesèrent sur la France et sur le monde.

L'art pris en soi, et sous le rapport purement estétique, est ici tout-à-fait en dehors des limites que je me suis imposées; et je ne saurais, dans cet ouvrage, prendre en considération les objets de ce genre, qu'autant qu'ils caractérisent l'époque et la nation, dans leurs rapports généraux et dans leur position vis-à-vis des autres peuples. Si donc j'ai fait observer que dans aucun pays l'esprit du moyen-âge, et le caractère scolastico-romantique qu'offre la première époque de la restauration intellectuelle moderne, ne s'est aussi long-temps conservé, et ne s'est aussi com-

plètement développé qu'en Espagne, non-seulement dans la tournure de la pensée et du sentiment, mais encore dans le genre et dans la qualité de l'expression; je voudrais faire consister le caractère et la spécialité de la direction intellectuelle de la France de Louis XIV, en ce qu'on y évitait avec le plus grand soin et la plus minutieuse exactitude les deux fautes capitales des productions du moyen-âge, savoir, l'obscurité et la confusion scolastique, dans les ouvrages de raisonnement; et le fantastique, dans les œuvres d'imagination.

C'est de ce sage tempérament, purifié de tout nuage et de toute surabondance que naît ce choix, ce bon goût qui règne dans tous les chefs-d'œuvre d'éloquence sacrée et profane, d'histoire, de poésie et de science, qui illustrèrent ce règne; c'est aussi, grâce à la précision et à la facilité qu'elle acquit alors, que la langue française est devenue, au dix-huitième siècle, le modèle universel et l'instrument le plus commode non-seulement de la conversation parlée, mais encore de la conversation écrite de tous les peuples et de toutes les classes civilisées de l'Europe.

Cependant sous le point de vue historique et général, le vrai beau n'admet pas pour règle unique et suprême l'agrément de la forme, cette qualité purement extérieure; et ainsi sans vou-

loir rapprocher des objets tout-à-fait disparates, restant dans ma sphère, ou ne m'en écartant du moins que bien peu, je n'ajouterai que cette observation : quoique parmi tous les écrivains classiques, et tous les orateurs de ce temps, Bossuet puisse être regardé comme le plus grand, le plus substantiel, et le plus riche en pensée; cependant la naïve loquacité, la grâce enfantine du langage encore incorrect ou plutôt des archaïsmes du saint évêque François de Sales, n'est pas moins pleine d'un charme, d'un attrait particulier; et l'esprit philosophique et chrétien a chez lui beaucoup plus de profondeur et de lucidité que chez cet autre écrivain si célèbre dans le monde.

Au dix-septième siècle, la langue de la science et des écoles était encore généralement la langue latine; le système de Descartes fit époque, et excita l'attention universelle. Cependant sa vaine hypothèse des tourbillons pour expliquer la nature, les démonstrations rationnelles et rigoureuses qu'il essayait d'appliquer à ce qui est au-dessus de toute raison, contiennent bien plutôt le premier germe des diverses erreurs métaphysiques et physiques des temps postérieurs, qu'elles ne constituent un fondement solide, un commencement simple d'une philosophie, d'une science chrétienne.

Il enfanta immédiatement Spinosa, dont le panthéisme, mathématiquement démontré quant

à la forme, et soutenu d'une morale noble et pure en apparence et dans ses traits principaux et fondamentaux, n'a été guère pénétré dans son sens intérieur, et n'a guère trouvé d'imitateurs et de juges qu'en Allemagne. Mais considéré sous le rapport de sa direction négative, ce système pris en masse avec les autres écrits du même philosophe, et avec ceux de tant d'autres auteurs du même genre qui ont écrit sur ou contre la révélation, ce système eut, même dès son temps, une influence générale; et comme trait caractéristique de la transition, il appartient indubitablement au tableau scientifique de ce siècle. Socin avait nié le mystère de l'existence d'un Dieu vivant, c'est-à-dire l'idée de la Trinité, et avait attaqué la foi chrétienne à cette Trinité. Dans Spinosa, le protestantisme scientifique, l'esprit progressif de dénégation, fit un pas de plus; il attaqua même la vie personnelle ou la personnalité vivante de Dieu, et il substitua à la notion de la divinité, l'idée vague de l'infini.

Nous avons indiqué plus haut le système de Bacon et celui de Leibnitz comme deux points de départ, marqués à une philosophie supérieure et plus vraie; et si ces deux systèmes s'étaient plus développés, s'ils étaient parvenus à se donner la main et à marcher de concert, ils auraient pu former par la suite une philosophie chrétienne et complète. En effet tous les efforts de

Leibnitz tendaient à constater par la science les vérités chrétiennes, à leur donner par cette voie un fondement solide et une plus large application.

Le spiritualisme transcendantal, établi, ou plutôt indiqué par lui dans le domaine suprême de la connaissance, s'accorde merveilleusement, à l'exception de quelques hypothèses et de quelques idées qui lui sont personnelles, avec le platonisme épuré, qui domine dans les ouvrages des docteurs et des écrivains chrétiens des premiers siècles; et les traits purs et fondamentaux de cette science du monde, avec leur simplicité et sans mélange étranger, on les retrouve au moins quant au fond et à la substance, indiqués visiblement ou tacitement supposés partout dans l'Écriture, quoique son but supérieur soit placé bien au-delà des formes limitées et de la sphère rétrécie des idées scientifiques. Jusqu'à quel point Leibnitz connaissait et appréciait le système de la foi catholique, on ne l'a su clairement que de nos jours.

Assurément, sauf quelques méprises isolées très pardonnables à cause des circonstances, le plan philosophique de ce système, tracé par Leibnitz avec une spirituelle précision, est, du moins sous un rapport général, et vis-à-vis du monde, une des plus libres, une des plus heureuses expositions de la foi.

L'autre point de départ qui fait époque dans la philosophie moderne, est la naissance de la science expérimentale, qui dès lors dans les découvertes matérielles, et même en général dans toute l'étendue de son domaine, prit un essor plus libre, et qui depuis s'est développée et accrue d'une manière prodigieuse. Telle que son premier fondateur l'avait conçue, elle n'était ni dans son esprit, ni dans son ensemble, à part les fautes et les erreurs purement individuelles, elle n'était nullement contraire à la philosophie chrétienne, à la philosophie de révélation; car celle-ci n'est elle-même qu'une science expérimentale mais d'une nature plus élevée, mais spirituelle; c'est le point de vue sous lequel il faut l'envisager, et auquel il faut tenir fermement; car autrement il serait presque impossible d'éviter la voie fausse et malheureusement si ordinaire du rationalisme.

Sans doute il en est tout autrement, lorsque ces principes de la science expérimentale vont jusqu'à contester ou nier dans l'homme et dans sa conscience tout ce qui s'y trouve de supérieur, d'élevé au-dessus de la nature, de suprasensible, comme chez Locke et ses successeurs. D'après cette importante différence, qu'on ne doit pas oublier, Bacon est un philosophe européen, comme Leibnitz; tandis que Locke n'appartient à l'Angleterre, où ce protestan-

tisme de la science, suite naturelle du protestantisme établi dans l'état par la constitution, se manifesta et s'accrut avec lui.

Cependant ce protestantisme de la philosophie anglaise, fidèle à son caractère original, s'arrêta dans les limites d'un scepticisme conditionnel, sans donner dans des excès révolutionnaires, ou du moins sans s'y jeter aussi décidément et aussi généralement que la science française, et surtout la science naturelle le fit, durant l'époque qui précéda immédiatement la grande catastrophe de la révolution. En général la haute culture intellectuelle de l'Angleterre ne s'arrête pas à cette philosophie négative ; elle est d'un genre tout particulier; il s'y mêle à la fois des éléments tout hétérogènes, on dirait de leur constitution. Celle-ci en effet, bien qu'elle soit considérée comme une sorte de coin, comme une espèce de timbre des temps modernes, et que, prise d'un certain côté, ce soit là effectivement son rôle, a consacré cependant la haute aristocratie nobiliaire, et même en grande partie le féodalisme du moyen-âge, qu'elle a constitués en harmonie ou du moins en équilibre avec le nouvel élément bourgeois et commercial. L'esprit héroïque et chevaleresque, le caractère moral du moyen-âge s'est maintenu long-temps en Angleterre, et s'est par là même conservé dans

la poésie des Anglais, plus long-temps que partout ailleurs, si l'on excepte l'Espagne.

La lutte entre les maisons d'York et de Lancastre, malgré la dureté souvent repoussante, malgré la cruauté même des personnages qui y figuraient et qui rappelaient assez les Gibelins et les Guelfes, est l'époque héroïque de l'histoire ancienne d'Angleterre; et cette époque n'est pas encore trop éloignée de nous, puisqu'elle coïncide avec l'âge brillant où la gloire militaire en France se déployait indifféremment et dans les tournois et dans les batailles. Le grand poète national de l'Angleterre qui a puisé une de ses principales inspirations dans cet âge héroïque de sa patrie, se tient aussi dans un milieu quasi-sceptique, dans un équilibre artificiel, entre l'inspiration romantique des vieux temps, et la raison pénétrante des temps modernes; et c'est principalement à cet heureux mélange, à ce tempérament, que sont dus en grande partie l'originalité, la profondeur inépuisable, le charme vainqueur de ses ouvrages.

Si la constitution anglaise, c'est-à-dire l'équilibre intérieur établi dans la vie publique, est sorti de la grande lutte qui jadis l'avait agitée, nous ne devons nullement nous étonner de trouver dans la plus haute poésie, qui n'en est que l'image et le reflet, le même mélange d'éléments opposés, la même complication artifi-

cielle. Une analyse approfondie de l'art, faite sous ce rapport spécial, à laquelle l'esprit allemand se sent trop souvent porté, n'est pas de mon sujet.

Mais il pouvait être utile de recueillir des preuves et des témoignages de cette liaison intime et historique qui existe entre les productions de l'esprit et le siècle ou la nation auxquels ces productions appartiennent; car c'est un des moyens les plus prompts et les plus sûrs de reconnaître les moments décisifs et les vrais pôles de l'histoire : tel est le motif qui m'a engagé à établir à l'occasion de pareils rapprochements.

Cette prédilection décidée pour le romantique moyen-âge et pour les temps de la chevalerie, ou bien aussi cette audace impatiente d'un génie poétique, qui franchit les bornes de l'ordinaire, sont restées jusqu'à nos jours les marques distinctives de la poésie anglaise, et la source principale de la vogue qu'elle a eue chez les autres nations de l'Europe.

La philosophie négative des Anglais est restée de son côté fidèle à son caractère, en prenant pour principe d'exclure tout ce qui est supérieur, et de se borner à l'homme, sans vouloir pénétrer dans les profondeurs de la divinité, ou même dans les mystères intérieurs de la nature. Mais pour maintenir la nécessité d'une connaissance supérieure, on peut faire cette objection à

la philosophie anglaise, que l'homme n'est pas un être isolé; que, placé qu'il est de Dieu au milieu de la nature, il ne peut être bien connu que par ses rapports avec Dieu et avec la nature; que pour le comprendre et le définir, il faut l'envisager à la fois et dans sa merveilleuse constitution interne, et dans son développement extérieur.

Mais, convenons-en toutefois, comme cette règle, de se borner à l'homme, n'exclut pas dans l'histoire la patience qui étudie, et le talent qui décrit des objets isolés, des faits, des périodes, des contrées, sans avoir la prétention de réunir l'ensemble dans une idée, et de faire une philosophie de l'histoire; comme d'ailleurs, l'esprit poétique, si actif, si mobile, s'il n'est pas étouffé par le scepticisme ou comprimé par un protestantisme scientifique, tient le sens ouvert pour tout ce qui est spirituel, élevé, et vraiment caractéristique; l'Angleterre est riche en fait d'investigation et d'exposition historique; elle est européenne par ses travaux en ce genre.

Disons en résumé que le protestantisme politique, constitué dans la charte anglaise, s'étendit sur toute l'Europe pendant le dix-huitième siècle, époque où l'Angleterre fut la puissance prépondérante au milieu du système d'équilibre; et que, secondé de la paix religieuse universelle, condition nécessaire de son développement, le pro-

testantisme du savoir qui se produisit dans ce pays plus tôt que partout ailleurs, mais qui s'y maintint toujours dans ses bornes, donna le jour à la nouvelle culture intellectuelle, et lui imprima la forme qu'elle eut, depuis le commencement de ce même siècle jusqu'à la révolution.

LEÇON XVII.

Comparaison de la situation de l'Allemagne, avec sa paix religieuse, et de l'état des autres contrées de l'Europe. — Dix-huitième siècle. — Les évènements de ce siècle trop connus et trop récents pour s'y arrêter. — Le dix-huitième siècle est tout entier dans son système politique, système d'équilibre artificiel, et dans son principe de la communication des lumières. — Définition et appréciation du système d'équilibre. — Jugement sur les lumières du dix-huitième siècle et sur leur influence. — La Russie, le czar Pierre et Catherine. — Marche révolutionnaire des idées. — Voltaire, Rousseau. — Révolution.

Il n'est pas de meilleur moyen d'apprécier l'action bienfaisante de la paix de religion en Allemagne, de cette paix qui, comme l'histoire l'atteste, née de la nécessité, fondée sur elle, s'est enracinée de plus en plus dans les esprits, et est devenue une seconde nature, un autre caractère national; que de comparer la situation de ce pays avec celle des autres contrées les plus civilisées de l'Europe moderne, et d'opposer le calme dont elle jouit à l'agitation actuelle, ou du moins toute récente, de mainte autre nation. Cette paix indigène dont l'observation la plus stricte et la

plus minutieuse préserve l'Allemagne de l'anarchie intestine, elle a désormais reçu une nouvelle consécration de l'histoire; elle est devenue, sinon dans ses formes anciennes, du moins dans son but, dans son intention, dans son esprit intérieur, plus nécessaire chaque jour et plus indispensable, surtout depuis que par suite des nouveaux partages, une telle fusion, un tel mélange s'est établi, sous le rapport religieux, dans les divers états, dont auparavant la religion réglait en général la division territoriale, que le royaume qui naguère était le plus grand des états protestants de l'Allemagne, et qui depuis s'est encore considérablement accru, compte maintenant dans sa population une bonne moitié d'habitants catholiques.

La même observation peut s'appliquer en sens inverse, quoique avec moins d'extension, à un autre pays, le plus considérable des états catholiques en Allemagne, après l'état impérial. Cette *grande charte* de la liberté de conscience a déjà pénétré si profondément l'esprit national, et s'est tellement identifiée avec le principe sur lequel repose la société allemande, que malgré la suppression des tribunaux de l'empire, malgré les modifications essentielles que leur forme ancienne ad u moins subies, dans le système politique de la confédération actuelle; elle n'a presque plus besoin d'aucune garantie; et sa validité

ne dépend plus aucunement de l'égalité numérique des masses, ni d'une proportion de chiffres.

En effet, si d'un côté dans les états catholiques allemands de l'empire d'Autriche, les protestants qui, comparativement à la masse totale de la population, sont en minorité absolue, jouissent néanmoins depuis long-temps d'une pleine et entière liberté religieuse ; d'un autre côté dans le berceau même du protestantisme, où la dynastie régnante et la minorité de la nation sont catholiques, cette considération n'a pas empêché la majorité protestante d'être fidèlement attachée à la famille antique et auguste de ses princes ; comme le peuple et toutes les classes de la population l'ont prouvé d'une manière si touchante et si décisive, toutes les fois que le malheur s'est appesanti sur elle.

Si maintenant nous détachons nos regards de l'Allemagne pour les fixer sur les autres états puissants de l'Europe, sur les contrées civilisées, qui, comme elle, furent travaillées pendant un siècle et plus par les guerres de religion, si nous considérons comment y finit cette lutte, quels résultats elle y amena ; nous trouvons d'abord en Angleterre que la discorde intestine avait sans doute cessé d'agiter ce pays. Mais je ne sais pas si l'on peut proprement donner le nom de paix à cet état de prépondérance politique, maintenue par la force et le privilége, que l'Église anglicane

exerce, non-seulement sur les autres Églises protestantes, dont le caractère tout autre qu'en Allemagne manifeste un esprit sectaire et violent, mais même sur l'Irlande catholique, qui, presque de nos jours encore, a été le théâtre d'une guerre civile très sanglante.

Cette situation ne peut au moins être regardée comme une paix solide et durable, comme une réconciliation complète des esprits, comme un accommodement équitable des droits et des prétentions réciproques, qui ait entièrement contenté, et pleinement apaisé les deux partis. Suivez au contraire les débats parlementaires, que votre œil ne s'attache pas à la surface et tâche de pénétrer la trame de cette toile qu'on appelle la constitution : les mobiles secrets, les ressorts intérieurs, les idées politiques qui ont présidé à cette œuvre artificielle, se dévoilant tout-à-coup, au lieu et au moment où vous vous y attendiez le moins, vous ne pourrez vous empêcher de surprendre constamment la crainte et l'embarras, dans la conscience politique de tout anglais pensant. Et de telles préoccupations sont d'autant plus concevables, chez cette nation, lorsqu'elle regarde derrière elle et voit cette longue série de discordes qui l'ont déchirée jadis, que mieux que toute autre, elle connaît son histoire nationale, et que, familiarisée avec cette histoire ancienne, elle vit pour ainsi dire toujours dans le passé, quoi-

que avec un vif sentiment du présent. Aussi chaque Anglais sait parfaitement bien que les éléments de cette terrible discorde ne se sont point réconciliés intérieurement; qu'ils ne sont point réellement apaisés, que c'est la constitution seule, appelée pour cela même bienheureuse, qui les dompte incessamment, et arrête à chaque instant leur explosion menaçante. Mais d'un autre côté chaque Anglais ne doit-il pas se faire quelquefois cette question : Comment peut-il être appelé, comment peut-il être libre, le pays dans lequel le tiers de la population gémit sous une oppression incroyable, et se voit, en vérité, traité comme un pays conquis?

En France, on ne trouve pas une opposition si marquée, une haine si prononcée, entre les sectes religieuses; c'est l'indifférence qui règne en religion, généralement les sectes se souffrent, surtout si la question religieuse ne vient pas à se lier et à se confondre avec des questions politiques, et ne reçoit pas ainsi une autre forme, un autre caractère. Ni dans les temps plus anciens, ni dans le siècle passé, les guerres de religion, même les plus violentes, n'y furent jamais, soit d'une durée aussi longue et aussi continue, soit d'une nature aussi destructive qu'en Allemagne; elles n'y présentèrent pas non plus, au moins proportionnellement, des phénomènes aussi terribles qu'en Angleterre.

Mais en revanche ces guerres n'amenèrent

pas dans la première période des résultats aussi positifs, aussi grands, aussi durables que la paix religieuse d'Allemagne, ou la constitution anglaise. De son côté la révocation de l'édit de Nantes trompant toutes les espérances, violant tous les droits et toutes les conventions antérieures, ne procura à la majorité catholique qu'une victoire intérieurement injuste, extérieurement illusoire; car elle laissa sans solution tous les problèmes, qui n'en restèrent pas moins au sein de l'état comme autant d'éléments ennemis et de principes de protestations et de troubles, pour amener, un siècle après ce pas rétrograde de l'absolutisme, une réaction terrible dans l'explosion révolutionnaire.

Comment en effet ne pas prendre la révolution et la grande lutte des peuples qui s'ensuivit, comme une continuation de la guerre de religion ; quand on considère surtout que non-seulement elle rompit décidément avec l'Eglise, mais qu'elle se détacha même entièrement du christianisme et proclama son abolition. Cette abolition dura neuf ans ; après quoi les essais théophilantropiques du culte pur de la raison, reconnu publiquement et constitutionnellement établi, n'ayant pas eu de succès, on se décida à conclure une sorte de paix religieuse au moins extérieure, où le *Dieu* des chrétiens, reconnu comme un besoin provisoire du peuple, fut admis pour

quelque temps encore jusqu'à réforme entière.

Cette paix ne fut pas même de longue durée par rapport aux personnes, comme on le vit bientôt par l'incarcération du chef de l'Eglise et par les mauvais traitements dont on affligea sa vieillesse. Les temps de Gibelins parurent renaître, pendant que les intentions et les principes de ces anciens ennemis de la papauté n'étaient que trop clairement proclamés.

Que le bonheur des armes eût duré plus long-temps, et l'on eût vu les développements de ces principes et leurs résultats. Le désir secret et pressant de réunir comme en Turquie sur la même tête le pouvoir spirituel et la puissance séculière ne manquait nullement à l'homme qui tenait alors entre ses mains les destinées de la France, quoiqu'il ne pût échapper à son regard pénétrant, combien sur le sol européen, l'opinion publique quelque indifférente qu'elle puisse devenir pour le christianisme et même pour toute religion ; quelque insouciante qu'elle se montre, soit par défaut de jugement, soit faute d'intérêt, à des empiètements, à des substitutions de ce genre; combien elle est néanmoins radicalement hostile et contraire à cette fusion anti-chrétienne des deux pouvoirs.

Le caractère fanatique et destructeur que la lutte révolutionnaire avait pris dès le commencement, étant resté le même au fond, quoique

sous une forme un peu différente, pendant sa période conquérante; la réaction de l'Europe jusqu'à la victoire définitive des puissances coalisées conserva toujours sa couleur de guerre religieuse, d'efforts tentés pour sauver au péril de la vie tout ce qu'il y a de sacré pour l'homme. Nous devons donc considérer tout ce grand évènement comme une guerre de religion de vingt-cinq ans; et si à cause de son principe, on aimait mieux l'appeler une guerre d'*irréligion*, je ne m'y opposerais pas, ce serait toujours la même idée exprimée en d'autres termes. Par cette raison même, dans le pays d'où partit d'abord cette commotion violente, la restauration monarchique a dû être inséparable d'une restauration religieuse; par cette raison les hommes d'état qui en France aiment sincèrement leur pays, et se proposent non le vain éclat de la gloire militaire, fragile et inconstante, mais le bien-être durable de leur pays, doivent chercher dans la restauration religieuse le véritable affermissement de son existence future.

Cette crise universelle et terrible que le monde a éprouvée naguère, et qui maintenant est heureusement passée, a creusé comme un profond abîme, a élevé comme un grand mur de séparation entre nos temps actuels, et le dix-huitième siècle enterré; c'est donc aujourd'hui que nous sommes en dehors de la lutte, que nous ne som-

mes plus fascinés par ses illusions, c'est aujourd'hui que l'histoire peut saisir avec plus de vérité, apprécier avec plus d'impartialité la trame entière, l'esprit intérieur de ce dix-huitième siècle qui a porté dans son sein la grande catastrophe, qui l'a nourrie et l'a fait éclore. Car au milieu de la mêlée, bien peu de ceux qui s'y trouvent engagés peuvent porter sur elle un jugement vraiment historique, et le spectateur, qui se tient à quelque distance, prononcera ordinairement d'une manière plus juste et plus sûre.

Ici, lorsqu'il s'agit de cette dernière période des temps et de l'histoire, il serait inutile et superflu d'entrer en trop de détails sur des faits si généralement connus. Mais la philosophie de l'histoire qui veut saisir et expliquer l'ame et l'esprit d'un siècle si rapproché de nous, est d'autant plus obligée d'extraire la masse des évènements, de préciser avec exactitude et simplicité les principes qui ont dirigé et déterminé la face des choses. Or il résulte de l'histoire et de l'étude approfondie du dix-huitième siècle, que les causes et les mobiles de tout ce qui a été fait ou entrepris alors, se réduisent d'une part, pour la vie publique et politique, au système d'équilibre; et pour le développement intérieur, au principe de la communication des lumières, en observant toutefois que ce dernier ne resta pas exclusivement borné à la sphère intellectuelle,

mais qu'il eut aussi une grande influence pratique sur le monde des réalités auquel il finit par imposer une forme toute nouvelle. Le système d'équilibre qui réalise à l'extérieur le protestantisme politique, et l'effusion des lumières qui, d'après son caractère primitivement négatif et incrédule, se lie essentiellement au protestantisme du savoir, dont elle peut-être regardée comme une suite naturelle, et une plus large application, ont pris l'un et l'autre naissance, surtout en Angleterre; et c'est là aussi qu'ils ont obtenu un développement plus prompt et plus complet. C'est pourquoi ce pays a marché, depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'à la grande catastrophe qui le termina, à la tête de tous les gouvernements de l'Europe, donnant le ton aux évènements, se présentant, dans cette période, comme le centre de gravité sur lequel reposait tout le système.

La même idée politique s'était bien insinuée dans l'histoire, quelques siècles avant l'époque dont nous parlons; sa coopération est sensible dans les évènements et les entreprises intérieures; mais elle recevait alors de grandes restrictions d'une loi supérieure qui présidait aux résolutions et aux actes. L'emprire romano-allemand, au moyen-âge, était basé sur une idée beaucoup plus élevée, sur celle de la justice chrétienne; aussi fallut-il que la puissance de cet empire fût

rompue et brisée par les résistances intérieures et extérieures, pour que le système d'équilibre pût se développer et prédominer : ce qui ne commença que dans la seconde moitié et vers la fin du quinzième siècle.

L'Italie fut en grande partie le théâtre de ce développement. L'Espagne, la France et l'Autriche, puis Venise, le Pape et la Suisse, figuraient comme acteurs, dans la lutte ; Naples et la Lombardie étaient le plus ordinairement le but des efforts, l'objet de la dispute, la pomme de discorde. Mais lorsque les progrès toujours croissants de la puissance ottomane, au dehors, et la fermentation des opinions religieuses s'agitant à l'intérieur avec une action terrible, menacèrent l'Europe de sa ruine, ou du moins d'un danger extrême, alors le nouveau principe inférieur subordonné dut encore une fois céder à l'ancienne idée, qui n'était pas entièrement éteinte, et au besoin plus impérieux du temps.

On sentit la nécessité d'avoir un empereur qui fût, comme autrefois, assez puissant pour défendre et protéger la chrétienté ; et ce motif décida l'élection de Charles V. Sa puissance fut cependant plus apparente que réelle. S'il se trouvait effectivement quelque part une prépondérance décidée, c'était certainement du côté des Turcs, qui, par leurs conquêtes menaçantes, s'a-

vançaient de plus en plus sur l'Europe, sans qu'il fût possible à Charles V de leur opposer une vraie résistance. La France, située au centre de l'Europe, sans aucun risque et sans aucune inquiétude de la part de l'Orient, était en elle-même assez forte et assez puissante pour n'avoir rien à craindre d'aucun autre côté.

Sa rivalité avec l'Espagne, et ses guerres continuelles contre l'empereur, entravaient et paralysaient les efforts que celui-ci pouvait tenter pour la sûreté intérieure et extérieure de la chrétienté; elles nuisirent à l'Europe, mais encore plus à la France elle-même, qui aurait eu besoin de concentrer toute son activité, de rassembler toutes ses forces pour étouffer, apaiser, ou régler spirituellement les éléments de fermentation religieuse, qui plus tard éclatèrent avec une violence si funeste.

Les conquêtes des Turcs furent alors, ainsi que plus tard dans le dix-septième siècle, généralement considérées comme guerres de religion, soit à cause des suites malheureuses qui, dans les pays conquis, en résultaient pour le christianisme, et de l'oppression où, sans être complètement détruit, il gémissait accablé; soit à cause de leur caractère fanatique et dévastateur. Les alliances que la France, sous prétexte de l'équilibre européen, contractait avec les Suédois et les Turcs, pendant les guerres intes-

tines et religieuses contre l'intérêt de sa propre croyance et du parti qu'elle avait embrassé en religion, portèrent plus que toute autre chose une grave atteinte à la cause catholique; elles blessèrent profondément le sentiment chrétien, et donnèrent une fausse direction à l'opinion publique. Le résultat final qu'elles amenèrent vers la fin du dix-septième siècle fut la prépondérance décidée de la France; laquelle ne pouvait être attribuée dans le temps qu'à la personne de Louis XIV.

Alors les guerres de religion étant finies, commença l'époque réelle, l'ère véritable du système d'équilibre. Il apparaît toujours, lorsqu'il n'y a pas de principe supérieur, ou lorsque ce principe cesse d'être agissant et se retire momentanément; mais jamais à aucune époque précédente de l'histoire, il n'avait joué un aussi grand rôle, il ne s'était développé sur une échelle aussi exacte et aussi vaste. L'Angleterre demeura le support, le point d'appui, le vrai centre de ce grand levier européen; et la politique pacifique de l'Autriche, fidèle à elle-même dans tous les âges, quoique intérieurement basée sur un principe supérieur, sur le sentiment religieux, en forma par rapport aux autres états comme l'autre arc-boutant, le jambage extérieur; ce qui rendit le système dominant dans ce siècle, et le fit présider à l'ensemble des évènements historiques, bstraction

faite de quelques déviations, qui procèdent naturellement du fond même de ce système.

Il faut prendre garde de le confondre avec cette politique pacifique et conservatrice, qui se base sur le droit existant, et l'admet comme valable; car bien qu'il paraisse s'en rapprocher, bien qu'il se lie d'ordinaire tout naturellement à elle, dans tous les cas où il s'agit d'opposer une barrière à toute supériorité qui cesse d'avoir égard au droit, ce ne sont pas cependant deux systèmes identiques; ils diffèrent au contraire dans plusieurs propriétés caractéristiques, et par la base même. La règle fondamentale d'une politique pacifique et conservatrice est le droit, non le droit abstrait, non l'idéal du droit, réglant les rapports extérieurs et intérieurs de la cité sur les principes d'une justice absolue; mais plutôt, si pour mieux préciser ma pensée, je puis user ici de cette expression mathématique, le *droit appliqué*, c'est-à-dire admettant et respectant le fait, consacrant ce qui existe.

Car il est réservé à Dieu seul de remonter jusqu'à la source, jusqu'au premier principe de tout droit et de toute justice; à Dieu, ce juge éternel du monde, ce juge non-seulement des individus, mais aussi des empires et des peuples, auquel nulle grande injustice politique n'échappe, et qui sait punir inopinément chaque méfait et même en effacer jusqu'aux traces, d'une ma-

nière terrible. Mais dès que l'homme ou une puissance terrestre quelconque s'arroge de mettre la main à l'œuvre, et se proposant pour but la justice absolue, entreprend de tout juger et de tout façonner d'après elle, et de réorganiser le monde en ce sens; il ne peut résulter de ces folles tentatives qu'un bouleversement complet de toutes les relations humaines, que la destruction entière de l'ordre établi; et voilà précisément la fausse idée qui préside ou qui sert de prétexte, je ne dis pas seulement aux violations d'un droit partiel, mais à chaque conquête fanatique du monde, à chaque révolution générale.

Toutefois, s'il advient que, dans le système entier du droit usité et suivi chez les peuples, ou entre les puissances, un évènement nouveau ouvre une brèche et laisse apercevoir une lacune; qu'une question détachée reste sans solution, ou redevienne indécise; c'est alors, et ce n'est qu'alors, que la politique pacifique dont nous parlons, se croit permis de remonter pour ce cas spécial, à la source du droit pur, éternel, divin; et elle ne manquera pas de le faire.

Mais dans le système de l'équilibre matériel, le droit ou l'absence du droit, n'est ni le dernier but, ni la seule règle du jugement et de l'action politique; le but suprême est d'enchaîner ou d'abattre toute puissance dont la prépondérance devient dangereuse et menaçante. Il

peut arriver, il doit même ordinairement arriver que ces deux considérations se touchent ; un état qui se sent la force, un état envahissant, pouvant être aisément tenté de fouler aux pieds les droits existants. Mais cette conséquence n'est pas cependant nécessaire ; on peut facilement imaginer le cas où le droit serait réuni à la force ; il n'est pas chimérique, il s'est présenté vers le milieu du dix-huitième siècle, et même dans un autre genre, à son commencement : dans ces deux occasions le droit parut être du côté de la supériorité de force. En pareilles circonstances, le système d'équilibre matériel ne manquera pas de jeter son épée dans le bassin de la balance qui s'enlève, et sans aucun égard pour le droit, il ne songera qu'à empêcher les progrès de la puissance prépondérante.

Mais la marche ordinaire et le caractère de ce système diffèrent encore sous un autre rapport, de la politique pacifique, qui ne tend qu'à se maintenir dans la possession propre d'un droit généralement reconnu, en conservant aussi les droits des autres. Celle-ci ne se laissera jamais entraîner à rompre la paix générale, et à prendre les armes, qu'autant que cette paix aura été déjà violée de fait ; tandis que d'après le système d'équilibre, la seule existence d'une puissance prépondérante, la seule possibilité d'un abus de sa part, la seule perspective d'un

danger futur suffiront pour qu'on se décide à la guerre ; de sorte que l'état qui est le plus disposé à la guerre est celui où le principe d'équilibre domine. C'est le reproche qu'on a souvent adressé à l'Angleterre, qui effectivement doit se laisser entraîner et séduire d'autant plus aisément, qu'en sa qualité de puissance maritime et d'état compacte en lui-même par sa constitution, séparé des autres par les mers, elle peut conserver, même pendant la guerre, toute l'activité commerciale dont elle jouit pendant la paix.

L'Angleterre s'est élevée dans le dix-huitième siècle à l'apogée de sa gloire, et l'on peut affirmer que l'usage qu'elle a fait de sa puissance, tantôt en stimulant et en secondant des efforts, tantôt en délivrant et en rassurant des parties malades et chancelantes, a été en général favorable à l'humanité ; de sorte que tout ce que j'ai dit plus haut n'avait nullement pour but d'attaquer ou de déprécier la grandeur historique de l'Angleterre : intention ridicule en soi, et qui serait ici tout-à-fait déplacée. Mais il est absolument nécessaire, si je veux faire bien comprendre le caractère essentiel et spécial de ce dernier siècle, de faire observer en ce lieu, que le système d'équilibre ne peut servir que de supplément, que de pis-aller, dans le cas où un principe supérieur fait défaut ou a perdu sa vertu active ; et

que toutes les fois que celui-ci doit paraître et présider effectivement à l'histoire, l'autre ne peut être considéré et employé que comme un mobile secondaire, une règle auxiliaire, propre à résoudre et à terminer des questions incidentes et isolées.

Or avec la grande catastrophe qui marqua la fin du dix-huitième siècle, surgit, aussi bien dans le domaine intellectuel que dans le domaine politique, une telle ère de barbarie et de destruction, que l'idée toute négative au fond de l'équilibre, suffisant peut-être aux besoins d'une situation ordinaire, et d'un système établi entre puissances civilisées, n'était plus applicable, n'était plus égale à cette position extraordinaire.

Dans une époque pareille, il aurait fallu au contraire un principe supérieur, pour combattre le mal, et pour en triompher. La force du mal ne peut, dans aucune région de l'activité humaine, être véritablement surmontée par une réaction, par une manœuvre purement négative; force positive et supra-sensible, il faut avoir à lui opposer quelque chose d'également supra-naturel, et de divinement positif.

Une grande guerre de religion, qui ébranle tout jusque dans ses fondements, et qui pénètre dans le plus intime de l'existence morale, ne saurait être complètement et durablement terminée que par une véritable paix religieuse.

Or celle-ci repose sur la force intérieure et morale du sentiment et de la conviction, et non sur un équilibre matériel minutieusement calculé, exactement combiné. L'Angleterre peut tout aussi bien qu'une autre témoigner de la dislocation même extérieure que tout avait subi pendant cette terrible catastrophe; et de l'impossibilité où se trouva chaque puissance, une fois l'équilibre détruit, de changer l'état des choses, et de remettre tout à sa place.

Qui voudrait en effet envisager et blâmer, d'après la règle étroite et bornée de ce vieux système d'équilibre, le poids immense que donne à l'Angleterre la possession des contrées méridionales de l'Asie, les plus riches de l'univers, dont la population surpasse cinq ou six fois la sienne, et égale aisément celle de la moitié de l'Europe? Par sa domination sur l'Océan, cette reine des mers a fait de ce vaste et beau pays, une de ses provinces : phénomène étrange, extraordinaire, dont l'histoire du monde n'offre aucun exemple! Mais combien en ont déjà résulté, combien en résulteront encore sans doute de suites avantageuses et importantes pour l'Europe et pour l'Inde elle-même! D'ailleurs l'administration intérieure de ce pays, et en général toute la conduite des Anglais en cette affaire, prouve une haute sagesse, et n'appelle que des éloges. Oui, le système de l'équilibre était in-

suffisant et inapplicable à cette époque des grandes guerres européennes; il l'est encore à la situation actuelle des affaires politiques qui en est résultée: ce système est aussi incapable de régler tous les intérêts, d'aplanir toutes les difficultés, de résoudre en un mot la grande énigme des temps présents, que le principe des lumières, pris dans le sens superficiel où il a été entendu dans une grande moitié du dix-huitième siècle, est impuissant aujourd'hui à servir de principe dominant et de but suprême à la réflexion et au savoir.

C'est donc, comme nous l'avons dit, ce principe des lumières et leur influence sur le développement de la civilisation propre à chaque pays de l'Europe, qui constituent l'autre trait caractéristique, l'autre élément spécial du dix-huitième siècle: il est, pour l'ame et l'intérieur de ce siècle, ce que le système d'équilibre fut pour son corps, sa forme extérieure, pour les relations des états entre eux. On est déjà tellement habitué à juger la chose en elle-même, par l'abus, par la mauvaise application qui en fut faite au dix-huitième siècle; et il est si vrai qu'il offre plusieurs faces aux yeux de celui qui observe et juge avec impartialité son développement historique; qu'ici où il s'agit de comprendre avec exactitude cet évènement et ses suites, je me vois obligé de rappeler avant tout qu'il ne faut pas

confondre les vraies et les fausses, les bonnes et les mauvaises lumières; que les lumières n'ont pas été partout *négatives*, que partout elles n'ont pas marché avec une précipitation inconsidérée, et qu'elles ne devinrent pas toujours destructives. A leur aurore elles présentèrent un côté, que dis-je? elles eurent une base même réelle, irréprochable, et d'une utilité universelle.

Dès le dix-septième siècle et malgré l'anarchie générale et les malheurs publics qui accablaient l'Europe, les sciences naturelles avaient fait dans toute l'étendue de leur domaine et dans toutes leurs branches, d'insensibles, mais de grands progrès; et les effets avantageux qui résultaient de ces découvertes, pour les arts et pour toutes les connaissances pratiques, étaient immenses, surtout dans les états maritimes, où ils trouvent plus d'applications.

L'héritier du trône de la plus grande des puissances du nord, nourrissant des pensées hardies, s'était fait apprenti et presque ouvrier, et après avoir ainsi puisé lui-même à leur source, et recueilli tous les produits vraiment utiles de la nouvelle civilisation, il les appliqua avantageusement à la navigation, aux arts et aux métiers, à la fondation des villes, et à la culture des terres, en un mot à l'éducation de ses peuples; il est devenu ainsi le vrai fondateur de l'empire et de la puissance russe, en lui donnant pour

base, au lieu d'une instruction philosophique et négative, une instruction réelle et pratique; au lieu d'un développement violent, précipité et funeste, une éducation progressive, et dont les effets se propagent avec une marche lente mais salutaire, sur les espaces immenses, et sur les peuples nombreux qu'elle possède en deux parties du monde.

C'est à cette nouvelle, à cette vraie et légitime civilisation, que la Russie dut la conscience et la possession de sa propre force; et, de ce moment, elle a commencé à figurer dans le système des puissances européennes. La soustraction de l'Église russe à la juridiction du patriarche grec, qui lui-même était alors sous la dépendance du sultan, parut un préalable nécessaire à l'introduction dans le pays de la culture matérielle et spirituelle de l'Europe; et puisque la Russie était d'avance schismatique, on ne doit blâmer cet acte que comme continuation du schisme même. Il paraît d'ailleurs que cette idée d'une Église nationale russe, qui sortait d'une manière toute simple et toute naturelle de sa séparation de l'Eglise grecque, n'a pas donné lieu à une application aussi fausse, n'a pas été aussi abusive que l'erreur anglicane, ni même qu'une certaine opposition de même famille qui s'est manifestée dans tel et tel pays catholiques de l'Europe.

Mais néanmoins cette idée d'une religion d'état

exclusive doit toujours rester l'objet de la vigilance la plus soupçonneuse; car il est si facile de lui donner une extension trop grande, et de la faire tourner à la ruine du principe chrétien de gouvernement; lequel ne connaît pas d'ennemi plus subtil et plus dangereux que cet esprit mahométan, ce penchant à la fusion des deux pouvoirs.

On a souvent remarqué et blâmé le bizarre assemblage, la composition hétérogène de cette civilisation russe, qui a jailli si soudainement de terre et qui n'a dû qu'à l'art sa maturité hâtive; on a opposé le luxe de l'intelligence, fournie de toutes les idées à la mode, le raffinement de mœurs excessif, que l'on rencontre dans les hautes classes de la société, au centre de l'empire, dans la capitale et dans ses environs, à la situation du reste de la population, de ces masses innombrables qui sont encore au plus bas degré d'une civilisation à peine naissante, ou qui même végètent dans une ignorance presque complète. Mais précisément de cet assemblage divers, de la pesanteur de tant de masses différentes qui retardaient la marche, il ne résulta pas un effet trop désavantageux pour l'ensemble.

Car la faute capitale du progrès de la civilisation dans les autres contrées de l'Europe, savoir la trop grande précipitation, y fut ainsi évitée, ou plutôt rendue impossible par la nature même des choses. Le seul danger à craindre et

à repousser, c'était qu'en adoptant la civilisation européenne, la Russie n'ouvrît les portes à trop d'éléments négatifs et par là même destructeurs; qu'elle ne prît cette tendance libérale et même en grande partie irréligieuse qui dominait presque exclusivement au dix-huitième siècle; qu'enfin, dans ses opinions et sa pensée, elle ne devînt protestante dans le sens le plus général et le plus vaste du mot. Effectivement, sous Pierre-le-Grand, les premiers développements de la nouvelle civilisation se montrèrent d'une utilité toute pratique; c'était une culture productive et commerciale, dans le genre de celle de la Hollande et de l'Angleterre. La philosophie française, la dépravation morale, introduites en Russie sous Catherine II, n'exercèrent d'action que dans un petit cercle; et le temps les fit bientôt apprécier pour ce qu'elles étaient, pour un élément étranger et destructeur, insuffisant, impuissant dans la grande lutte du siècle, propre seulement à ronger la racine, à saper les fondements d'un état.

Dans ces dernières années, les idées libérales, les principes révolutionnaires, puisés dans des pays constitutionnels, n'y parurent que comme une plante exotique, n'y purent jouer tout au plus qu'un rôle secondaire, en donnant naissance à quelque entreprise criminelle isolée; sans pouvoir obtenir jamais une influence du-

rable sur l'ensemble. Mais dans le progrès de la civilisation de cet empire, qui s'étend sur une partie si considérable de l'Europe et de l'Asie, le point décisif pour lui comme pour le reste de l'Europe, c'est que la culture ne s'y écarte jamais de sa direction décidément religieuse ; c'est que les lumières n'y deviennent pas irréligieuses et impies ; et sous ce rapport plus que sous aucun autre, un noble monarque, devenu grand à l'école du malheur, doit être regardé comme le second fondateur ou comme le consommateur de l'édifice de la puissance russe ; car c'est lui qui lui a imprimé ce caractère religieux d'une manière décisive et permanente. — Ai-je besoin d'avertir que je n'ai nullement entendu souhaiter à ce pays une action fanatique, dirigée à l'extérieur ; que je n'ai voulu parler que du développement intérieur des principes religieux, comme étant les seuls sur lesquels l'Europe entière puisse désormais baser sa politique * ?

Les lumières en elles-mêmes, bien entendues et bien comprises, n'offrent rien de blâmable ni de contraire au christianisme. En effet, comme d'un côté il est incontestable que le christianisme complètement développé, non-seulement comme il l'est, dans ses dogmes, mais encore comme il doit l'être un jour, dans ses effets, dans son

* Voir la note à la fin de la leçon.

influence étendue à tout le monde, serait alors, non la réforme humaine qui a eu lieu, mais une réforme divine, régénérerait l'humanité entière, et même toute la création visible ; d'un autre côté, il n'est pas douteux que le même résultat sortirait des vraies lumières, de la lumière entendue dans le sens de l'Ecriture, de cette lumière de la lumière éternelle, qui déjà une fois a brillé au commencement, qui suivant les paroles de la vérité suprême était alors la vie de l'homme, et dans laquelle l'homme doit un jour puiser de nouveau la vie.

Mais lorsqu'il faut de cette idée sublime descendre à la réalité et aux applications qu'offre l'histoire, distinguons soigneusement une lumière vraie, durable, féconde et vivifiante, et une lumière fausse, apparente, trompeuse, qui n'est de la première qu'une imitation artificielle et séduisante. La splendeur du soleil, qui au retour du printemps réveille, réchauffe et fertilise la nature ; l'éclat de l'aurore qui sourit après le long règne de la nuit, ne ressemblent guère à la lueur fugitive d'un feu de joie, qui jette de hautes flammes et dissipe un instant les ténèbres, mais pour s'éteindre bientôt et nous replonger dans l'obscurité, après nous avoir peut-être encore occasioné la fausse alarme d'un incendie : autre est la lampe qui éclaire les veilles paisibles du penseur solitaire, autre est l'éclair qui sillonne

la sombre voûte des cieux; la lanterne sourde qui guide les pas de l'assassin rôdant autour de sa victime, et la torche à la clarté de laquelle des brigands réunis dans leur caverne partagent leur proie, et projettent en secret de nouveaux crimes. Ces divers symboles de la vraie lumière et de la lumière fausse et pernicieuse trouveraient leur application et leur justification dans l'histoire et dans la littérature du dix-huitième siècle. Ici donc, sans méconnaître ce qu'il y a de divin dans les progrès de la science et de la culture intellectuelle, sans nier ou déprécier le mérite, les effets salutaires, la nécessité même de la lumière naturelle, rationnelle, humaine en un mot, on ne doit pas toutefois absoudre en même temps cette autre lumière qui n'est qu'un feu follet vacillant et trompeur, ou qu'une imitation prestigieuse, fabriquée dans les ténèbres.

Ce qui signale les fausses lumières d'une civilisation fausse, c'est que maigre et superficielle en elle-même et dans sa nature négative, qui n'est qu'une contradiction perpétuelle, cette civilisation offre nécessairement ce caractère dès l'origine, et ne cesse de l'offrir dans son application extérieure. Or ce qui était primitivement sans fond, sans solidité, et pour mieux dire intérieurement vide, acquiert d'autant plus vite et plus naturellement un mouvement rapide et emporté, qui finit ordinairement par être nui-

sible et destructeur. Tel est en résumé ce qui distingue essentiellement la marche de la vraie et de la fausse civilisation.

Revenant maintenant au principe des lumières en général, il était si bien le mobile au dix-huitième siècle, dans l'État et dans l'Église, dans la science et dans la vie sociale, dans les relations politiques et dans les évènements historiques, que l'Espagne elle-même et les états du pape en ressentirent la double influence; d'un côté, dans quelques réformes utiles, et quelques objets d'administration intérieure; d'un autre côté dans l'expulsion des jésuites, laquelle opérée tout-à-fait dans l'esprit du temps, commença par le Portugal et l'Espagne.

La jalousie des autres ordres religieux qu'on employa comme instrument, coopéra sans doute à leur perte; mais on doit attribuer cet évènement surtout à ces prétendus amis des lumières, à ces vrais démolisseurs qui, ayant grandi dans le secret, se montrèrent tout-à-coup dans la plénitude de leur force. Un tel parti ne repoussera point les ordres religieux dégénérés, ignorants et paresseux; il les accueillera au contraire, et dans ses vues secrètes, il les choiera avec une touchante attention; toute sa haine, il la réservera à un ordre actif, plein de vie, dévoué à l'Église, et qui, à la science et à l'instruction, joindra la connaissance du monde.

Il faut abandonner à l'histoire spéciale de ces pays et de l'ordre lui-même, la critique des accusations et des plaintes individuelles portées contre les jésuites. Cet évènement ne pouvait trouver place et mention dans le tableau du dix-huitième siècle, qu'autant qu'il sert à caractériser cet âge des lumières. L'assentiment que le pape Ganganelli donna enfin à leur dissolution, la bulle qui les abolit, sont dus peut-être à une extorsion violente des puissances séculières. S'il en est ainsi, combien cette faiblesse est hautement condamnée par le courage avec lequel le pape pieux, qui occupait le Saint-Siége dans la dernière époque de l'oppression, se décida à les rétablir, précisément alors que le joug du despotisme militaire était le plus pesant, et qu'un bras de fer réglait toute la politique.

J'aurai plus tard à relater les vrais progrès des lumières chrétiennes dans les recherches et les sciences philosophiques. En Allemagne, de la paix religieuse sortait naturellement la tolérance, un des éléments essentiels de la liberté et de la civilisation; mais elle y fut en outre établie par la législation, et c'est de là qu'elle s'étendit successivement dans toute l'Europe. Seulement il est à remarquer que dans son application particulière, elle n'a pas dû être uniformément adoptée dans tous les pays; mais qu'au contraire diverses circonstances locales qu'il est souvent

difficile d'apprécier de loin, ont dû nécessairement y apporter diverses modifications.

Il ne serait ni possible, ni prudent à tous états d'admettre dans le corps social, de tolérer sans nulle restriction, cette foule de petites sectes, que reconnaît depuis bien long-temps la Hollande et l'Amérique septentrionale. La tolérance et la liberté étendues, dans l'empire russe, aux mahométans et même à quelques peuplades ou tribus boudd'histes et païennes, seraient sans objet dans la plupart des pays civilisés. Le fond le plus intime d'une nationalité, la condition individuelle d'un état, engendrent partout des circonstances locales, des complications toutes particulières et souvent étranges en apparence, qu'il ne faut pas se presser de juger d'après une règle générale, sans connaître exactement la nature et les accessoires de toute la situation historique.

Tandis que l'Angleterre est constitutionnellement intolérante dans son propre pays et en Europe, la liberté religieuse de l'Amérique du nord règne pleinement au Canada, et la domination anglaise dans l'Inde repose sur une tolérance complète, le système étant de gouverner les Indiens d'après leurs lois, leurs usages et leurs idées. C'est par ce principe et par cette marche constante que les Anglais sont devenus les maîtres de ce grand et riche pays, et se sont

maintenus jusqu'ici dans cette possession. Quelle différence entre leur domination sage et intelligente, et l'oppression mahométane, s'acharnant contre le paganisme indien, lequel, au milieu de ses erreurs et de ses fables, conserve plus de traces d'un principe divin, plus de restes de l'antique et haute vérité, que la superstition tout à la fois fanatique et négative de Mahomet! Et la grande faute que commirent les Français lorsqu'ils avaient encore un pied dans ce pays, fut de s'allier aux mahométans plutôt qu'aux puissances d'origine indienne.

En Europe, du côté des protestants, on ne trouve qu'en Norwège une exclusion sévère de toute religion contraire à la religion dominante; et cette exclusion ne concernait pas seulement les catholiques, mais elle s'étendait également aux Juifs. De son côté le catholicisme était aussi exclusif en Espagne et en Portugal. Il serait imprudent, il pourrait même être dangereux d'abolir, sans aucun changement survenu dans la vie d'une nation, sans des raisons impérieuses et décisives, ce qui fut le résultat historique de l'ensemble de la situation d'un pays, ce qui depuis plusieurs siècles a légalement subsisté, et a passé de cette manière dans les mœurs et les habitudes.

Mais il ne faut pas s'imaginer qu'une interdiction aussi absolue et aussi sévère, établie par la

loi, et entrée dans la vie publique, comme en Espagne, puisse toujours empêcher la réaction d'une secte ou d'une association secrète, d'autant plus dangereuse qu'elle agit dans l'ombre : maints évènements de l'histoire de ces contrées, au dix-huitième siècle, prouveraient ou du moins feraient soupçonner le contraire. En Italie, l'exclusion n'a jamais été si dure et si complète ; en aucun temps elle ne s'étendit ni aux Juifs, ni aux Grecs, et dans ces derniers temps, elle s'est beaucoup adoucie par rapport aux protestants eux-mêmes.

La tolérance étant déjà légalement établie en Allemagne par la paix religieuse, elle n'y avait pas attendu la nouvelle puissance vitale et motrice du dix-huitième siècle, ce nouveau principe des lumières, qui dans ce pays, à la première époque de son développement, tourna son action destructive contre des préjugés et des abus véritables. Dans quelques pays protestants du nord de l'Allemagne, son influence s'annonça par la cessation des procès de sorcellerie ; et certes rien de plus équitable en soi, qu'un tel commencement contre lequel il n'y a pas la moindre réclamation à faire. Le droit criminel que nous avions hérité du moyen-âge déjà dégénéré, présentait aussi beaucoup de points sur lesquels pouvait s'exercer l'esprit d'amélioration, et offrait bien des traces de barbarie à effacer.

Les réformes qui furent faites ensuite concernèrent la torture et les supplices cruels et antichrétiens.

Mais l'entière abolition de la peine de mort, vers laquelle se dirigea ensuite progressivement cette tendance à des améliorations négatives dans la législation, n'a pas encore été jusqu'ici regardée comme possible et praticable. Et qui oserait nier que la destruction n'ait, surtout au commencement, frappé de sa hache meurtrière des choses en général mauvaises et abusives? Qui oserait contester que l'abolition de tant d'abus, la suppression de tant de préjugés, que la réforme en un mot, n'ait été souvent alors utile et nécessaire, salutaire et légitime?

Maintes fois, il est vrai, ces abus barbares, abolis sans sagesse et circonspection, reparaissent bientôt sous d'autres noms et avec d'autres formes; ce qui arrivera toujours et partout, quand, utile et même nécessaire, la réforme s'arrêtera à la surface, sans pénétrer jusqu'à la racine, jusqu'au principe du mal. C'est là surtout où il manque une base solide et positive, qu'un procédé purement négatif, que la démolition seule, sans reconstruction, ne peut mener au but désiré, ni imprimer une direction sûre. Il se manifestera bientôt une précipitation passionnée dans les œuvres qui se presseront, dans les années qui se dévoreront les unes les autres,

on finira par oublier toute mesure, par outrepasser le but; tout deviendra meurtrier et destructeur; et c'est précisément ce qui caractérise l'époque de transition du siècle des lumières au temps de la révolution.

Qu'est-ce qui ne fut pas bientôt qualifié du nom d'abus ou de préjugé, non-seulement parmi les objets et les questions qui concernent l'humanité, mais aussi dans tout ce qui appartient à la vie et à la pensée, sans en excepter la religion et la politique? A l'avènement au trône de l'impératrice Marie-Thérèse, la paix de l'empire, vénérable par son antiquité, consolidée et conservée au prix de tant de peines, ne parut plus au nouvel esprit du siècle en Allemagne, qu'un préjugé ridicule des pédants absurdes de Ratisbonne.

Cinquante ans plus tard, dans la période athée et révolutionnaire de la philosophie française, avant la grande catastrophe et à son commencement, le christianisme et en général toute religion ne furent plus considérés que comme des préjugés frivoles, hors de proportion avec l'époque, bons tout au plus pour les âges où l'esprit humain était encore dans les langes de l'enfance; et bientôt la monarchie, la civilisation de l'Europe, son état social, autant de préjugés, autant d'abus à peine soutenables. Il fallut arriver jusqu'au but suprême, jusqu'aux

derniers résultats de ces lumières tant vantées, pour qu'on ouvrît enfin les yeux. Mais plus tôt, vers le milieu du dix-huitième siècle, et quelques dizaines d'années depuis, l'esprit du temps devenu irrésistible, entraînait tout dans son cours impétueux. Si les monarques avaient ambitionné jadis les surnoms de très Chrétien, de Catholique, etc., les souverains d'alors, ceux-là même qui primaient par la puissance ou le génie, se trouvaient flattés du titre de philosophes.

Dans nos dispositions actuelles, nous sommes choqués de voir, à cette époque, un roi blanchi sous les armes et dans les affaires, une grande souveraine du nord, entrer en des relations trop familières avec les chefs les plus pervers de l'incrédulité française. Quant au troisième des monarques les plus puissants de cet âge des lumières, à l'empereur Joseph II, nul, entre ceux qui peuvent être considérés comme juges compétents en cette matière, ne saurait nier que beaucoup de règlements et d'institutions dus à la prodigieuse activité d'un règne si court, ne fussent appliqués à des besoins réels du temps, et qu'ils n'aient eu des conséquences très avantageuses pour l'industrie et pour la culture intellectuelle ; mais on ne saurait faire le même éloge de tous les actes émanés de cette autorité. Un bouleversement général, une révolution

complète dans la forme du monde, cette tournure si sérieuse que prirent les choses, ont historiquement prouvé depuis que, non-seulement un ou deux souverains, mais que beaucoup, et des plus actifs et des plus intelligents, cédèrent trop alors aux principes et aux idées du jour, et suivirent avec trop de précipitation un torrent qui entraînait tout dans son cours irrésistible.

Pour ce qui concerne la France, aux éléments intérieurs de fermentation qui existaient déjà en ce pays, il s'en joignit un nouveau dans cette anglomanie de la régence, dans cette imitation des mœurs anglaises, qui amena bientôt l'imitation de leur littérature et de leur philosophie. Or, pour maintenir au moins dans des bornes tant soit peu concevables, cette philosophie qui rapetissait tout à la mesure des sens et de l'expérience, la France manquait de ce sentiment de modération naturel aux Anglais et devenu chez eux par leur constitution une sorte d'instinct, d'après lequel ils savent s'arrêter dans de certaines limites, tant chez eux et dans les affaires intérieures, que dans leurs relations extérieures et dans leurs opinions scientifiques, de sorte que l'exclusion du *spirituel* et du *divin* n'y prend pas aussi facilement, ou du moins aussi promptement, une direction toute destructive, qu'elle le fit en France, à cette époque où la littérature et la science devinrent révolutionnaires

et athées, d'abord en ce pays, puis en Europe, dès que l'influence pernicieuse de cet esprit d'incrédulité, ne s'arrêtant pas au sol qui l'avait vu naître, se fut répandue et propagée sur toutes les contrées.

C'est là aussi ce qui établit surtout une différence entre le protestantisme de la science et de la pensée, comme je l'ai qualifié plus haut, qui, malgré sa nature négative et sa direction opposée à toute idée extra-sensible, a trouvé cependant parmi ses premiers maîtres et puis parmi ses sectateurs et ses disciples des hommes qui ont tâché de capituler pour ainsi dire avec le besoin d'une croyance, et de maintenir le sentiment moral intérieur; c'est, dis-je, ce qui distingue la philosophie de Locke et de Hume par exemple, de cette incrédulité complète, de cet athéisme matérialiste qui caractérise la philosophie française. Cette philosophie était au fond une nouvelle divinisation païenne de la nature; de sorte que les plus magnifiques découvertes dans le domaine des sciences naturelles qui auraient dû conduire de soi à la conception de quelque principe supérieur, ne furent ni conçues, ni employées selon leur véritable esprit et d'après leur valeur intrinsèque, mais durent servir même de prétexte et d'instrument à la rage fanatique dont Dieu était l'objet. La philosophie naturelle française, quoique proportionnellement

meilleure, fut elle-même matérialiste, et ne manifesta dans son ensemble qu'un fanatisme sensuel pour lanature.

Plus étaient brillants et rares les talents de ceux qui dirigeaient cette marche révolutionnaire et athée de l'esprit européen, et plus ses effets devaient être généralement pernicieux.

Cette réflexion est applicable à ce génie du persiflage, qui réunissait en lui toutes les formes, tous les genres, toutes les délicatesses et les ressources de l'ancien bon ton français; et qui, maître consommé dans le maniement de cette arme de la saillie malicieuse et impie, la dirigea en tous sens, en toute occasion, et pendant sa vie entière, contre tout ce que l'humanité regarde comme sacré ou respectable.

Mais comme les plus pernicieuses erreurs sont précisément celles auxquelles se mêle une portion de vérité, qui leur communique une plus grande puissance de persuasion, Voltaire, avec son incrédulité générale, qui déversait le mépris sur tout, eut peut-être une moins fatale influence que Rousseau.

On ne peut pas précisément appeler celui-ci antichrétien, il ne l'est pas du moins par tout, ni absolument; comparé à cette physique atomistique, à cette divinisation de la nature pagano-athée, son fanatisme pour la nature est tout-à-fait spiritualiste; son éloquence et son style lui donnent peut-

être le premier rang dans son siècle, le même rang que Bossuet, avec une tendance religieuse toute différente, a incontestablement dans le sien. Et certes il ne fallait pas moins pour persuader à toute une génération, cette égalité sauvage qu'il prêchait, pour réussir à l'enthousiasmer pour elle, à lui faire envisager la situation des Caraïbes et des Iroquois, comme la vraie destination de l'homme que l'européen avait faussée avec sa civilisation, à lui inspirer enfin le regret de cet état fortuné de la vraie liberté naturelle.

On ne saurait prendre tout ceci pour la débauche d'une imagination oisive, pour une boutade fantastique, semblable à tant d'autres illusions trompeuses d'une sensibilité romanesque ; car cette idée de la bienheureuse égalité des sauvages était posée sérieusement, démontrée avec l'appareil de la logique la plus rigoureuse, formulée comme un système rationnel profondément mûri; et puis elle fut mise en pratique, et introduite dans la vie réelle avec une conviction pleine et entière, avec un fanatisme aveugle.

De cette erreur naquit l'époque de la liberté impie, de cette liberté qui rompait avec Dieu, et se détachait dans sa croyance, ainsi que dans la vie de tout principe divin; laquelle fut bientôt suivie, comme d'ordinaire, de la fausse unité d'un despotisme écrasant, non moins incompatible avec l'idée de quoique ce soit de supérieur

et de céleste dans l'homme et dans le monde. Mais ici toutes les phases historiques de la maladie révolutionnaire, que nous avons vues ailleurs passer du premier des Brutus, et de la fondation de la république, à travers les guerres de la rivalité punique, à travers de rapides conquêtes, pour arriver au despotisme et jusqu'à Tibère et à Dioclétien, se succédèrent avec une rapidité effrayante, comme si les temps avaient été pressés d'arriver à leur fin, et se trouvèrent parcourues dans le court espace d'à peine une génération.

Au fond, il est injuste d'appeler toujours cette révolution, révolution française, ou de la regarder comme exclusivement propre à la France. C'était une maladie politique dont tous les peuples étaient alors épidémiquement infectés. Elle avait même éclaté en Hollande et en Belgique plus tôt qu'en France ; en Pologne elle parut presque à la même époque ; et quoique la révolution belge et surtout celle de la Pologne aient eu un caractère tout-à-fait différent de la révolution française, elles n'en sont pas moins des exemples, des phénomènes du même genre, qu'on peut citer en témoignage du ton dominant du siècle.

L'Amérique du nord est le berceau de ces principes destructeurs ; elle est l'école qui propagea les doctrines révolutionnaires en France, et dans toute l'Europe en général. Le mal s'étendit dans les autres pays, par contagion ou

par adoption volontaire. Mais il faut avouer que la France demeura toujours le centre de son action, son foyer principal. Lors même que la révolution se fut faite homme, que sa puissance se fut concentrée dans la personne d'un seul homme, elle ne changea pas essentiellement de marche et de caractère.

A l'extérieur, ce ne fut tant dans la forme que dans les rapports avec les autres puissances, qu'une guerre religieuse et continue de vingt-un ans ; et c'est le nom qu'elle mérite, non-seulement à cause de son principe et de sa source, mais aussi à cause de son caractère révolutionnaire et dévastateur et de sa rage fanatique contre tout ce qui est sacré.

Le nouveau paganisme n'était pas d'ailleurs entièrement négatif, il avait quelque chose de positif; idolâtrie politique, son idole était l'état. Que l'idole du jour fût tantôt la république et la déesse de la liberté, tantôt la grande nation, et enfin la gloire militaire et la soif des conquêtes, ce ne sont là que des nuances; la chose est au fond la même: c'est toujours le même démon de l'homicide politique, le même esprit antichrétien, qui séduit le siècle et veut gouverner le monde. Une guerre générale de religion ne peut se terminer que par une nouvelle paix, une paix grande, une paix européenne de religion.

Mais le vrai précipice où s'engouffre le monde actuel, est cette idolâtrie politique, quels que soient la forme et le nom qu'elle porte. Avant qu'elle ne soit vaincue, avant que cet abîme de perdition ne soit comblé, on ne verra point s'élever sur un sol pur et renouvelé, la maison du Seigneur, où la paix et la justice s'embrassent.

NOTE DE LA LEÇON XVII.

Je ne puis être ici de l'avis de l'auteur. Il est bien vrai que, semblable au jardinier qui greffe sur un mauvais sauvageon le rejeton d'un arbre exotique, Pierre-le-Grand introduisit, jusqu'à un certain point, en Russie le matériel de la nouvelle civilisation européenne; mais la civilisation, telle surtout que l'entend M. Schlégel, ne consiste pas uniquement dans le progrès matériel des arts et des métiers, du commerce et de l'industrie; elle comprend aussi le progrès intellectuel et moral. Comment faire fleurir l'industrie, si l'on n'a pas préalablement développé l'idée de droit et de propriété? Et comment espérerait-on fonder cette idée sur des bases solides, si les notions morales de devoirs réciproques ne sont devenues bien claires. Partout chez les anciens, comme chez les modernes, la civilisation, alors même qu'elle partait d'en haut, comme en Russie, et qu'elle provenait de l'étranger, a jeté de profondes racines dans les esprits et les cœurs, avant de se manifester dans les arts et les sciences. Sans doute comme l'humanité est essentiellement sociable et communicative, les principes civilisateurs d'un pays ont toujours dû influer sur les pays voisins, et de proche en proche se propager dans le monde; mais partout ces principes recherchèrent d'abord le côté moral du peuple, commencèrent par l'améliorer, comparativement du moins; et s'annoncèrent par des institutions religieuses et sociales. C'est de cette manière que commence et que doit commencer toute vraie civilisation, et surtout toute civilisation chrétienne. En Russie ce fut tout le contraire: en introduisant les arts et les métiers étrangers, en faisant raser la barbe et tailler les vêtements de ses sujets, en un mot en voulant façonner la Russie sur le modèle des autres nations

de l'Europe, Pierre-le-Grand ne songea qu'à introduire les dehors de la civilisation, chez une nation qui n'était pas encore moralement préparée pour ce progrès matériel. Sous le despotisme arbitraire des grands, le peuple était enseveli dans les ténèbres de la plus profonde barbarie; et grands et peuple fléchissaient également sous le sceptre de fer et sous le mobile caprice du czar. Pierre commença-t-il par leur donner des institutions propres à dissiper ces ténèbres, à rendre ses sujets moralement meilleurs? Aussi ses réformes, ses imitations étrangères choquèrent le sentiment national des Russes, qui ne virent dans ce remaniement qu'un outrage fait à leur nationalité et qui ne les adoptaient qu'à contre cœur. Puis cette répugnance toute naturelle d'ailleurs, nuisit même au développement de cette civilisation matérielle et extérieure qu'il se proposait; en effet aujourd'hui encore, si les arts et les sciences parviennent en Russie à un certain degré de perfection, c'est en général grâce aux étrangers. Le pays a beau être sur plusieurs points, très fertile; les nombreuses colonies étrangères que la politique sans contredit très habile de la Russie encourage dans toutes les provinces de l'empire, prouvent que l'indigène ne songe guère à en tirer parti, parce que, en trop ignorant il ne conçoit pas l'utilité de l'agriculture, en trop apathique il ne veut pas s'y livrer.

M. Schlégel a dit plus haut que le principe chrétien reconnaît à l'homme sa haute dignité morale; il ne peut donc qualifier de chrétienne, une civilisation qui ne tient aucun compte de cette dignité, ni donner le nom de civilisateur à un gouvernement dont la base est le plus honteux esclavage. Or non-seulement le paysan, le vilain y est tout-à-fait considéré comme une propriété dont le seigneur peut disposer à son gré, comme une bête qu'il vend, donne, ou troque; mais à son tour l'aristocratie elle-même dépend entièrement du bon plaisir du souverain ou de ses agents.

On ne saurait contester à Pierre Ier un grand génie, puisqu'il a su concevoir la haute idée de réformer son pays, et qu'il a pu s'élever au-dessus des préjugés barbares qui l'obsédaient.

Il faut rendre justice à l'habileté de la Sémiramis du nord, portée aux nues par les plumes vénales de quelques prétendus philosophes du dix-huitième siècle. Mais ni l'un ni l'autre n'a été philosophe, n'a été guidé par un esprit moral, et encore moins par un esprit chrétien ; car aucune de leurs institutions ne trahit une juste appréciation de la haute dignité de l'homme ; et dans leur politique soit intérieure, soit extérieure, rien ne se ressent de la loi chrétienne de l'amour et de l'équité. Ni Pierre, ce fondateur de la puissance russe, ni Catherine, à laquelle son fastueux programme du code * a donné aux yeux de quelques gens le titre de législateur, ne se sont appliqués à réformer le caractère moral et à améliorer la position sociale des masses.

On m'objectera peut-être que leurs vues bienveillantes trouvèrent une opposition constante dans leur entourage et dans la haute aristocratie. Mais que devient alors cette tendance civilisatrice, si elle n'a pas même pu influer sur la minorité d'élite? c'est cependant par là que, partant d'en haut, elle eût dû commencer.

L'auteur dit encore qu'en Russie la civilisation fait des progrès lents, à la vérité, mais qui sont d'autant plus vrais et plus réels, qu'elle n'y a pas été brusquée comme en tant d'endroits. Moi, je crois le contraire ; elle y a été prise à rebours, elle y a été menée plus violemment que partout ailleurs ; et c'est pour cela même qu'elle s'est arrêtée au dehors ; et que les Russes, confondant les formes avec la chose même, ont adopté tous les vices et tous les défauts des nations étrangères, sans s'être jamais élevés au principe intérieur, sans avoir jamais saisi l'esprit de leur civilisation. De là résulte qu'en Russie, à côté de la politesse raffinée de la haute aristocratie, à côté d'un luxe effréné, et même d'une instruction très remarquable chez les grands, on voit dans le peuple une barbarie complète, une pauvreté dégoûtante, une ignorance stupide. Et cette haute aristocratie elle-même, bien qu'initiée aux plus éclatantes lumières de l'Europe, et plus

* Il n'a jamais été exécuté.

familiarisée peut-être avec tant de beaux traités de philosophie et de morale, que telle autre nation au sein de *laquelle* ils ont pris naissance, ne prouve-t-elle pas l'absence de toute civilisation morale, en traitant avec une dureté révoltante tout ce qui a le malheur d'être sous sa dépendance immédiate. Non, encore une fois, la vraie et bonne civilisation, la civilisation morale et chrétienne ne se trouve pas en Russie; et les germes de culture étrangère qu'on y a portés se sont développés d'une manière vicieuse, sans jamais prendre racine dans le caractère moral et spirituel de la nation.

Je conviens toutefois que les Russes pris en masse ont une grande aptitude à la civilisation; qu'ils ont bon nombre de vertus antiques et vénérables; mais comme ils étaient restés en arrière du monde, grâce à leur position géographique et aux circonstances historiques, il leur aurait fallu une éducation basée sur le caractère national; et leurs souverains, s'ils avaient sincèrement voulu relever leurs peuples, n'auraient pas dû songer sitôt à l'éclat de la puissance extérieure, fragile et inconstante, comme dit M. Schlégel, ils se seraient d'abord appliqués à poser dans le caractère moral de la nation les fondements solides de cette civilisation extérieure et matérielle, dont ils se pressèrent trop d'introduire les formes.

L'auteur cherche ensuite à pallier ce qu'il y a de mauvais et de désordonné dans la confusion du pouvoir spirituel et temporel aux mains du despote de la Russie; en alléguant que cet empire étant déjà schismatique, sa soustraction de la juridiction du patriarche de Constantinople ne donna lieu qu'à un nouveau schisme, d'ailleurs indifférent, dans le grand schisme de l'église grecque. Mais ce schisme renforcé, qui en Russie, s'alliant au principe despotique de servage, a donné naissance à une sorte d'idolâtrie politique et religieuse, dont le souverain, considéré comme chef suprême de l'État et de l'Église, est devenu l'objet, n'est-il pas funeste pour la cause chrétienne? Ce demi-dieu ne pourra-t-il pas par des raisons politiques perpétuer la grande scission qui

divise la chrétienté et retarder, long-temps du moins, la réunion que chaque chrétien doit appeler de ses vœux?

En Turquie le mahométisme a enfanté une pareille fusion des pouvoirs; mais en cette contrée le principe religieux, quelque erroné qu'il soit, a pénétré si profondément dans les esprits, que le despotisme arbitraire du sultan y est toujours tempéré par la puissance morale des oulémas, puissance qui a son appui dans le sentiment de chaque mahométan, dont l'ignorance ne s'étend jamais jusque sur les choses de sa religion; tandis qu'en Russie les masses religieuses, mais stupides, les grands, impies ou indifférents, ne se refuseront à aucune innovation irréligieuse et anti-chrétienne, pour peu que l'autocrate, qui est aussi le chef de l'Église, la reconnaissant utile à ses vues politiques, l'ordonne de sa pleine puissance et en vertu de sa seule autorité.

Enfin l'auteur prétend que tout, dans la constitution politique ainsi que dans la civilisation de la Russie, porte le caractère religieux; et en attribuant à l'empereur Alexandre la gloire de lui avoir imprimé ce caractère, il émet le désir de le voir se perpétuer à l'avenir. Mais peut-on appeler religion, une véritable idolâtrie chrétienne, qui se borne au culte superstitieux des images, dans laquelle la loi de justice et d'amour, la morale évangélique, n'est ni comprise ni observée, et où le prêtre, ce ministre auguste de Dieu, gémit maintes fois sous le bâton du caporal?

Comparons maintenant la Russie aux deux plus grandes monarchies pures de l'Europe, à l'Autriche et à la Prusse, qui toutes deux sont chrétiennes et civilisatrices, bien qu'en religion elles aient des croyances opposées. L'Autriche catholique et essentiellement religieuse reconnaît pleinement, malgré sa constitution purement monarchique, la haute dignité de l'homme; elle respecte le droit individuel; elle tâche d'augmenter le bien-être matériel du peuple, et notamment des masses; ses lois sont justes et morales. (Il suffira pour le prouver de dire que son droit criminel part du principe qu'il vaut mieux laisser la liberté à dix criminels, que

de faire souffrir un seul innocent par un jugement trop précipité.) Elle favorise l'instruction par de nombreux cours publics et gratuits; elle admet de droit au service de l'état tout homme capable, de quelque condition qu'il soit; elle ne gouverne enfin ni par le despotisme ni par l'espionnage. Quant à la liberté de conscience, c'est là qu'existe réellement une tolérance vraie et complète pour tous les cultes en général. A l'extérieur sa politique est pacifique et loyale.

La Prusse, quoique protestante, montre sous plusieurs rapports le même caractère que l'Autriche; on peut même dire que la civilisation y est plus avancée, la culture de l'esprit plus universelle; car la population étant composée d'éléments plus homogènes, les lumières ont trouvé plus de facilité à se communiquer et à s'étendre. Comme l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse est père de son peuple; son oreille n'est fermée à aucune juste réclamation; et bien qu'ayant de fait le pouvoir de se mettre au-dessus des lois, il ne les enfreint jamais. Aussi dans ces deux états les révolutions et les émeutes sont très difficiles, sinon impossibles; les masses ne sont point travaillées par les idées nouvelles; elles ne ressentent pas un besoin assez pressant de changement, pour qu'elles veuillent courir la chance de perdre un bien-être réel, en poursuivant des espérances souvent déçues, en courant après des utopies.

Voyons la Russie. Son gouvernement repose sur l'arbitraire et la corruption; le peuple, nous l'avons déjà dit, y est considéré comme un instrument matériel dont le czar se sert au gré de ses fantaisies, ou de ses vues ambitieuses: ni la fortune, ni la vie de l'individu n'entre en ligne de compte; et les classes élevées elles-mêmes n'ont aucune réclamation à faire contre n'importe quelle injustice du pouvoir. Le bien-être matériel n'est que le partage exclusif d'une minorité excessivement minime en comparaison des masses, qui languissent dans une affreuse misère; la loi n'est que le caprice instantané du monarque, et l'ukase qui vient aujourd'hui détruire celui d'hier, est sûr d'être accueilli sans réplique par ces troupeaux esclaves et stupides, qui le regardent comme

l'émanation, non d'un gouvernement légitime, mais d'une autorité divine. Point d'instruction publique pour le peuple; il faut appartenir à la classe privilégiée pour pouvoir occuper une fonction dans l'administration et même dans l'armée. Les agents du pouvoir ont toute latitude possible pour exercer des actes arbitraires sur les particuliers; et la justice même ne s'obtient qu'à l'enchère. Dans toutes les branches de l'administration financière il existe un gaspillage, une infidélité dont on n'a pas d'idée. Le gouvernement le sait, mais il s'en félicite; c'est chez lui une tactique; dans tous ses agents, dont pas un n'est irréprochable, il voit autant d'ames qui lui sont vendues et livrées, et qu'il peut, s'ils encourent sa disgrâce, livrer à tout moment à la vindicte des lois. Ajoutons à cela l'espionnage démoralisateur, introduit jusque dans le sein des familles, où il va étouffer les plus naturels épanouissements de la confiance; et ayons ensuite le courage de soutenir que ce gouvernement est civilisateur, et qu'il reconnaît le principe divin dans l'homme. La Russie a l'air, il est vrai, d'accorder extérieurement tolérance à tous les cultes, même aux cultes païens, mais cette tolérance est subordonnée à la politique; et sitôt que l'extermination d'une croyance peut être utile aux vues de l'empereur, il ne se fait faute, pour l'opérer, ni de force, ni de ruse. La politique extérieure de la Russie est très habile sans doute; mais peut-on donner le nom de loyale et de chrétienne, à une politique qui, sans égard pour aucun droit, ne pense qu'à s'agrandir.

Mais ce sujet est trop vaste pour qu'on puisse le traiter ici comme il conviendrait. Et pour finir cette note, sans cela déjà trop longue, je me permettrai encore l'observation suivante: chaque pays et chaque peuple a une tâche à remplir dans le monde; et la providence éternelle dans ses vues impénétrables permit souvent au principe du mal de déployer sa force, en se servant, comme d'instrument, d'un homme, d'une nation, ou d'une époque entière. La Russie, seule parmi les grandes puissances, n'a pas eu d'époque historique, d'époque *humaine*. Certains publicistes croient que la tâche qui lui incombe, est la propagation des lumières chrétiennes en

Asie. Mais ne pourrait-il pas se faire que ce colosse, qui s'agrandit avec une rapidité tellement prodigieuse, qu'on n'en peut citer aucun autre exemple dans l'histoire moderne de l'Europe ; qui a sa propre force, matérielle et mécanique, a soin d'ajouter la force intellectuelle étrangère ; que ce colosse, dis-je, fût destiné à servir un jour d'instrument au principe du mal ; et qu'en étendant au moins passagèrement sa puissance sur la chrétienté aujourd'hui dégénérée, il dût lui apprendre à ses dépens, quelles suites funestes peut entraîner la mauvaise application des principes chrétiens ; lorsque comme en Russie, à part le schisme liturgique, ils s'établissent extérieurement et en apparence, sans que leur haut sens, leur sens intérieur et véritable entre dans les esprits ? (*N. d. T.*)

LEÇON XVIII.

De la franc-maçonnerie. — Son influence *ésotérique* sur les évènements modernes. — De la restauration. — Etat présent des choses, des esprits, et des différents royaumes. — Nécessité d'une restauration religieuse. — Danger des écarts de l'absolutisme, soit dans la vie réelle, soit dans la science. — La tolérance n'est pas l'indifférence. — L'esprit de parti, l'intolérance part d'un fond d'orgueil coupable.— En quoi consistera la restauration universelle qui doit se faire plus prochainement peut-être qu'on ne le pense. — L'état devra être chrétien et la science chrétienne. — Ni l'un ni l'autre but n'a été parfaitement atteint jusqu'ici. — Pour obtenir cet heureux résultat, la destruction de toute espèce d'idolâtrie politique est nécessaire; et la philosophie, en s'aidant de l'histoire, doit renoncer à l'*absolu* sous quelque forme qu'il se présente. — Avis à l'Allemagne, moins absolue que tout autre pays, dans la vie et le gouvernement, mais chez qui l'*absolu* est impatronisé dans la science. — Récapitulation et conclusions. —L'homme a eu sans cesse à lutter contre l'esprit du mal, qui s'est montré successivement comme le prince du monde, et l'esprit du siècle, revêtissant d'âge en âge des formes nouvelles. — Dieu ne lui a pas manqué dans cette lutte ; il s'est montré verbe, force, lumière. — Ainsi, foi, amour et espérance.

« Je viendrai bientôt, et je renouvellerai tout. »

Le dix-huitième siècle vit éclater à la fois et d'une façon si soudaine tant d'évènements mûris au même jour, que bien qu'une réflexion attentive puisse leur trouver un motif et une cause suffisante dans leurs précédents, dans l'é-

tat naturel des choses, dans la situation générale où se trouvait le monde, on est cependant disposé à croire qu'ils avaient été préparés d'avance, à dessein, et dans le secret; maintes circonstances viennent ensuite corroborer ce pressentiment, et donnent sur le complot des indications qui ont toute l'autorité de l'histoire.

Pour compléter le tableau de cette époque où le principe des lumières exerça une influence dominante, et pour achever de caractériser en lui-même ce principe qui eut tant d'action sur les évènements historiques, nous avons à ajouter quelques mots sur ce côté secret et mystérieux de son développement, afin qu'on saisisse mieux son rapport d'une part avec le principe et l'esprit de la révolution, qui, elle aussi, dans le fanatisme qui l'animait, avait la prétention de restaurer le monde; et d'un autre côté avec le caractère de la vraie restauration, qui repose sur la base religieuse de la justice chrétienne.

Mais dans l'examen critique que l'histoire entreprend sur cet objet, elle doit se prémunir toujours par cette pensée, que ceux qui, comme acteurs ou témoins oculaires, pourraient, s'ils voulaient faire part de leur expérience, donner les meilleurs renseignements, ne doivent pas cependant être considérés toujours comme des autorités sur lesquelles on puisse le mieux compter, parce qu'on ne peut jamais savoir exactement ce

que, par calcul ou par conviction, il leur arrivera de dire ou de taire, en tout ou en partie. Cependant cette secousse universelle, qui jeta tout pêle-mêle a mis à nu tant de bouts de ce fil ésotérique de l'histoire moderne, que la réunion de ces indications suffit pour nous donner une juste idée de cet élément spécial des lumières subversives du dix-huitième siècle, où le vrai, le faux et le spécieux ont été mêlés et confondus, et pour nous initier à la connaissance d'un point auquel donne tant d'importance sa coopération visible à tous les évènements, et son influence si diverse sur la marche générale des choses.

C'est donc uniquement sous ce point de vue historique, qui d'ailleurs répond parfaitement à notre but, et même est le seul ici qui puisse être pris en considération, que je me sens en état de juger, ou, comme je devrais plutôt dire, de caractériser toute cette trame souterraine; et c'est aussi dans ces sources, dans ces indications, dans ces faits connus et publics, qu'est puisée la description que je vais en faire.

Pour ce qui concerne l'origine ou la source d'où cette influence ésotérique s'est répandue en Europe; quelque motif ou quelque intérêt qu'on ait à le nier ou à le contester, il résulte à peu près évidemment du seul examen des faits, que l'ordre des Templiers a été comme le pont sur lequel tout cet ensemble de mystères a passé en occident,

du moins quant à leur forme, qui continue aujourd'hui d'être la même qu'alors.

Ce n'est que par les traditions sur Salomon et sur son temple, auxquelles se rattache l'institution même de l'ordre, qu'on peut expliquer les symboles religieux de la maçonnerie, quoiqu'on en trouve aussi des motifs dans quelques autres passages et parties de l'écriture et de l'histoire sainte : aussi peuvent-ils très bien être entendus dans un sens parfaitement chrétien, et en retrouve-t-on des traces dans plusieurs monuments gothiques de l'ancienne architecture germanique du moyen-âge. Cependant une association spirituelle, fondée sur l'esprit ésotérique, ne saurait avoir professé le christianisme dans toute sa pureté; elle n'a pu du moins rester entièrement chrétienne, puisque, répandue chez les chrétiens, elle se retrouve aussi chez les Mahométans.

Il y a plus : l'idée même d'une pareille société, d'une pareille doctrine purement ésotérique, et de sa propagation secrète, n'est guère compatible avec le christianisme; car le christianisme est déjà en soi un mystère divin; mais un mystère qui, d'après les vues de son fondateur, est exposé à tous les yeux, et célébré quotidiennement sur tous les autels. Or à cause de cela même, le secret qui dans les mystères païens, subsistait à côté de la mythologie et de la reli-

gion nationale et populaire, et n'était le partage que des savants et des initiés, ce secret, dis-je, ne peut s'allier avec une révélation destinée à tous les hommes, puisque, par sa nature, elle le condamne et le repousse.

Ce serait toujours une Église dans l'Église; et elle ne peut pas être plus autorisée ou tolérée qu'un État dans l'État. Ajoutons que dans un siècle où les intérêts temporels et les vues politiques prévaudraient d'une manière ouverte ou cachée sur les sentiments et les idées religieuses, un tel établissement parasite et mystérieux ne manquerait pas de devenir bientôt un directoire occulte de tous les mouvements, de tous les changements intérieurs de l'Etat. C'est ce qui est effectivement arrivé.

L'esprit anti-chrétien, que l'illuminisme, cette opposition *régularisée*, enveloppe dans des sentences d'une philantropie universelle, pourrait bien être, selon toute analogie historique, d'une date assez moderne; tandis que le principe chrétien, qui même encore de nos jours, après une lutte si étonnamment diverse entre les partis de cette secte, se maintient toujours, quoique chez une très faible minorité, dérive peut-être, conformément à l'origine qu'elle revendique, d'une source orientale et gnostique.

Quant à la grandeur, ou du moins à l'importance de son influence politique, comment la

nier; surtout depuis les violentes révolutions de nos jours qui, de notre Europe, se sont ruées sur les autres parties du monde; et en apprenant que dans une contrée méridionale de l'hémisphère américain, les deux partis qui figuraient dans la révolution de cet état, dont les troubles durent encore, s'appellent des noms d'Ecossais et d'Yorckais, d'après l'opposition qui existe dans les loges anglaises? est-il quelqu'un qui ignore, ou qui ait oublié avec quelle adresse l'homme qui dans ces derniers temps régnait sur le monde, se servit dans tous les pays conquis, de ce véhicule, et l'employa comme un organe propre à fourvoyer et à nourrir de fausses espérances, l'opinion publique? C'est pour cela qu'il fut appelé par ses partisans l'homme du siècle, et qu'il fut du moins, en effet, le serviteur de l'esprit du siècle.

Une société du sein de laquelle, comme du laboratoire où le génie destructeur du siècle forgeait ses armes, sortirent successivement les illuminés, les Jacobins et les Carbonari, ne pouvait avoir une tendance vraiment chrétienne, ni être politiquement juste, ni exercer une action bienfaisante sur l'humanité en général. Je dois cependant observer ici que c'est le sort inévitable de la plus vieille des sociétés secrètes, que chaque nouvelle conspiration aime à revêtir ses formes vénérables, déjà connues des initiés:

Il ne faut pas non plus oublier que cet ordre est partout divisé en une foule de partis, de sectes, qui ont des opinions, des façons de penser diverses ; de sorte qu'on ne doit pas croire que ces extrémités terribles, que ces sauvages excès d'une irréligion, d'un esprit révolutionnaire, qui mine secrètement ou renverse avec une violence ouverte, se soient produits partout où cet ordre existe ; l'histoire convaincrait une pareille supposition de fausseté ou du moins d'exagération.

Une simple liste de tant d'hommes trompés, il est vrai, sur ce point unique, mais d'ailleurs respectables ; de tant de noms connus et vraiment distingués, qui dans le cours du dix-huitième siècle faisaient partie de cette société, suffirait pour démentir une pareille condamnation générale, ou pour y apporter du moins d'essentielles modifications. Mais ce qu'on peut, d'après beaucoup d'indices, regarder comme positif, ou du moins comme éminemment vraisemblable, c'est que nulle part cette société ésotérique et son action n'ont été mises en harmonie avec l'ordre subsistant et avec l'état lui-même, aussi bien qu'en Angleterre, pays où tous les éléments opposés de la vie et de la société moderne paraissent être en général le plus artistement combinés et équilibrés.

D'ailleurs si nous portions nos regards sur le reste de l'Europe et même sur les pays qui furent

les principaux théâtres des révolutions, il est incontestable qu'il y exista toujours, au sein de tant de loges diverses, un parti chrétien; et bien qu'il n'ait été qu'en très faible minorité, il n'en a pas moins eu une grande influence qu'il a due à la profondeur des idées, et à tout ce qu'il avait conservé de l'antique tradition. C'est au reste une chose prouvée jusqu'à l'évidence par les faits historiques et par des documents écrits et livrés à la publicité.

Au lieu de présenter des exemples allemands, moins généralement connus, j'appuierai plutôt ce que je viens de dire du nom d'un écrivain français bien remarquable, et bien propre à caractériser ce qu'il y avait de plus intime et de plus caché dans la révolution. Saint-Martin, ce chrétien théosophe, se tient tout-à-fait isolé, à l'écart, de ce parti athée, qui dominait alors, quoique sorti de la même école et de la même sphère; lui aussi, il est décidément révolutionnaire; mais c'est un révolutionnaire désintéressé, romanesque, qui obéit à une conviction fondée sur des raisons supérieures et spirituelles. Il montre le plus grand mépris, la répugnance la plus vive pour l'état moral et politique d'alors; et souvent on est tenté d'accéder à son opinion, ou du moins de lui donner négativement raison.

Enfin il est animé d'un espoir enthousiaste d'une restauration chrétienne générale, qu'il en-

tend, il est vrai, à sa manière ou dans l'esprit de son parti. Parmi les écrivains français de la restauration, personne, aussi bien que le comte de Maistre, n'a su apprécier ce philosophe remarquable, distinguer ce qu'il a de profondément faux, et ce qu'il a de réellement bon; en un mot en tirer un aussi bon parti, en y ajoutant toutefois des correctifs nécessaires.

Pour juger et caractériser pleinement l'histoire de la révolution, il ne faut donc pas négliger ce fil ésotérique, puisqu'il a grandement contribué à induire en erreur tant de gens, dont on ne peut accuser l'intention, qui voyaient ou voulaient voir dans la révolution, malgré la forme dure et repoussante sous laquelle elle s'est manifestée à son début, une restauration nécessaire, indispensable, des états et des peuples chrétiens, détournés de leur destination véritable.

Cette erreur, l'illusion trompeuse de cette prétendue restauration, ne fut jamais aussi active que durant le règne de cet homme extraordinaire, dont la vraie biographie paraît encore au-delà des mesures d'appréciation de notre siècle, qui ne peut avoir l'intime compréhension de sa vie, et, pour ainsi dire, la clef théologique de sa destination. Sept ans étaient consacrés à l'accroissement de sa puissance; quatorze ans le monde fut dans ses mains; et encore une fois sept ans lui furent laissés pour la réflexion

solitaire ; mais il employa mal la première de ces années, en essayant de jeter de nouveau le trouble dans le monde.

L'histoire a déjà porté son jugement sur l'usage qu'il a fait de cette force extraordinaire, de cette formidable toute-puissance dont il fut doté ; mais jamais le ciel ne permet chose semblable que dans le temps et dans le but d'un grand compte à rendre, lorsque se préparent les jours encore plus redoutables de la dernière lutte décisive. Si donc la restauration qu'il effectua, c'est-à-dire, si cette restauration que ses partisans éblouis lui attribuaient, n'a été décidément qu'une vaine et fausse restauration, il reste cependant à savoir si celle qui l'a suivie a été la véritable, si du moins elle a été complète, puis ce qui lui manque, ce qu'il faut ajouter pour la rendre telle.

Un simple traité qui ne règle que des délimitations de pays, ne sera jamais une paix de Dieu, une paix générale des peuples ; et de même, le rétablissement des trônes renversés, la réintégration des souverains et des dynasties expulsés, n'offriraient aucune garantie de durée et de solidité, si la restauration n'était en même temps faite dans les croyances et dans les esprits.

Il était donc très naturel de donner une base religieuse à la restauration qui suivit la leçon inopinée, la vengeance terrible infligée au monde ;

et si l'idée de cette base religieuse est restée vague, on ne saurait en faire un reproche; car c'était une nécessité, surtout au commencement, d'écarter tout prétexte à un malentendu et à une fausse interprétation, ainsi que tout soupçon d'une arrière pensée égoïste.

La conservation et l'existence future, non-seulement du système général des états chrétiens et des peuples civilisés de l'Europe, mais encore de chaque grande puissance en particulier, dépendent de ce lien intérieur et religieux; et l'on doit désirer qu'il se resserre et se fortifie chaque jour davantage. Que la force et le maintien de l'empire russe ne puissent reposer que sur ce fondement, que chaque déviation de cet esprit ne puisse avoir sur l'état qu'une action destructive et dissolvante, le monarque des derniers temps, qui s'est illustré dans le malheur aussi bien que dans le succès, l'a érigé en un principe d'état, qui sera difficilement méconnu à l'avenir.

Seulement ce que doit bien observer cet empire, où les pensées et les principes, les germes de la civilisation et l'ensemble du corps politique sont tout imprégnés d'éléments de protestantisme, dans le sens général et spirituel du mot; ce qu'il doit observer, dis-je, comme absolument indispensable, c'est que la tolérance, qui actuellement embrasse toutes les croyances, ne soit jamais retirée à la mère Eglise, dominant dans le reste

de l'Europe, et parmi les pays soumis à la Russie, notamment en Pologne; c'est en un mot que la liberté religieuse ne reçoive jamais d'atteinte sous ce rapport.

Il est tout aussi évident que, dans le pays où s'est faite une restauration monarchique, celle-ci est inséparable d'une restauration religieuse, et que sans cet appui l'édifice politique doit nécessairement crouler. Dans cette monarchie pacifique, toujours inébranlablement attachée à son vieux système; cette base religieuse a été publiquement posée depuis long-temps, et plus que tout autre principe, elle fait sa force. Quant à la quatrième monarchie, à cette monarchie allemande, dont l'influence en Europe est de fraîche date, elle ne peut se maintenir, elle ne peut se consolider pour l'avenir, que par un esprit religieux, seul moyen de calmer les agitations propres à un état de ce genre.

Une hostilité dirigée même indirectement contre le catholicisme professé par la moitié de la nation; la moindre atteinte portée à la liberté individuelle sur ce point sacré, dont l'indépendance doit être non-seulement assurée par la lettre de la loi, mais consolidée de fait dans la vie réelle; une opposition en un mot qui serait en contradiction avec l'esprit religieux dont les progrès sont incessants dans le reste de l'Europe, et nommément en Allemagne, ne

pourrait que léser et faire chanceler de nouveau la base de cette monarchie déjà scellée par le temps; et tout prouve que jusqu'à présent on l'a parfaitement senti.

Dans l'Angleterre seule, des doutes tout anglicans s'élevèrent dès lors contre ce lien religieux qui doit serrer les rapports généraux entre les états et les peuples de l'Europe: ces doutes se lient à sa constitution politique, toujours exclusivement protestante, et peuvent à cause de cela amener une rupture schismatique de l'Angleterre avec les autres puissances*; et déjà plusieurs circonstances tendraient à faire naître la triste pensée que la grande Angleterre, qui au dix-huitième siècle était si brillante et si forte, même par l'influence prépondérante qu'elle exerçait sur la pensée et la civilisation européenne, maintenant au dix-neuvième siècle se sent presque étrangère chez elle et ne sait plus comment s'orienter.

Si nous revenons à considérer l'Europe en général, les principes libéraux ne sont pour elle qu'une rechute un peu modifiée vers la révolu-

* Ceci a été écrit en 1828. En cet endroit et en plusieurs autres de cette leçon surtout, l'auteur a vraiment prophétisé. Nous avons vu la réalisation de ces prédictions. Quelle preuve plus frappante de la hauteur et de la justesse de ses vues? Quelle meilleure garantie pour ses espérances et ses conjectures sur le sort définitif de la chrétienté et de l'humanité?

tion, et ils n'ont pas d'autre but; mais ils ne peuvent gagner une majorité parmi les hommes loyaux et bien intentionnés soit de l'Europe, soit d'un état particulier, qu'au moyen de fautes décisives, ou d'une grande dégénération dans un parti qui, au surplus, ne devrait pas en être un, ni en porter le nom; dans le parti de ceux qui suivent les principes monarchiques par rapport à l'état, et les maximes religieuses par rapport au monde et à la vie.

Cette règle sans intelligence et sans vie, d'un équilibre purement matériel, qui ne tend qu'à mettre un frein négatif à la prépondérance d'une puissance quelconque, tel que fut ce système né en Angleterre, qui gouverna l'Europe du dix-huitième siècle, a cessé d'offrir des garanties, et d'être applicable aux affaires actuelles; car tous les remèdes qu'il aurait à présenter encore ne feraient qu'aggraver le mal, s'il venait à éclater. Encore une fois, ce n'est que dans la religion, prise comme base, que le monde, que chaque état, doit trouver salut et consolidation, remède et préservatif.

Mais le plus grand danger de l'époque gît dans les écarts de l'absolutisme, qui pourrait abuser de ces principes religieux. Rien de plus pernicieux et de plus fatal, que si, dans l'esprit d'une réaction passionnée, le caractère et l'action révolutionnaire allaient se mêler à la cause légi-

time ; si la passion venait à être érigée en principe de raison, en système seul valable et seul juste ; si enfin la sainteté des idées religieuses n'était présentée et propagée que comme une chose de mode ; la vertu de la foi et de la vérité qui seules peuvent sauver les hommes et les âges, ne dépendant plus aux yeux des hommes que d'une lettre morte, que d'une formule extérieurement articulée, tandis que la vraie vie, le principe générateur de la vie véritabe ne peuvent être donnés que par l'esprit vivifiant de l'éternelle vérité. Dans la science l'*absolu* est le gouffre où se perd la vérité vivante, et qui ne représente à sa place qu'une idée creuse et qu'une vaine formule ; mais lorsqu'il s'agit de l'application et de la vie réelle, l'*absolu dans les opinions et les actes* se manifeste, sous la forme du *faux esprit du siècle*, de cet esprit qui, contraire au bien et à la plénitude de la vie divine dans l'éternelle vérité, règne ordinairement sur le monde, voudrait le maîtriser, et le jeter pour toujours dans une fausse voie et dans une confusion complète.

L'esprit du siècle, qui dans ses projets de destruction, change de forme à tout moment, depuis qu'il s'est détaché de la vérité éternelle, et qu'il l'a prise pour son ennemie, se reconnaît précisément à cette tactique générale et constante; qu'il détache de tout son entourage histo-

rique une particularité qu'il représente et pose comme le centre et le but universel, et que sans aucun égard pour l'histoire, il fait de cet incident un principe absolu ; avec un grand soin de donner pour passeport à ses erreurs quelques vérités ou du moins quelques ombres de vérité, sans lesquelles, il le sait bien, elles ne seraient ni actives, ni dangereuses.

Mais le vrai centre et le but réel de l'existence de l'humanité, ainsi que de la vie d'un individu, ne se laissent pas extraire ainsi violemment, ne veulent pas être ainsi détachés de l'ensemble de la marche graduelle du développement naturel et ne peuvent être saisis que par une méthode toute relative et non absolue. La méthode passionnée de l'absolutisme n'est propre qu'à faire fuir l'esprit de vie, et à ne laisser en son lieu qu'une lettre morte et propre à donner la mort.

Il est impossible de prédire d'avance quelles peuvent être les idoles qu'encensera l'une après l'autre l'esprit du siècle, inconstant par sa nature, et passant facilement d'un extrême à l'autre. Qui empêcherait que la vérité éternelle ne fût elle-même une fois abusée et profanée, jusqu'à devenir l'idole du jour, c'est-à-dire jusqu'à voir les hommes prosternés devant sa forme apparente? Car ce n'est qu'après cette image extérieure que peut courir l'esprit du siècle, qui jamais ne retiendra son essence intérieure et sa

vertu vivifiante. Mais quels que soient à tout moment les objets successifs de son idolâtrie du jour ou de sa rhétorique passionnée, dans sa nature et dans son être propre, il reste toujours le même; il est toujours absolu; toujours il tue l'esprit et détruit la vie.

Dans la science, l'absolu est la divinité des systèmes rationnels, vains et vides; c'est une conception morte; une abstraction qu'ils reconnaissent et adorent. Or le Dieu des chrétiens est un Dieu vivant, qui se révèle, et leur foi est cette révélation même; et c'est pourquoi le divin, dans quelque sphère que ce soit, dérivé de cette source, de cette origine commune, est vivant et positif. Le combat de la vérité contre les erreurs de l'esprit du siècle ne peut conséquemment avoir d'issue heureuse et durable, qu'autant que le positif divin, à quelque domaine qu'il appartienne, soit d'une part compris comme vivant, exposé avec toute la force de la vie spirituelle; et de l'autre, soit parfaitement approfondi dans ses rapports avec l'histoire, dont il ne faut d'ailleurs ni négliger ni injustement apprécier les autres côtés réels, les autres éléments positifs.

Ce jugement calme, cet approfondissement sincère tant des faits matériels que des phénomènes intellectuels, sont les compagnons inséparables de la vérité, et l'indispensable condition de sa connaissance pleine et entière; et l'esprit

religieux, base de toute vérité, nécessaire à sa connaissance, se sent naturellement porté à suivre d'un œil attentif, à travers ce labyrinthe de l'erreur, le fil de la permission et de la providence divine, au milieu même des plus grandes aberrations humaines; soit dans la science, soit dans la pratique et la vie. L'erreur au contraire s'écarte partout de l'histoire; presque toujours l'esprit du siècle est passionné, et c'est pourquoi l'un et l'autre pèchent contre la vérité.

Aussi quand on veut combattre l'erreur dans le domaine de la science on ne peut jamais le faire avec plus de succès, ni en triompher plus vite qu'en séparant, d'après la règle divine de la connaissance intérieure, dans chaque système d'erreur pratique ou scientifique, l'absolu, qui en fait la base; le centre ou le but, en deux éléments qui le composent toujours, le vrai et le faux.

A-t-on reconnu et distingué le vrai d'une hypothèse, le reste, vide en soi, tombe de lui-même, sans qu'on ait beaucoup de peine et sans qu'on soit obligé de faire de grands efforts, et de perdre beaucoup de temps à en prouver la nullité.

Dans la vie réelle, la lutte cesse bientôt d'être purement spirituelle, les partis inquiets et agités ont recours à la force matérielle; et plus ils deviennent absolus, plus la guerre qu'ils se font ressemble à la guerre des éléments qui se détrui-

sent; et de là naît l'obstacle le plus fâcheux à l'œuvre de la restauration religieuse et véritable, cette grande tâche imposée à nos temps; mais qui est loin d'être accomplie.

C'est sous ce rapport qu'on peut voir avec peine et comme un phénomène dangereux, dans certaines régions de la vie européenne, et même dans quelques pays entiers, tous les partis et toutes les affaires publiques, prendre un caractère absolu. Il s'entend de soi-même que ce n'est pas le nom qui fait la chose; et que les autres partis sont souvent bien plus absolus en réalité, que ceux qui se donnent ou auxquels on donne cette dénomination; selon ce qui est ordinaire aux époques d'une lutte violente des partis, que les appellations commencent à être le fruit d'un caprice souvent étrange, qu'elles prêtent à des bévues et à des méprises; qu'alors on brouille toutes les idées, et qu'il s'introduit une nouvelle confusion babylonienne dans les langues et même dans celles qui se distinguaient auparavant par leur clarté et leur précision.

L'attachement inébranlable à son opinion, une façon de penser conséquente, la fermeté dans le caractère, la persévérance dogmatiquement exprimée en une croyance positive; qualités qui recommandent le plus l'homme pendant toute sa vie et dans toutes ses actions, peuvent fort bien se concilier avec une appréciation des choses fon-

dée sur l'histoire, et avec des égards consciencieux pour tout ce qui subsiste historiquement, pour tout ce qui est établi de fait.

Parmi les écrivains français de ces derniers temps, qui ont consacré leurs efforts à la restauration religieuse de l'esprit public, nul peut-être ne possède toutes ces qualités à un si haut degré que le comte de Maistre ; c'est à lui qu'on peut le moins adresser, c'est à lui, que suivant ma conviction, on ne saurait aucunement adresser le reproche de favoriser une réaction passionnée. Si quelques déclamateurs, si quelques prôneurs des principes et des sentiments religieux en France, ne sont pas exempts d'un esprit passionné et réactionnaire, il est certain qu'ils nuisent à la cause qu'ils veulent défendre plus que ne le feraient des ennemis francs et découverts.

Mais beaucoup de ces reproches, dictés par l'esprit de parti, n'ont aucun fondement. Lorsque, par exemple, l'opposition en ce pays étend le reproche d'une conduite absolue et réactionnaire sur le gouvernement lui-même, sur sa politique, et sur les différents ministères de la restauration, il est évident pour quiconque veut bien y songer, qu'en réalité on n'y a pas donné lieu. Car si, là où tous les partis imaginables, toutes les opinions les plus hostiles sont tolérées, un petit nombre de jésuites eût été compris dans cette tolérance générale, il n'y avait là de quoi

éveiller le blâme, ou la méfiance, et des craintes chimériques, que chez des hommes déraisonnables, ou aveuglés par l'esprit de parti; tandis qu'aux yeux d'un observateur impartial, qui juge de loin et d'après l'histoire, le danger d'une rechute des opinions libérales en principes révolutionnaires, était beaucoup plus grand et beaucoup plus imminent.

L'attachement inviolable et prononcé aux dogmes de la foi catholique, une croyance religieuse arrêtée chez le protestant, peuvent très bien s'accorder avec une juste appréciation du besoin du temps; il y a plus, cette appréciation, difficile, il est vrai, avec le caractère absolu de nos temps, pourrait nous conduire de la manière la plus décisive sur la voie du triomphe complet de la vérité et de la plus grande gloire du christianisme.

C'est aussi en quoi consiste la différence entre la vraie tolérance et l'indifférence mortelle de notre siècle et du précédent. La vraie tolérance repose sur des sentiments religieux, sur l'humilité et sur l'inaltérable espérance, qui laissent légalement subsister ce qui existe déjà historiquement; dans la pensée que Dieu saura faire avancer les choses, qu'il aplanira tous les obstacles, et qu'il conduira tout au terme fixé par sa providence. Mais une prétendue égalité de toutes les religions, pourvu que la morale en

soit bonne, est toute autre chose : cette indifférence complète finit par détruire toute religion. Quant à l'intolérance, elle vient toujours de la présomption orgueilleuse et par conséquent antichrétienne, d'arranger tout comme on croit que ce doit être, sans aucun égard pour les limites de la faiblesse humaine, sans songer d'ailleurs à ce résultat que l'histoire atteste en cent endroits : que ce qui fut publiquement expulsé par la violence se maintient souvent en secret, et avec quelques modifications dans les formes, mais d'une manière beaucoup plus dangereuse.

Dans l'esprit du siècle et dans le caractère des partis, il se trouve immanquablement un fond d'orgueil intellectuel profondément enraciné qui n'a pas toujours besoin d'être individuel et personnel, un principe d'orgueil qui se propose surtout les progrès de l'humanité en général et de l'époque en particulier. C'est d'après ses instigations qu'un génie, fort de sa force intérieure, ou investi d'une grande puissance extérieure, croit pouvoir réaliser historiquement ce qui ne peut provenir que de Dieu, par exemple, les moments vraiment créateurs d'une régénération grande, vraie, universelle.

Parmi ces révolutions générales du monde, en prenant ce mot de révolution dans un sens sublime et divin, la première propagation du christianisme occupe sans contredit le premier

rang. Avec elle, tout ce qui est désirable, tout ce qu'on ose à peine espérer, est possible, pourvu que l'homme, en n'y ajoutant pas trop du sien, n'aille pas gâter le présent que dans la surabondance de son amour, le généreux monarque de l'univers a fait à la terre. Déjà depuis trois siècles se dresse l'orgueil humain des temps modernes, qui veut lui-même faire l'histoire, au lieu de l'accueillir avec humilité, en acceptant modestement la place qui lui fut assignée sur cette vaste et longue scène, en l'utilisant avec amour dans tous les sens, en la mettant dans la voie du progrès, pour la conduire à sa fin dernière, telle que Dieu l'a ordonnée et fixée.

Ce que j'ai dit plus haut par rapport à la réforme est applicable à l'instruction et à l'époque des lumières. L'idée en elle-même est exempte de tout reproche, et on a tort de n'en vouloir considérer que les abus et les développements vicieux, afin d'envelopper tout indistinctement dans une même condamnation. Mais ce n'était qu'une très faible portion de ces lumières du dix-huitième siècle, qui, conformes à la lumière pure de la vraie croyance, s'élevassent réellement de la base positive et divine de la vérité chrétienne : tout le reste, c'est-à-dire la plus grande partie, n'était qu'une œuvre humaine; et par là même, c'était vain, faux, défectueux

pour le moins, pervers dans les particularités ; sans fondement solide dans l'ensemble : aussi le tout manquait de consistance et d'espoir de durée.

Si une fois, après la victoire définitive de la vérité, s'opérait la réformation divine; alors la réformation humaine, la seule qui ait eu lieu jusqu'ici, tomberait d'elle-même ; elle disparaîtrait, on la chercherait sur la terre. Avec le triomphe universel du christianisme luirait enfin le jour des véritables lumières ; et la religion donnerait en même temps comme une naissance nouvelle au monde et aux âges, à la société et à l'état. Peut-être l'époque n'en est-elle pas aussi éloignée que le pense l'engourdissement et l'apathie de l'esprit terrestre, qui, après chaque évènement extraordinaire, se replonge de nouveau dans le sommeil léthargique du train de vie ordinaire! Cependant cette espérance éminemment religieuse, cette attente solennelle d'un avenir si magnifique, doit chez l'homme, si faible et si misérable, être tempérée par une immense crainte de la justice divine, qui alors apparaîtrait réellement dans le monde et se déploierait dans le temps.

Car, comment espérer une pareille restauration, avant que toute idolâtrie politique, quelque forme qu'elle affecte, de quelque nom qu'on la voile, ne soit arrachée jusqu'à la racine, et n'ait complètement disparu de la terre. Jamais époque

n'eut à attendre de l'avenir autant que la nôtre; jamais cette attente n'a été aussi prochaine, aussi exclusive, aussi générale! Aussi est-ce un devoir d'autant plus indispensable de juger et de distinguer avec toute l'exactitude possible, d'un côté, jusqu'à quel point l'homme lui-même peut, par des efforts lentement progressifs, mais continus, par un accommodement pacifique de tous les points litigieux, par une culture intellectuelle de plus en plus perfectionnée, contribuer et coopérer à la grande œuvre de cette restauration religieuse, de cette restauration universelle de l'Etat et même de la science; et d'un autre côté, ce qu'il doit attendre avec calme et respect de la volonté suprême, du nouveau *fiat* créateur de cette dernière période d'accomplissement, sans pouvoir l'amener lui-même, ou seulement l'occasioner et la provoquer.

Oui, tout pour nous est dans l'avenir beaucoup plus que dans le passé; mais pour bien concevoir la tâche du présent dans toute sa grandeur, il ne suffit pas de se reporter, avec la restauration, au dix-huitième siècle, qui, sous aucun rapport, ne mérite beaucoup d'éloges, ou à Louis XIV, ou à toute autre époque plus ou moins rapprochée de gloire nationale.

L'origine du christianisme est le seul point d'arrêt solide et primitif auquel nous puissions nous reporter; non pour rappeler par un tour

de baguette magique, les vieux temps avec leurs formes surannées qui ne sont plus applicables aux nôtres, non pour en faire une imitation artificielle, mais pour voir enfin nettement et comme d'un seul coup d'œil, combien de choses sont restées imparfaites et inaccomplies. Car tout ce qui a échappé, tout ce qui a été négligé durant les époques précédentes, et pendant les développements successifs de la forme que le christianisme imprime au monde, devra sans nul doute être repris et rétabli dans l'accomplissement de la vraie restauration.

Si la vérité remporte un jour la victoire définitive, si le christianisme triomphe réellement sur la terre et dans l'humanité, alors nécessairement l'état sera chrétien, la science deviendra chrétienne. Or, ni l'un ni l'autre but n'a encore été parfaitement atteint, malgré tous les efforts que l'humanité a faits depuis le christianisme pour y parvenir, et malgré ce travail intérieur du développement spirituel, dont l'exposition et le spectacle fait le fond et le résumé de l'histoire moderne.

L'empire romain, alors même que la vraie religion y fut dominante, était depuis trop longtemps et trop profondément perverti pour qu'il ait pu jamais mériter le nom d'état véritablement chrétien. La nature forte, saine, non cor-

rompue des peuples germains paraissait les rendre beaucoup plus propres à former un pareil état, lorsqu'ils eurent reçu pour cela la haute et religieuse consécration du christianisme.

Il y avait là, si l'on peut parler ainsi, le fond le plus magnifique pour un ordre véritablement chrétien, dans l'intérieur de chaque peuple et de chaque pays en particulier, ainsi que dans l'ensemble de l'empire; mais cette excellente disposition n'a pas reçu d'accomplissement: la scission intérieure de l'état, puis le désaccord entre l'Eglise et l'Etat; puis enfin le déchirement dans le sein de l'Eglise elle-même, arrêtèrent tout progrès ultérieur, en interrompant dès le principe le plus heureux des développements.

Les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles formaient bien pour tout l'avenir une base solide à une science chrétienne; mais leur science n'embrassait pas toutes les branches des connaissances. Au moyen-âge, au sein de l'Eglise, le germe d'une science chrétienne croissait sans contredit; mais il croissait lentement, et seulement dans quelques recoins isolés du champ intellectuel; puis la pensée, dans ses spéculations scientifiques, avait déjà reçu mainte influence pernicieuse du temps; lorsqu'enfin au quinzième siècle toutes les richesses littéraires de l'antiquité grecque, tant de découvertes nouvelles dans les

sciences naturelles, dans un monde entier inconnu jusqu'alors, lui furent offertes à la fois, et lui échurent subitement en partage.

A peine s'était-elle mise à contempler de plus près cette énorme provision de savoir ancien et nouveau, à l'arranger, à lui donner une forme chrétienne, l'approprier dans un sens chrétien à l'homme et au temps; que le monde fut derechef ébranlé par la discorde qui interrompit dès son commencement ce bel édifice d'une philosophie chrétienne, et le laissa comme un fragment dont l'achèvement attend de l'avenir une époque plus heureuse.

Voici donc en quoi consiste la double tâche d'une restauration religieuse véritable et complète réservée à notre siècle; d'une part le développement ultérieur du christianisme dans l'état, et des principes catholiques dans la politique, sur les ruines de ce qui a dominé si exclusivement jusqu'ici, et en place des principes anti-chrétiens de gouvernement et de l'esprit révolutionnaire du siècle; de l'autre part, une philosophie chrétienne, qui doit imprimer son caractère religieux ou catholique à tout savoir en général.

Or comme j'ai marqué plus haut la politique du dix-huitième siècle du nom de protestantisme de l'état, en prenant ce mot dans un sens purement scientifique, et nullement comme une désignation de parti, ou dans ses significations

secondaires ; et que j'ai observé qu'il trouva son principal appui dans un des plus anciens états catholiques ; comme j'ai appelé la culture intellectuelle de ce même siècle, protestantisme du savoir, lequel eut pour théâtre de son développement complet et de son action la plus étendue, un autre grand pays catholique ; et que j'ai reconnu qu'à son origine, la science loin d'être irréligieuse, avait au contraire quelque chose de religieux et de chrétien, bien qu'elle ne fût en grande partie que négative, qu'exclusive, que particulière et isolée : ainsi je me permets d'assurer que la mission supérieure, que l'essentiel besoin du dix-neuvième siècle est la réalisation des principes catholiques dans l'état, et la construction de plus en plus vaste et complète d'une science catholique ; que ce sont là les deux bases solides et nécessaires de l'avenir.

Je fais ici abstraction du dogme ; et parlant simplement en philosophe, j'entends ce qui est généralement chrétien, ce qui est, non pas négativement, mais d'une manière bien positive, chrétien et religieux dans les pensées et les sentiments. Malgré la persuasion où je suis, que ce que je viens de dire ne peut pas être pris dans un sens exclusif et polémique, je veux encore ajouter expressément que cet affermissement de l'état sur des principes catholiques, peut très bien provenir d'une ou de plusieurs des puissances

non catholiques ; et que moi-même j'ai le plus grand espoir que notre patrie, que l'Allemagne, contribuera principalement et plus que tout autre pays, au développement complet de la science catholique, et d'une philosophie vraiment chrétienne, dans toutes les branches des connaissances humaines.

L'espérance religieuse d'une restauration du monde, d'une restauration pleine et entière, qui méritera effectivement ce nom, d'une restauration chrétienne qui se réalisera dans l'état et dans la science, se trouve donc au bout et forme la conclusion de cette philosophie de l'histoire. L'unité intérieure, la confraternité religieuse entre tous les états de l'Europe sera d'autant plus compacte, d'autant plus sensible, que chaque peuple fera chez soi plus de progrès vers sa restauration religieuse ; qu'avec plus de précautions, il évitera tout retour vers les fausses idoles d'une prétendue liberté ou d'une gloire trompeuse, résidus de l'esprit révolutionnaire des temps passés ; qu'il repoussera, en un mot, plus soigneusement, sous toute espèce de forme soit ancienne, soit nouvelle, l'idolâtrie politique, laquelle de sa nature se détruit intérieurement elle-même, ou est subjuguée par une autre idolâtrie opposée, et ne peut par conséquent avoir jamais une durée stable.

Quant à la science chrétienne, c'est la philosophie, centre vital de toutes les autres sciences,

qui doit en être le point essentiel et le but suprême. Toutefois l'étude de l'histoire, qui touche de si près ou plutôt qui pénètre par tant de points le domaine religieux, ne doit être ni exclue, ni entièrement séparée des travaux philosophiques. C'est précisément, au contraire, ce concert de l'histoire et de la philosophie dans leurs recherches, cette alliance dont l'idée fondamentale est religieuse et trahit un sentiment religieux qui caractérise l'amélioration présente de la culture intellectuelle en Europe, ou qui, pour mieux dire, marque le premier stade de la route que l'esprit humain parcourt, en s'avançant progressivement vers la grande restauration. J'ose croire que cette tendance religieuse est devenue au dix-neuvième siècle de plus en plus sensible et caractéristique dans la science allemande, à propos de laquelle, j'ai encore quelques mots à ajouter, en ne la considérant plus que sous un point de vue tout spirituel, c'est-à-dire, par rapport à la nature, au besoin intime, et à la vocation supérieure de cette dernière période de l'histoire moderne.

Le génie d'une nation, son caractère politique et religieux, se reflètent presque toujours dans l'espèce particulière de sa civilisation, dans ses productions intellectuelles les plus remarquables; semblables tantôt à un objet dont l'image se réfléchit dans un miroir, tantôt à une crise, qui, avant

de se réaliser dans les faits, s'annonce par des symptômes précurseurs. En Angleterre, cet équilibre, qui maintient en respect dans la constitution des éléments ennemis, se retrouve aussi dans la philosophie.

En France, la tendance révolutionnaire dominait dans la littérature du dix-huitième siècle, long-temps avant qu'elle éclatât dans la réalité; et la lutte y continue toujours entre les auteurs et les défenseurs spirituels de la restauration monarchique et religieuse, et le libéralisme réveillé et réagissant. De même l'Allemagne étant par moitié catholique et par moitié protestante, la paix religieuse est ce qui a donné une conformation spéciale à la culture intellectuelle de ce pays, et particulièrement à la philosophie.

Toute la partie estétique de la littérature allemande, soit qu'il s'agisse de la poésie ou des autres arts, cet enthousiasme artistique qui nous est propre, les obstacles et la lutte qui signalèrent les premiers développements, l'imitation des modèles anglais ou français, à quoi l'on essaya de temps à autre d'opposer une réaction, l'étude des classiques si généralement répandue, le retour du goût vers la langue indigène, vers les monuments et l'histoire ancienne de l'Allemagne; tous ces détails n'offrent réellement pas autant d'intérêt, sous ce point de vue général et par rapport à l'Europe entière, que la science et

la philosophie allemande ; ils n'en sont que les coups d'essais, que l'introduction ; et c'est d'elle qu'il s'agit ici particulièrement.

Que l'Allemand, que lui surtout n'exclue pas, ne néglige pas l'étude de l'histoire ; car c'est là le remède le plus salutaire, l'antidote le plus efficace contre cet esprit de l'absolu, qui caractérise si proprement la science allemande et sa direction spéculative. Dans le domaine de l'art et de la poésie, chaque nation suit en général une direction particulière et l'inspiration de son génie ; de sorte que ce n'est jamais que par exception, si la poésie d'une nation, comme par exemple aujourd'hui celle des Anglais, est pour quelque temps adoptée et goûtée par les autres nations ; et si elle devient ainsi européenne et générale

Les ouvrages et les recherches historiques deviennent plus vite et plus naturellement l'apanage commun de l'humanité entière ; et chez les Anglais, qui, dans ce domaine, se sont de tout temps distingués par leur activité, on pourtait citer tels travaux modernes sur leur propre histoire, qui mériteraient d'être appelés ouvrages classiques de la restauration religieuse. Au fond il devrait en être autant de la science en général, et spécialement de la philosophie ; on ne devrait point avoir à l'appeler anglaise, allemande, etc. ; elle devrait être européenne et même encore mieux *humaine* : et s'il n'en est pas ainsi,

c'est la faute du philosophe qui affecte l'obscurité ou toute autre forme vicieuse ; comme on peut l'induire de l'exemple de la langue française, qui, toute pauvre qu'elle est, n'a pas empêché le comte de Maistre de marquer ses ouvrages d'une grande profondeur métaphysique, ni M. de Bonald de mettre dans les siens une grande pénétration dialectique.

Si l'absolutisme de la pensée et du sentiment, qui paraît régir encore le stade actuel de l'esprit du siècle, s'offre en Allemagne dans la vie réelle et dans les relations publiques beaucoup plus rarement que dans les autres pays, en revanche il s'est impatronisé dans la science et la philosophie; on l'y dirait indigène ; et pendant long-temps il a été ou l'obstacle principal au développement complet du sentiment et de l'esprit religieux, qui gît d'ailleurs au fond de la nature allemande, ou le mauvais génie qui lui a toujours imprimé bientôt une direction vicieuse.

Quant à ce qui concerne les croyances religieuses elles-mêmes, le protestantisme ne s'y divisa pas en autant de sectes nouvelles, ni en des sectes si distinctes et si opposées que dans les autres pays, où il domina exclusivement ou en partie, comme l'Angleterre, la Hollande et l'Amérique du nord.

Je n'oublie pas les frères Moraves ; mais ce piétisme ne s'est montré distinctement que dans

les derniers temps, et n'a été qu'une réaction contre le rationalisme ; aussi ses limites sont encore trop peu marquées pour qu'on puisse lui donner le nom de secte dans le sens véritable du mot. C'était plutôt l'expression de je ne sais quel sentiment profond, universel, mais vague, indistinct, confondant les diverses idées, les différentes croyances religieuses.

Ce syncrétisme intérieur et mystique, joint au conflit des intérêts et des dogmes des deux religions ennemies, et combiné avec la variété des opinions privées et individuelles, enfanta, il est vrai, à cette époque des excès étranges et nouveaux, des monstruosités inouïes jusqu'alors: telles sont toutes ces *idiosyncrasies* tentées, chez les prostestants, les unes dans un sens à demi catholique, les autres dans une direction toute subjective ; tels ces mélanges encore plus prodigieux, ces essais d'accommodement fondés sur des innovations entièrement ou à moitié protestantes, qui furent projetés et désirés par des catholiques, soutenus au nom des *lumières* auxquelles ils devaient leur naissance, et propagés par les maximes politiques de quelques souverains.

Quoique l'on puisse se sentir porté, ou se croire obligé, dans certains cas particuliers, à condamner sévèrement de tels produits, sitôt qu'il est question d'application pratique, je ne

crois pourtant pas que l'on doive en définitive porter pour cela un jugement défavorable sur l'ensemble et sur sa tendance intérieure.

Le vrai mal du dix-huitième siècle sous ce rapport, son mal essentiel, je veux dire l'indifférence complète pour les choses et les croyances religieuses, le dangereux esprit de cette indifférence contagieuse, dont quelques pays entièrement catholiques n'ont pas su eux-mêmes se préserver, n'a pas jeté en Allemagne d'aussi profondes racines, ne s'est pas autant développé que dans tout autre pays; un sentiment de religion, profond et indestructible, prédomina toujours dans le caractère de la nation allemande et dans les travaux de sa philosophie. On ne doit pas m'objecter quelques rares exceptions, qui n'apparaissent que comme des phénomènes isolés. Je me rappelle à cette occasion le témoignage d'un vieil ecclésiastique, plein d'expérience, d'une piété éclairée, et qui connaissait à fond le caractère allemand; il avait coutume de dire : « Si l'on ne donne pas de religion aux Allemands, ils s'en feront une.» Ce fond religieux, cet esprit intime, perce jusque dans les plus grandes aberrations de la science.

Avouons cependant que le développement pur de cette tendance philosophique, que la réalisation extérieure et précise de ce secret désir religieux qui demande à être satisfait, exige une

assez longue période de temps, dans un pays ou la situation est si compliquée sous le rapport religieux, et se compose d'éléments si confus et si hétérogènes. Si, en parlant de la lutte entre éléments opposés, que chacune à peu près des grandes nations de l'Europe se voit obligée de soutenir intérieurement sous une forme ou sous une autre, de maintenir dans un équilibre artificiel, et d'amener à une solution définitive; j'ai dit des Anglais, qu'il paraît par maintes manifestations de ceux qui, au centre de la vie publique, occupent les sommités de l'état, et sont par conséquent plus à même d'en approfondir la position, qu'une sorte de crainte secrète de soi-même, est un des traits visibles et marqués de leur caractère national; je pourrais également dire du pays où cette lutte existe surtout dans le domaine religieux et philosophique, qu'il semblerait que l'Allemagne a, plus qu'une autre nation, peine à s'entendre et à s'orienter en elle-même; et cela vient peut-être de ce qu'ils n'ont pas encore atteint leur destination philosophique et religieuse, de ce que le combat dure encore activement entre les éléments opposés de la foi, entre les opinions et les directions de la science.

Dans la première époque de la littérature allemande, les protestants eurent le dessus; mais depuis, l'équilibre est déjà entièrement rétabli, au moins dans la science. Il ne s'agit toutefois ici

que de l'esprit intérieur, le jugement scientifique ne pouvant prendre la séparation extérieure de la confession pour mesure générale, pour base de sa critique. Car autrement je pourrais, en me jetant dans les particularités, citer parmi les philosophes libéraux et décidément irréligieux de l'Allemagne, ou parmi les partisans de la philosophie de la nature, quelques auteurs précisément qui, par une exception heureusement très rare, appartiennent extérieurement à l'Allemagne catholique; tandis qu'au nombre des philosophes les plus distingués qui se sont efforcés de remettre en honneur la vraie, la bonne philosophie de Platon, ou qui concevant et traitant religieusement la philosophie de la nature, l'ont rendue chrétienne, j'en trouverais qui appartiennent au parti protestant. La philosophie n'a rien à faire avec le dogme, elle n'est pas appelée à l'expliquer, elle n'est pas en contact direct avec lui.

Le point essentiel de la philosophie, ce qui la rend chrétienne, c'est l'harmonie intérieure ou l'accord entre la science et la foi; puis l'idée de la révélation divine prise comme base non-seulement de la théologie, mais aussi de toute autre science; enfin la nature et les sciences naturelles elles-mêmes saisies et comprises sous ce jour supérieur et divin, devenant à cette lumière comme transparentes et pour ainsi dire scientifiquement illuminées.

La nouvelle philosophie allemande, dès son début, ou elle touche encore de bien près l'école anglaise, ou elle part en général des mêmes principes et se propose les mêmes problèmes, qu'elle se contente d'approfondir et d'étendre, annonce au fond l'intention de mettre définitivement en harmonie le savoir et la croyance. Il est vrai qu'elle ne comprend encore sa tâche que dans un sens très borné, qu'elle ne l'entend que d'un savoir, que d'une croyance rationnelle ; le rationalisme étant alors très généralement répandu, non-seulement chez les protestants, mais dans les pays catholiques, et nommément dans l'Allemagne catholique.

Pendant ce temps-là, d'autres philosophes profonds cherchaient à la philosophie une base meilleure et plus noble dans l'idée de la révélation, que les uns n'envisageaient que sous un point de vue général et spéculatif, qui n'était pas pour cela irréligieux, et que les autres entendaient décidément dans le sens chrétien d'un sentiment et d'une foi positive. L'absolu, reflet scientifique du vice général de l'esprit du siècle, qui a transporté l'absolu jusque dans la vie ; l'absolu dans la science, tel est le défaut propre et capital de la philosophie allemande ; soit qu'il se manifeste sous la forme du *moi* absolu ou de l'*identité* absolue, ou enfin comme la *pensée* et la *raison* absolue.

C'est même ce qui donna d'abord un faux air de panthéisme à la philosophie allemande de la nature ; car le matérialisme proprement dit ne pouvait pas, comme en France, trouver ici un facile accès, à cause de la direction entièrement idéaliste et spiritualiste de l'esprit allemand. Aussi cette influence étrangère n'a pas été de longue durée ; l'esprit religieux a repris le dessus, précisément dans cette philosophie naturelle qui, dès aujourd'hui est toute chrétienne dans ses plus dignes représentants ; et je regarde ce pas progressif vers le grand œuvre de la restauration universelle, comme son plus beau triomphe, précisément parce que dans ce domaine le problème était plus difficile à résoudre ; et cependant l'immense trésor des nouvelles et magnifiques découvertes faites dans les sciences physiques, ne pouvait être conçu et compris dans tous ses rapports avec la vérité supérieure et divine, qu'autant qu'on l'envisagerait comme une propriété de la science chrétienne.

Plus l'esprit religieux pénétrera la philosophie allemande, plus il s'y développera en une science positive, en une science chrétienne, en une science catholique ; et plus on verra tomber et disparaître les rêveries absolues de la raison, qui savent bien d'ailleurs se détruire d'elles-mêmes, avec cet autre rationalisme vulgaire qui domine encore dans quelques basses régions de

la littérature allemande, et de l'opinion publique, peut-être dans quelques écoles privées.

Dans la persuasion que ce résultat est immanquable, j'ai entrepris dans ces essais une exposition publique d'une philosophie préparée depuis long-temps en silence. Le premier de ces essais, savoir la philosophie de la vie, avait pour objet la conscience ou l'homme intérieur. Le second se proposait l'homme extérieur, c'est-à-dire le développement des états et des peuples à travers tous les siècles; c'était cette philosophie de l'histoire, que je termine ici.

Je me flatte d'avoir, sinon démontré, ce qui n'est pas possible dans une semblable matière, du moins sollicité vivement et peut-être produit cette persuasion, que dans la marche de l'histoire universelle on aperçoit une main et une volonté divine qui conduit tout; que si le développement est accéléré ou arrêté, il ne faut pas s'en prendre seulement à des forces visibles et terrestres; mais que la lutte est aussi dirigée en partie, avec l'assistance de Dieu, contre des puissances invisibles.

Finissons par jeter un regard en arrière sur l'ensemble de ces évènements, sur leur rapport avec le monde invisible, d'où sort l'action qui se développe dans notre monde visible; vers cette région supérieure qui en est la base et la source, en même temps que la fin dernière et

le but suprême ; et que ce dernier regard soit comme la clef de voûte de l'édifice que je viens d'élever.

Le christianisme est l'histoire de la délivrance de l'espèce humaine, soumise au joug hostile de l'esprit qui renie Dieu, et séduit autant qu'il peut toute créature. C'est pour cela que l'Écriture l'appelle prince de ce monde. Cette dénomination, il ne la méritait à proprement parler, et dans toute son étendue, que dans l'histoire ancienne ; car c'était lui qui avait établi chez tous les peuples de la terre le trône de sa vaste domination, entouré de l'éclat brillant de la gloire militaire, et de toute la majesté de la vie païenne. A dater du moment où un pôle divin a été fixé dans le monde, depuis le commencement de la délivrance qui a tracé un nouveau cours à l'humanité, ce n'est plus, il est vrai, le nom de prince du monde qui lui convient ; c'est comme esprit du siècle, sous la forme de cet esprit opposé à l'action divine et au christianisme, qu'il se manifeste chez tous ceux qui ne jugent et ne traitent pas le temps et tout ce qui est temporel, d'après la loi et la volonté de l'éternel, mais qui au contraire l'oublient et la négligent, ou bien la façonnent et la plient aux impressions et aux intérêts du temps.

Dans la première période du développement progressif du christianisme, il se montra comme

esprit de désordre et de secte. Cet esprit de secte se formula complètement dans cette religion si opposée à la plénitude d'amour du christianisme, dans cette doctrine unitaire et fanatique qui fit perdre à l'Église un si grand nombre d'enfants, et lui ravit en orient des contrées entières.

Au moyen-âge, l'esprit du siècle ne se signala pas tant par l'hérésie et le schisme, que par les disputes scolastiques, par la discorde entre l'État et l'Église, et enfin par des dissensions qui agitaient incessamment l'intérieur de l'un et de l'autre. A l'aurore des temps modernes, ce que l'esprit du siècle réclamait impérieusement comme un besoin pressant de l'humanité, c'était une entière liberté de croyance, dont le résultat ne fut toutefois qu'une discorde sanglante, une lutte terrible et destructive, une guerre à mort de plus d'un siècle.

Lorsque enfin la lutte fut terminée, lorsqu'elle fut du moins apaisée et comprimée, l'égalité parfaite de toutes les religions, sous la réserve que la morale en fût bonne, une indifférence complète, une indifférence érigée en principe; voilà ce que l'esprit du siècle sut mettre à l'ordre du jour. Ce calme apparent qui précède la tempête fut suivi du vertige révolutionnaire; et celui-ci ayant passé à son tour, notre époque s'est livrée à l'absolu : la raison devenue passion de parti, ou la passion érigée en principe de raison;

telle est la forme actuelle et la dernière métaphore de l'esprit du mal, de cet antre *ancien des jours*.

Mais d'un autre côté considérant la grandeur et la continuité des secours que, dans cette lutte qui remplit l'histoire universelle d'un bout à l'autre, Dieu dispensa à l'humanité, pour soutenir sa faiblesse contre les obstacles de la nature, contre toutes les résistances naturelles qui l'entouraient, et contre les efforts de l'esprit ennemi; je me suis efforcé de faire voir comment, à partir des jours où remonte la notion la plus antique que nous ayons sur les peuples, pendant les milliers d'années de cette première époque conservée pure dans sa seule source véritable et même dans les traditions sacrées des autres grandes nations les plus anciennes, la révélation divine s'est répandue à pleins flots sur le monde; comment au milieu des erreurs qui ont troublé son cours, et malgré la fange et le limon qui s'y sont mêlés, il n'est pas moins possible de reconnaître son origine unique et divine; c'est là le premier article de foi de quiconque veut envisager religieusement l'histoire, et ce n'est que sur les traces de la révélation divine, que la première partie de l'histoire, l'ancien monde, peuvent être saisis avec exactitude et bien comprises.

Forts de ce premier principe, nous sommes

alors en état de nous rallier dans la plénitude de l'amour à ce pôle divin placé au milieu du temps et d'où part la délivrance et le salut de la nature humaine, et mieux nous parviendrons à distinguer, dans cette communication de la charité céleste, ce qui est essentiellement éternel et divin, de ce que l'homme y a mêlé de terrestre, de ce qu'il y a opposé d'impur ; plus notre amour, plus notre charité croîtra en largeur et en profondeur. Or il n'y a également que l'œil de l'esprit d'amour qui puisse concevoir intimement et juger avec autorité l'histoire des temps chrétiens.

Dans les derniers siècles, où la discorde triomphe de la charité, il nous reste un dernier fil conducteur, à travers le labyrinthe des évènements humains, l'espérance historique. Comment en effet ne pas se sentir pénétré d'admiration et de reconnaissance, d'étonnement et de respect, en observant dans chaque particularité du développement ultérieur du christianisme et de l'histoire moderne du monde, la main providentielle de la divinité tantôt dans cette coïncidence merveilleuse qui pousse les évènements vers le but que l'amour s'est proposé, tantôt dans l'apparition soudaine de la justice, qui éclate après tant de longanimité ; ainsi que j'ai essayé de le prouver ou du moins de l'indiquer en plusieurs endroits de cet ouvrage ?

Au terme de cette philosophie de l'histoire,

avec la foi antique en la révélation divine, avec le règne absolu de l'amour chrétien, nous n'avons à proposer comme dernier marche-pied vers un avenir qui approche, que cette espérance religieuse, énoncée plusieurs fois dans notre ouvrage, et surtout à l'occasion de nos temps, que par la restauration vraie et complète de l'état et de la science, la cause de Dieu, le christianisme triomphera un jour sur la terre.

FIN.

TABLE DES LEÇONS

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

LEÇON X.

Point de vue suivant lequel la philosophie de l'histoire doit envisager l'apparition du christianisme. — État des Juifs à la naissance de J. C. — Pharisiens. — Saducéens. — Esséniens. — Source de l'aveuglement des Juifs. — Le christianisme. — Accomplissement et perfectionnement de l'ancienne alliance. — Punition des Juifs. — Guerre de Judée. — Vie des premiers chrétiens. — Persécutions qu'ils éprouvent. — Décadence croissante de l'empire romain, qu'inutilement le stoïcisme, soutenu de la puissance et des vertus de quelques empereurs, s'efforce d'étayer et de maintenir. — Le christianisme monte sur le trône des Césars avec Constantin. Pag. 1

LEÇON XI.

Des anciens Germains, de leurs traditions, de leurs mœurs, de leur état politique. — Des trois ou quatre principales nations germaniques. — Des invasions des peuples du nord. — Histoire de ces invasions. — De l'ordre que suit la nature dans les divers développements de l'histoire du monde. — Propagation et affermissement du christianisme. — Hérésies; on peut les ranger en trois classes. — Gnosticisme ou sectes orientales. — Rationalisme, petites sectes disputeuses. — Millénarisme. — Grande corruption de l'univers. — Commencement du mahométisme. Pag. 43

LEÇON XII.

Caractéristique de Mahomet, de sa religion, et de la domination arabe. — Progrès rapides et immenses de l'islamisme. — Science chrétienne, pères de l'Église. — Bienfaits du sacerdoce et spécialement de la papauté.—Nouvelle forme que prend l'Europe occidentale, tandis que l'orient iconoclaste est déchiré intérieurement, et prépare son schisme. — Domination des Lombards.—Marche des Francs.—Charlemagne. — Fondation d'un empire chrétien. Pag. 86

LEÇON XIII.

Première tentative et réalisation d'un état chrétien dans l'empire d'Allemagne. — Ce qu'il faut entendre par état chrétien. — Essentiellement relatif et fondé sur le sentiment et la *personnalité*, il est ennemi de tout absolutisme.—Bons et grands monarques, sages et utiles institutions dues à l'esprit chrétien. — Jugement sur l'usage de partager l'empire entre les frères. — Alfred et Scot Erigène. — Expéditions des Normands, irruption des Magyares. — Cercle de la chrétienté en occident avec tous les états qui le composaient. — L'empire passe dans la nation saxonne. — L'âge des empereurs saxons, la plus heureuse époque de l'Allemagne. — Jugement sur les rapports entre le sceptre et la tiare, et sur les querelles qui en résultent. Pag. 130

LEÇON XIV.

Idée fausse qu'on se fait du moyen-âge. — Trois époques bien distinctes dans le moyen-âge. — Ce qu'il y a de défectueux et de mauvais au moyen-âge est dû au caractère absolu du temps; ce qu'il a de beau, de regrettable, est dû au sentiment religieux dont il était pénétré.—Institutions caractéristiques et chrétiennes du moyen-âge; la *trève religieuse et la paix de Dieu;* les croisades. — Le règne de Frédéric Ier est le point de revirement du bien au mal. — Lutte entre les Guelfes et les Gibelins. — Littérature du moyen-âge. — Trois époques. — Première époque, l'époque sco-

lastico-romantique. — Poésie : Dante et Pétrarque. — Philosophie scolastique ; est forte de rationalisme. — Deux sources de cette philosophie : le caractère absolu du temps, et le goût du mystérieux. — Jurisprudence. — Funeste introduction du droit romain dans les anciennes législations germaines. — Irruption des Mongols. — Rodolphe de Habsbourg, fondateur d'une nouvelle dynastie impériale. — Philippe-le-Bel. — Séjour des papes à Avignon. — Grand schisme d'Occident. — Prise de Constantinople. — Deuxième époque dans la littérature du moyen-âge, littérature romano-antique, autre principe de dissolution.

Pag. 170

LEÇON XV.

Observations générales sur les principes de l'histoire. — Parts diverses de la nature, de la liberté, du génie du mal, et de la Providence dans les affaires de ce monde. — Dépravation du quinzième siècle. — Affluence d'une foule de principes de trouble et de corruption. — Commencement du protestantisme. — Jugement sur Luther. — Progrès du protestantisme. — Troisième époque dans la littérature, littérature *polémico-barbare*. — Portée du concile de Trente. — Ordre des Jésuites. — Caractère excessif, absolu, antichrétien de l'époque de la réforme. Pag. 220

LEÇON XVI.

Importance historique du protestantisme. — Ses développements et sa propagation dans les diverses contrées de l'Europe. — Il pénètre et agit partout, mais non pas de la même manière. — Littérature espagnole et italienne de cette époque. — Guerres de religion. — Guerre de trente ans. — Tournure et fin que prennent les guerres de religion dans les principaux pays de l'Europe. — Dix-septième siècle. — Politique et littérature du siècle de Louis XIV. — Philosophie, Bacon, Descartes, Leibnitz. — Philosophie naturelle. — Locke. — Protestantisme du savoir en Angleterre. Pag. 264

LEÇON XVII.

Comparaison de la situation de l'Allemagne, avec sa paix religieuse, et de l'état des autres contrées de l'Europe. — Dix-huitième siècle. — Les évènements de ce siècle trop connus et trop récents pour s'y arrêter. — Le dix-huitième siècle est tout entier dans son système politique, système d'équilibre artificiel, et dans son principe de la communication des lumières. — Définition et appréciation du système d'équilibre. — Jugement sur les lumières du dix-huitième siècle et sur leur influence. — La Russie, le czar Pierre et Catherine. — Marche révolutionnaire des idées. — Voltaire, Rousseau. — Révolution. Pag. 310

LEÇON XVIII.

De la franc-maçonnerie. — Son influence *ésotérique* sur les évènements modernes. — De la restauration. — État présent des choses, des esprits, et des différents royaumes. — Nécessité d'une restauration religieuse. — Danger des écarts de l'absolutisme, soit dans la vie réelle, soit dans la science. — La tolérance n'est pas l'indifférence. — L'esprit de parti, l'intolérance part d'un fond d'orgueil coupable. — En quoi consistera la restauration universelle qui doit se faire plus prochainement peut-être qu'on ne le pense. — L'état devra être chrétien et la science chrétienne. — Ni l'un ni l'autre but n'a été parfaitement atteint jusqu'ici. — Pour obtenir cet heureux résultat, la destruction de toute espèce d'idolâtrie politique est nécessaire; et la philosophie, en s'aidant de l'histoire, doit renoncer à l'*absolu* sous quelque forme qu'il se présente. — Avis à l'Allemagne, moins absolue que tout autre pays, dans la vie et le gouvernement, mais chez qui l'*absolu* est impatronisé dans la science. — Récapitulation et conclusions. — L'homme a eu sans cesse à lutter contre l'esprit du mal,

qui s'est montré successivement comme le prince du monde, et l'esprit du siècle, revêtissant d'âge en âge des formes nouvelles. — Dieu ne lui a pas manqué dans cette lutte ; il s'est montré verbe, force, lumière. — Ainsi, foi, amour et espérance. Pag. 360

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

411

F. SCHLÉGEL.

PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE.
TOME I.

1836.

F. SCHLÉGEL.

PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE.
TOME I.

1836.

F. SCHLÉGEL.

PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE.
TOME II.

1836.

F. SCHLÉGEL.

PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE.
TOME II.

1836.

Digitized by Google

.1. 3. 205

COLLECTIO

SELECTA

SS. ECCLESIÆ PATRUM.

PARISIIS,
APUD PARENT-DESBARRES, EDITOREM,
VIA VULGO DICTA DE SEINE, 48.

M. DCCC. XXXVII.

PARISIIS. — E TYPOGRAPHEO BOURGOGNE ET MARTINET,
VIA VULGO DICTA JACOB, 30

On trouve à la même Librairie :

HISTOIRE D'ANGLETERRE, depuis la première invasion des Romains jusqu'à nos jours, par le docteur John Lingard. Deuxième édition, publiée sous la direction du docteur John Lingard, corrigée et augmentée par l'auteur de notes du plus haut intérêt. (Les épreuves lui ont été adressées à Londres.) Traduite en français par M. le baron de Roujoux, auteur de l'Histoire des révolutions des sciences et des beaux-arts, etc. 15 vol. in-8°. Prix, broché. 40 fr.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE du docteur John Lingard, depuis la révolution de 1688 jusqu'à nos jours, par M. de Marlès, revue, approuvée et annotée par le docteur John Lingard. 7 vol. in-8°. Prix, broché. 28 fr.

DICTIONNAIRES CLASSIQUES, italien-français et français-italien, rédigés d'après les dictionnaires de l'académie de la Crusca, de l'abbé d'Alberti de Villeneuve, de Veneroni, etc., et ceux de l'académie française, de Ch. Nodier et Verger, de Boiste, de Gattel, etc.; par MM. de Morlino et de Roujoux. Cinquième édition. 2 forts vol. in-8° à deux colonnes, les mots en petites capitales et les explications en petit-texte. Prix, broché. 8 fr.

VOYAGES PITTORESQUES DE LA GRÈCE, par M. le comte de Choiseul Gouffier. 3 vol. grand in-folio. Prix, cartonné demi-reliure. 150 fr.

Cet ouvrage, imprimé avec le plus grand luxe typographique, sur papier jésus, et orné de plus de 300 gravures, cartes et vues de la plus riche exécution, est presque entièrement épuisé.

Il ne nous en reste plus que six exemplaires.

VIES DES PERSONNAGES CÉLÈBRES qui ont illustré le christianisme par leurs vertus, leurs travaux apostoliques et les institutions utiles qu'ils ont fondées; avec neuf portraits et lettres inédites de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul. 2 vol. in-12. Prix, broché. 2 fr. 50 c.

VIE DE SAINTE CLOTILDE, reine de France, suivie d'un Précis mêlé d'anecdotes concernant les mœurs et les coutumes des premiers siècles de la monarchie française, par Mme de Renneville. Seconde édition, revue et corrigée. 1 vol. in-12. Prix, broché. 1 fr. 25 c.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE BELIN-MANDAR.

Digitized by Google